



3 1761 08824814 1

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

Professor Milner.

BINDING LIST JAN 1 R 1928



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

L Gr
T532
- Ykh

1941

THIBAUDET

LA CAMPAGNE

AVEC

THUCYDIDE

221397
17-3-28

[EXTRAIT DE "LA REVUE DE GENÈVE"
JUILLET A NOVEMBRE 1920]



ton se trouvait à Mons avec l'aile droite de sa 3^{me} division. Il risquait d'être enveloppé ; aussi French lui ordonna-t-il de se replier vers le sud avant la tombée de la nuit, au cas où le 2^{me} C. A. serait sérieusement menacé. A 5 heures de l'après-midi, Joffre communiquait la nouvelle inattendue que trois corps allemands au moins attaquaient de front et qu'un quatrième essayait de tourner French par Tournai. La 5^{me} armée française et 2^{me} division de réserve battaient en retraite, parce que, le 22, les Allemands auraient occupé les passages de la Sambre entre Charleroi et Namur. D'après son rapport le général French avait déjà envisagé une position plus en arrière, appuyé à droite sur Maubeuge, à gauche sur Curgies, à l'ouest de Jenlain, sur la route Maubeuge-Valenciennes. Après avoir vérifié la retraite de cette armée française et la menace allemande, l'armée anglaise se replia sur cette position le matin du 24.

(A suivre)

Général VON KLUCK.

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

Il semble qu'il y ait, comme en des œuvres d'art, une vie intérieure intense et un rayonnement indéfini dans certains apologues de l'antiquité. Apologue, allégorie, mythe, je ne sais : des histoires simples, en tout cas, qui respirent d'intelligence subtile. Je ne me souviens plus du sens que je voyais autrefois à l'histoire de la sibylle de Cumès et de ses livres, je sais seulement que ce sens me charmait et que j'y vois aujourd'hui un sens qui, certainement, n'est pas le même, et qui me séduit et me fait songer autant que l'ancien.

On sait le conte. La Sibylle apporta un jour à Tarquin neuf livres dans lesquels était contenu l'avenir de Rome, et dont elle demandait beaucoup d'argent. Tarquin, économe, refusa. L'année suivante, elle revint, dit au roi qu'elle avait brûlé trois de ses neuf livres et lui offrit les autres pour le même prix. Tarquin la tint pour folle et la chassa. Un an après il la revit : elle avait brûlé trois livres encore, et des trois qui restaient elle voulait toujours la même somme. Tarquin alors, soit sur un bon conseil, soit de lui-même, la reconnut pour sage, lui fit compter l'argent et les trois livres furent conservés dans le Capitole : les livres sibyllins.

Les prêtres qui gardaient les livres sibyllins, pour peu qu'ils eussent le goût poétique, pouvaient proposer de nombreux thèmes à leur imagination. Les trouvant plus chers — aux deux sens du mot — d'être un reste et un débris, ils purent éprouver déjà cette poésie des ruines que les Orientaux et les Grecs ignorèrent et que les grands Latins allaient donner à l'humanité. Mais aussi dans ces corporations de devins, où l'esprit était tendu tout entier vers le futur, où l'on contractait comme à Delphes

un sens inquiet et scrupuleux de l'avenir pareil à celui du passé chez nos historiens, peut-être, en pensant aux six livres perdus, dut-on songer que cette proportion d'un tiers dans notre connaissance possible de l'avenir était à peu près normale et proportionnée à l'intelligence humaine. L'étude de l'histoire peut nous amener à conclure qu'en matière historique il y a des lois et que ce qui a été sera. Elle peut aussi nous conduire à penser que la durée historique comporte autant d'imprévisible que la durée psychologique, et que l'histoire figure un apport incessant d'irréductible et de nouveau. Les deux raisonnements sont également vrais et se mettraient face à face comme les preuves des antinomies kantienne. Mais à la longue l'impression nous vient que dans la réalité les deux ordres auxquels ils correspondent sont mêlés indiscernablement, que ce qui est raisonnablement prévisible existe, débordé de toutes parts par ce qui ne l'est point, par ce qui a pour essence de ne point l'être, que l'intelligence humaine, appliquée à la pratique, doit sans cesse faire une moyenne entre les deux tableaux, et que cette proportion d'un tiers prévisible (dépourvue de sens au point de vue théorique) constituerait une croyance pragmatique assez saine, fournirait une bonne base à la sage Descartomancie que prêche un journaliste qui n'est point du tout une bête, M. Louis Forest.

Ce tiers prévisible, fondé sur la régularité des lois de l'univers, suffit, quand nous savons l'exploiter, à notre action et à l'enchaînement à peu près raisonnable de notre vie individuelle et sociale. Sans lui nous ne saurions vivre. Mais sans les deux tiers d'imprévisible nous ne vivrions pas davantage, ou plutôt nous vivrions à l'état de machine. La Sibylle aurait dû vendre au roi de Rome plus cher encore une prévision de trois neuvièmes qu'une prévision de neuf neuvièmes. Une prévision complète de l'avenir enlèverait à notre action tout son caractère humain, vivant, tragique. Et, à notre intelligence, elle n'offrirait aucun intérêt. Nous connaîtrions deux passés, l'un en arrière, l'autre en avant. Une histoire de l'avenir, doublant l'histoire du passé, à quoi bon, alors qu'une vie d'homme, absorbée par l'histoire et oublieuse de tout

le reste, arrive juste à connaître de ce passé un lambeau ou des poussières ? Le passé m'offre toujours assez de nouveau, dussé-je vivre cent ans, pour que le nouveau d'un avenir intégralement prévisible me paraisse superflu. N'imitons pas ce bachelier à qui ses professeurs avaient donné pour Sophocle une estime qui lui faisait déplorer profondément la perte de cent de ses pièces, mais n'avait pas suffi pour qu'il eût jamais consenti à lire une des sept qui nous sont demeurées. En histoire comme ailleurs, le tiers d'avenir prévisible donne du poids, un sens, une portée, à notre connaissance du passé, les deux tiers prévisibles lui fournissent une atmosphère et des ailes.

A un certain degré de raréfaction le prévisible et l'imprévisible finissent par se confondre. Sur le chemin de l'histoire des livres sibyllins on pourrait placer ce conte d'Orient que rapporte Anatole France. Une histoire du monde, composée sur l'ordre d'un prince par tous les savants de son royaume et qui charge je ne sais combien de chameaux, finit par s'abrèger, de résumé en résumé, en cette ligne : ils vécurent, ils souffrirent, ils moururent. Elle résume aussi bien l'histoire future que l'histoire passée : un pur *κτῆμα ἐς ἀεί*.

* * *

L'histoire de la sibylle de Cumès, sa variante sur le beau proverbe delphique : la moitié est plus que le tout, me venaient souvent, pendant la guerre, à l'imagination. Lorsque j'étais obligé de limiter ma bibliothèque à ce que peut recevoir un sac de soldat, trois livres me suffisaient (six volumes qu'avec de la complaisance finissaient toujours par contenir Azor et son cortège de musettes), un Montaigne, un Virgile, un Thucydide. Un soldat de 1914 pouvait être un homme qui vit avec poésie un moment important de l'histoire, et comme à l'étape on puise dans sa main l'eau des sources, confondues ici avec des essences éternelles, en Montaigne je puisais l'eau de la vie, en Virgile l'eau de la poésie, en Thucydide l'eau de l'histoire. Les trois formes, Naiades, Nymphes ou Parques, française, latine et grecque, s'enchaî-

naient comme un chœur parfait autour de mon sac, et une sibylle ingénieuse m'enseignait que, reste et témoin de milliers d'autres, cette bibliothèque de trois livres était strictement d'un prix bien plus haut que les six et les neuf, les dix et les cent, les mille et les dix mille, aujourd'hui lointains, inexistant, brûlés.

J'ai écrit beaucoup dans les marges de tous trois (je n'ai jamais plus barbouillé de papier que pendant ces quatre ans). Les marges sont ici une façon de parler. J'écrivais sur des feuilles de papier auxquelles j'avais bien soin de donner la figure extérieure de lettres. L'apparence d'écrire des « mémoires » vous attirait, dans nos tribus nomades, des étonnements et des quolibets. Rien de plus naturel. Ecrire pour soi est aussi absurde, socialement, que parler tout haut à soi et pour soi. Le dialogue étant la forme normale de l'écriture, mes lignes en prenaient l'apparence. Et ce n'était point qu'une apparence. J'entrais aussi docilement dans cet habit que dans mon bourgeron ; ce sont bien des lettres à Montaigne ou à Thucydide, tous ces petits morceaux de papier que je garde dans un meuble, et d'où je tire aujourd'hui ce livre, des correspondances entre un front de guerre et un arrière de paix, entre l'aujourd'hui et l'hier, entre le moment et la chose de toujours.

Cette chose de toujours que Thucydide a voulu réaliser dans son livre, elle a reçu de cette guerre sa preuve authentique. Il est beau de voir les lignes de la guerre entre les nations épouser les lignes de la guerre entre les cités, telles que les a isolées et retracées le génie solitaire du fils d'Oloros. L'*Histoire de la Guerre du Péloponèse* cristallise comme un diamant lumineux le tiers prévisible que comportait la guerre mondiale.

Entre ce cartouche oriental du : ils vécurent, ils souffrirent, ils moururent, — et le détail innombrable, toujours nouveau de l'histoire, l'esprit grec a compris qu'il y avait place pour un raccourci à la fois généralisateur et vivant, faiseur d'ordre et créateur d'humanité. Clio comme la sibylle de Cumes, s'est arrêtée en un point, en une juste mesure digne de ce Capitole qui garde l'écrit où la sagesse la fixa. L'histoire de Thucydide développe,

rend présents, vivants et ordonnés comme des frontons du Parthénon les thèmes éternels de la vie, de la souffrance et de la mort tels qu'ils s'imposent à l'homme constructeur, destructeur et défenseur de cités. Ils nous arrêtent en un point solide, en un foyer indestructible de l'esprit. Par eux lentement notre intelligence prend de la dureté et du poids, ainsi que les madriers et les poutres de la construction primitive sont devenus, dans le temple grec, pierre et marbre et ont transporté intact à une matière solide et compacte le détail même des formes qu'inspira la matière encore molle et docile du bois.

I

L'HISTORIEN

Thucydide, bien qu'il ait eu dès le début de la guerre l'intention de se consacrer à son histoire, écrit sans doute sur l'histoire faute de pouvoir faire l'histoire, être de l'histoire. On lui donnerait volontiers pour devise le mot de son contemporain Démocrite : λόγος σκίας ἔργου. Le discours est l'ombre de l'action. Mais la merveille de l'esprit humain ne consiste-t-elle pas à faire avec des ombres une réalité dont le corps lui-même ensuite paraîtra l'ombre ? Le dessin, selon la légende, est né du trait par lequel un homme circoncrivit un jour sur un mur l'ombre d'un corps qu'il aimait, et de ce trait autour d'une ombre naît le monde des formes éternelles.

Il a écrit sur l'histoire comme un homme d'aujourd'hui, Stendhal par exemple, écrit sur l'amour. Rémy de Gourmont a fait des livres sur l'amour une psychologie qu'on pourrait être tenté d'appliquer à ces livres sur l'ambition que sont la plupart des ouvrages de grande histoire ou de grande politique depuis Hécatée de Milet jusqu'à Auguste Comte. « On n'écrit jamais sur l'amour en état de santé parfaite. Il faut pour cela être malade de corps ou de sentiment, éprouver des troubles phy-

siques ou psychologiques. Un homme parfaitement sain, jeune, fort et joyeux, fait l'amour et n'écrit pas sur l'amour ; il ne lit pas non plus de livres écrits sur l'amour. Le sujet l'intéresse comme action, et non comme dissertation. »

Attitude élégante chez l'auteur de *Sixtine* et de la *Physique de l'amour*, mais, comme toutes les affirmations de ce genre, cela n'est vrai qu'à moitié. M. Desmaisons trouverait ici de quoi répondre à M. Delarue. Cet état de santé, de jeunesse, de force et de joie parfaites, on le verra par exemple chez un jeune Anglais construit pour l'eau froide, le foot-ball et la chasse au renard ; il donne admirablement un bonheur de surface, sans dessous, et, après tout, le bonheur tout court. Aimer sans complications sentimentales fait partie de ce bonheur, y tient une place analogue à celle des autres satisfactions normales, tant physiques que morales. Qui a tiré cette destinée à la loterie ne pouvait évidemment amener un meilleur numéro. C'est là faire l'amour au sens presque tout physique où l'entend Gourmont, mais est-ce connaître l'amour, sentir l'amour, vivre l'amour, avec la signification que toute la sensibilité moderne, particulièrement française, donne à ce mot, et qu'un grammairien est par conséquent obligé de lui maintenir ? Certainement non. L'amour, tel qu'il existe pour des amants de chez nous, pour des amants français, est tout de même quelque chose d'un peu plus délicat, multiple et tourmenté. L'amour n'intéresse comme action et non comme dissertation que s'il est tout physique, et l'amour purement physique n'est peut-être comme l'individu isolé qu'une abstraction sociale. Il comporte chez tout être un minimum de cristallisation. Or, cristalliser, c'est dissenter. Faire l'amour, pour un homme, c'est déjà écrire sur l'amour. Ecrire sur l'amour, c'est encore faire l'amour, puisque c'est se souvenir, c'est espérer, et si l'on enlève de l'amour le souvenir et l'espérance, le passé et l'avenir, qu'est-ce qu'il en reste ?

Dans l'autre grande passion humaine, l'ambition, et dans la vie politique où elle s'exerce, on verrait des rapports généraux analogues. Un véritable homme

politique, dirait-on ici en calquant Gourmont, gouverne et n'écrit pas sur le gouvernement, le sujet l'intéresse comme action et non comme dissertation. Evidemment, il faut faire les distinctions nécessaires. En amour, la cristallisation se sépare facilement, à l'analyse, de l'acte ou du fait sur lequel on cristallise. En politique, elle se sépare plus mal, mais il n'y a qu'à analyser plus délicatement. Ici, la cristallisation s'appelle l'imagination, comme l'imagination dans la métaphore de Stendhal est devenue, par un fait même d'imagination cristallisatrice, la cristallisation.

Il n'y a pas de grand politique, pas plus que de grand militaire, sans imagination, sans une puissante et fine imagination. Je n'insiste pas, on l'a déjà dit et démontré : « Il ne suffit pas, écrit un général français tué pendant la guerre, d'un courage inébranlable, pour concevoir à l'instant de la défaite de Caldiero, l'étonnante manœuvre d'Arcole ; pour imaginer l'ingénieuse défensive offensive de Rivoli et cette prodigieuse embuscade d'Austerlitz. Si les campagnes et les batailles de Napoléon inspirent tant d'admiration, et semblent aux militaires de véritables œuvres d'art, c'est à cause du tour original, extraordinaire, dû à l'effort d'imagination qui les a produites, et qui les distingue des opérations conduites régulièrement, dans la voie la plus naturelle pour les esprits ordinaires. » Ce qui est vrai de l'art de la guerre est tellement vrai de l'art politique que l'un et l'autre, et les deux imaginations auxquelles ils correspondent, figurent les deux espèces d'un genre. On reconnaît dans le Code civil et le blocus continental des œuvres d'imagination extraordinaire : imagination précise et puissante qui réalise le citoyen moderne administré, la lutte entre un empire de terre et un empire de mer. Bismarck excitait sa puissance d'imagination politique en se faisant jouer par sa femme des sonates de Beethoven. En 1866, entre Guillaume et les militaires, qui veulent une entrée triomphale et en musique dans Vienne, et Bismarck qui veut ménager l'Autriche, il y a la différence exacte entre d'honnêtes professionnels appliqués à leur tâche et un homme d'imagination vaste qui construit d'avance la figure

d'une Europe centrale organisée, comme Napoléon construisait celle d'une Europe continentale organisée. Le *Testament Politique* de Richelieu — en dehors de ses grandes imaginations de politique extérieure — nous le montre imaginant un noble, un évêque ou un bourgeois avec le même réalisme substantiel et charnu qu'un Napoléon met à se représenter au physique et au moral un soldat de son armée, que le Bismarck de la loi sur les retraites (autre œuvre de grande imagination constructive) se représente un ouvrier allemand. Car on ne se représente bien ce qui doit être que par le jeu des mêmes facultés qui font que l'on se représente bien ce qui est.

On n'est un homme d'action que si on imagine, de même qu'on n'est un homme d'amour que si on cristallise. Sans imagination, sans cristallisation, il n'y a que le spécialiste borné et l'animal reproducteur. Mais, dans les deux ordres, l'imagination et la cristallisation, si elles sont seules, se dissipent en la même fumée. Il est certain que Louis-Philippe manquait d'imagination, mais son gouvernement valait mieux que ceux de M. de Polignac ou des hommes de 1848, qui n'avaient guère que cela. Napoléon à Sainte-Hélène, quand la captivité a ankylosé ses facultés d'action, fait de l'imagination politique extravagante à la Victor Hugo ou à la d'Annunzio. L'amour qui n'est que cristallisation pure porte un nom, c'est l'amour platonique, qui peut se dispenser de la présence réelle de la personne, celui de Dante pour Béatrice, de Jaufré Rudel pour la comtesse de Tripoli ou de Victor Cousin pour M^{me} de Longueville. Alors cette cristallisation cesse à peu près d'être cristallisation amoureuse, elle devient cristallisation artistique, elle se confond peu à peu avec une véritable impuissance d'aimer. Il y a quelque chose d'analogue dans l'ordre de l'action politique et dans ce qui répond à la passion ambitieuse. C'est la politique en idée, l'ambition platonique, qui ne va pas sans l'impuissance d'agir : celle de Platon, de Rousseau, de Comte. L'imagination y est pure, comme plus haut la cristallisation, imagination constructive qui bâtit de grandes idées comme la cristallisation de l'amour platonique construisait de belles figures. Ces idées et ces figures

serviront d'ailleurs à d'autres, qui sauront en nourrir leur action et leur amour : une partie des vues politiques de Rousseau ont pu passer dans nos constitutions modernes, et le souvenir de Béatrice a, chez des milliers de couples, donné plus de finesse au véritable amour. Mais il n'y a aucune raison pour qu'on n'écrive pas sur l'amour du fonds dont on aime, sur l'action politique du fonds dont on agit. Racine écrit ses tragédies d'amour quand il commence d'aimer et les cesse quand, cessant d'aimer, il se marie. Si Stendhal ne fut pas un grand amoureux, ce fut tout de même un vrai amoureux. On peut l'appeler au moins le Jomini de l'amour. Et quand je regarde mes contemporains, je vois l'amour tenir bien autant de place chez la moyenne de ceux qui en écrivent que chez la moyenne de ceux qui n'en écrivent pas. Ainsi et plus encore pour l'action. De grands hommes d'action et même la plupart d'entre eux, ont agi en écrivant, écrit en agissant ; une certaine écriture *imperatoria* leur est même assez commune et les tient très haut : César, Henri IV, Napoléon, Frédéric II, Bismarck. L'action et le style ne se font d'ailleurs point face chez eux, comme deux colonnes d'Hercule opposées. Entre leur action et leur style il y a un palier qui réunit tout dans une même essence, et qui leur est parole. Ils ont parlé, ce qui est chez un homme d'action agir ; et leur style est celui de la parole, non de l'écrit.

Puis, être amoureux, c'est être conduit à penser à l'amour, agir c'est être conduit à penser à l'action. Quand l'amour ou l'action sont froissés, comprimés ou heurtés, leur pensée s'impose, se formule de façon plus aigüe ; les contrariétés donnent à l'un comme à l'autre sa conscience, — dites en termes bergsoniens que cette pensée est une coupe, une détente de la vie qui s'arrête, se manifeste dans cet arrêt comme l'étoile filante dans la ligne où elle se détruit, — ou transférez à la pensée ces lignes que je cueille dans le même livre de Gourmont : « Le christianisme a maté la chair comme un resserrement de roches mate un fleuve dans son cours : il a obtenu des chutes, des cascades, des bouillonnements, des tourbillons et beaucoup d'écume. » Ces chutes et ces bouillons et ces écumes sont

encore de l'eau. Ainsi amour et pensée sur l'amour, action et pensée sur l'action, ne sauraient se dissocier chez l'homme complet d'amour ni chez l'homme complet d'action.

Il n'est pas plus exact et pour les mêmes raisons, de dire avec Gourmont : « De ce fait qu'il faut être au moins un peu malade pour écrire sur l'amour, il s'ensuit que tous les livres de ce genre sont des livres tristes, cyniques ou désenchantés. Les traités de l'amour sont rédigés avec des regrets, des désillusions, de la rage, de la mélancolie, de la rancune, de la haine, jamais de l'amour ». Mais pas du tout. Le signalement de Gourmont s'applique tout juste au livre de Senancour, qui était en effet malade et pessimiste. Il ne s'étend ni au *Phèdre* ni au *Banquet* qui sont deux traités de l'amour, ni à Stendhal, pour qui l'amour est bien la seule chose délicieuse de la vie, ni à la *Physiologie* de M. Bourget, ni aux deux livres sur l'Amour de M. Mauclair, — et je ne connais pas d'autres « traités » de l'amour, car la *Physique de l'Amour* de Gourmont lui-même, est autre chose. « Tristes, cyniques, désenchantés ». Il faut bien qu'il y ait dans de tels livres mélancolie, goût de la volupté, et les alternatives d'enchantement et de désenchantement, temps faible et temps fort de ce rythme poétique ; mais Gourmont, qui écrit dans ces lignes un traité des traités sur l'amour a tout l'air de projeter lui-même sur eux cette tristesse qu'il leur reproche ensuite de projeter sur l'amour : il l'y retrouve parce qu'il l'y a mise.

* * *

Je ne croyais pas que mon détour irait si loin, mais enfin je reviens à Thucydide. Thucydide est évidemment une tête politique puissante, équilibrée, complète. L'accident qui coupe brusquement sa destinée politique, qui le confine dans l'exil et la retraite et le concentre en réflexions et en écrits, n'altère pas (sauf probablement en ce qui concerne Cléon) la tranquillité de son jugement. Rien à peu près de ces regrets, désillusion, rage, mélancolie, rancune, haine que Gourmont croit voir dans les traités sur l'amour, et qu'il n'y a aucune raison de principe pour que nous trouvions dans les traités de l'ordre politique et

historique, mais que tout de même en réalité nous y rencontrons quelquefois et même assez souvent. C'est ainsi que Platon, dans la République, n'aborde pas la politique avec la même joie lumineuse et profonde qu'il apportait dans le *Phèdre* et le *Banquet* aux choses de l'amour, Thucydide a écrit son histoire du même fonds dont il aurait agi s'il était resté général et homme politique, de même que Racine ou Stendhal (je ne dis pas Rousseau) écrivaient de l'amour ou sur l'amour du même fonds dont ils aimaient.

On trouvera peut-être un peu artificielle cette insistance à mettre sur le même plan deux questions fort différentes et à impliquer Thucydide dans une comparaison inhabituelle. C'était pourtant une coutume assez juste de notre psychologie classique, après Montaigne et l'auteur du *Discours sur les passions de l'Amour*, que de considérer en fonction l'un de l'autre l'amour et l'ambition, et Stendhal lui-même, élève des idéologues, n'y a pas manqué. Selon Montaigne, l'amour et l'ambition s'excluent, et quand ils sont en lutte dans une même conscience, l'un et l'autre à leur plus haut point, la seconde l'emporte toujours. L'auteur du *Discours*, Pascal ou un autre, les aimeraient alternés, une belle vie devant commencer par l'amour et finir par l'ambition. Stendhal a montré souvent que la grande culture amoureuse française du XVII^e et du XVIII^e siècles, dans son détail sentimental et intellectuel, son raffinement de conscience et d'analyse, sa merveilleuse histoire et sa riche littérature, chef-d'œuvre de notre civilisation, n'allait pas dans l'ancienne France sans la monarchie centralisée et l'absence de vie politique. Evidemment l'ambition et l'amour sont deux puissances du même ordre, et le même homme est apte généralement à l'une comme à l'autre : les écrits de jeunesse de Napoléon, sa vie jusqu'à la campagne d'Italie, nous le montrent capable d'une passion dévorante qui aurait sans doute été sa destinée s'il avait fait sous la monarchie sa carrière d'officier sans appui. Il faut choisir entre elles, ou la destinée choisit pour nous. Mais une belle vie d'ambition sera chez un Napoléon aussi riche, aussi infiniment nuancée que l'est une grande vie d'amour.

Une complète nature d'homme moderne (je laisse de côté l'exception des spectateurs et des philosophes) a donc le choix entre ces deux registres. Vouloir l'un et l'autre entièrement serait désirer comme les enfants à la foire. La société peut choisir en gros pour l'individu : ainsi l'ancienne France avait choisi l'amour. Un Thucydide s'explique en partie par le choix différent qu'a fait de l'autre registre la cité antique.

La cristallisation propre de l'amour est évidemment une cristallisation amoureuse ; mais nous la voyons tendre chez un Dante ou un Pétrarque à une cristallisation idéologique ou esthétique. Dans la cité grecque l'amour cherche à prendre, il est encouragé à prendre une cristallisation politique. La seule forme de l'amour qui cristallise publiquement avec une bonne conscience, avec des raffinements qui donnent leur caractère et leur achèvement à la sculpture et à la philosophie du v^e siècle, comme l'amour moderne le fait pour le théâtre et le roman, c'est avec mille nuances l'amitié passionnée entre jeunes gens ou entre hommes et adolescents. Ce que nous savons de ces mœurs, aussi bien en Crète, à Sparte, à Thèbes qu'à Athènes, nous les montre données fort naturellement dans une société où l'homme seul, actuel ou futur, soldat et citoyen, avait une valeur, une réalité publique. Cet amour qui nous paraît à première vue répandu comme quelque chose de si étrange dans la littérature des Grecs, il perd sa bonne conscience en plusieurs étapes, dont la principale est l'étape romaine. Rome, en intégrant à la cité la femme, vestale ou matrone, a fait tourner en même temps et par là même sa littérature dans le sens de l'amour féminin, dont Lucrèce, Virgile, Ovide, Tibulle, Propertius, développeront les nuances avec une complaisance inconnue aux Grecs. La deuxième églogue virgilienne, d'ailleurs presque unique dans la littérature latine, est un exercice de lettré sur des thèmes grecs, avec des vers d'ailleurs aussi beaux et de même source, que ceux de *l'Après-midi d'un Faune*. (Je ne parle pas d'Horace à peu près aussi étranger à l'amour que Boileau, mais moins honnêtement). En même temps, Rome conserve de l'amour grec, en y ajoutant même beaucoup, tout son côté physique et grossier. Ce n'est plus que le

gitonisme, voué par l'Eglise victorieuse au bûcher des hérétiques. La femme fait désormais partie de la société au même titre que l'homme, en attendant qu'elle devienne le noyau même de la « société » et du « monde », et que la cité se féminise avec le même excès qui l'avait, chez les Grecs, masculinisée.

On comprend alors un peu cette maturité, cette plénitude vigoureuse et qu'aucun moderne n'a pu atteindre, même de loin, de la culture politique chez Thucydide. La quantité et la qualité même de la culture féminine morale chrétienne et française, qu'il a fallu pour produire un Pascal et un La Bruyère, un Stendhal et un Sainte-Beuve, transportons-les sur la culture exclusivement masculine et politique que peut représenter chez les Grecs un Thucydide. Voyons dans cette culture politique donnée par le génie de la cité antique l'équivalent de la culture intérieure donnée par le génie de la Cité de Dieu. Un même nombre, une même loi, ici dans le milieu politique et là dans le milieu moral : un Discours sur les passions de l'ambition forme avec Thucydide la somme oratoire d'une civilisation comme un Discours sur les passions de l'amour donne le schéma verbal d'une autre civilisation. L'ambition et l'amour sont faits du même métal et ces hommes aussi. Ils se répondent en des groupes alternés avec ce même équilibre établi dans les deux moitiés de *l'Apothéose* d'Ingres.

On comparerait facilement le génie de Thucydide et le génie de Montesquieu, mais moins facilement la place et l'assiette de ces deux génies dans leur temps. Un Montesquieu occupe moins qu'un Rousseau et un Voltaire, moins qu'un Pascal et un La Bruyère le centre des idées, des préoccupations et de l'être même de son époque. Si l'homme antique est avant tout un animal politique, l'homme moderne, surtout chrétien et français, est davantage un être religieux et social. Sa religion ou les succédanés sentimentaux qu'il donne à cette religion, les sociétés multiples et complexes auxquelles il appartient avant d'appartenir à l'Etat, la « société » surtout, et le « monde », termes qu'il serait aussi impossible de faire passer dans une langue ancienne que chocolat et tabac, tout cela désigne bien comme centre d'une époque

une *Nouvelle Héloïse* plutôt qu'un *Esprit des Lois*. Mais dans une civilisation politique un livre comme celui de Thucydide occupe rigoureusement cette place centrale, cette ligne d'axe. On peut lui voir la même force de résonance que nous voyons à Pascal ou à Rousseau dans le monde moderne. De là — il me semblait en avoir le sentiment très exact pendant la guerre — son actualité. La guerre a donné pendant cinq ans aux États, en les ramassant uniquement dans leur être politique et militaire, la figure de cités grecques. Noyon fut notre Décélie. J'éprouvais là-bas que la lecture de Thucydide en même temps me mettait en pleine réalité contemporaine, et m'en isolait pour me placer dans le monde des lois, de l'abstrait. Par lui le procès où j'étais pris se sublimisait dans une grande épure des destinées humaines. Le son politique qu'il rendait se propageait en ondes aussi éternelles que les sons religieux des *Pensées*, le son d'amour de la *Nouvelle Héloïse*.

* * *

L'Histoire, telle que l'a comprise et exposée Thucydide, est placée au cœur de la vie et de l'intelligence grecque. La vie grecque, je veux dire la cité, les remparts, la mer, la palestres, la sculpture, Olympie, Delphes. Comme la géométrie grecque dans l'ordre théorique, Thucydide nous fournit ici cette clef, l'idée du vrai...

Non, pour parler rigoureusement, le vrai. Lorsque nous y portons une réflexion intense, la réalité du fait historique, comme toute réalité humaine et vivante, se complique, se multiplie, se brise en nuances, se développe en finesses, le système clos que constitue un livre comme celui de Thucydide se détaille, se broie comme le monde de Démocrite en des milliards de systèmes, de totalités vivantes qui ne sont pas seulement des individus et des cités. Qu'est-ce que Cléon ? Qu'est-ce que Sparte ? Quel rôle jouèrent dans la guerre la question du blé, celle des espèces monnayées, celle du Barbare ? Quelles causes de la guerre doivent s'ajouter à celles que donne Thucydide ? Toute cette série indéfinie des questions que soulève l'ouvrage le fractionne en des pensées dont la file successive, c'est-à-dire l'en-

semble jamais totalisé, constituerait l'histoire. Cette pulvérisation conduit une intelligence faible au scepticisme historique et à rappeler comme parabole d'évangile l'anecdote de Walter Raleigh à la tour de Londres. Ainsi, lorsque Henri Poincaré eût, dans un petit volume exotérique de grande diffusion, popularisé les idées des métagéomètres et montré quel rôle jouait la commodité dans la géométrie euclidienne, bien des gens s'en allèrent répétant que le professeur Poincaré ne croyait même plus à la vérité des mathématiques, et, tout comme le bonhomme Strepsiade trouve dans la philosophie de Socrate un moyen de ne point payer ses dettes, des personnes qui s'étaient déjà déclarées nietzschéennes en arguèrent de nouvelles raisons pour vivre leur vie.

Mais la décomposition d'un système en ses éléments et de ces éléments eux-mêmes ne doit pas nous gêner si ce système total nous a donné l'instrument de pensée avec lequel nous abordons ces systèmes partiels. Le livre de Thucydide réalise devant nous une idée de la vérité telle que nous pouvons l'appliquer à toutes les questions que nous nous posons au sujet de son Histoire, que lui-même ne résout pas ou bien ne pose pas. Nous l'appliquons aux problèmes restés en suspens de cette Histoire, comme nous l'appliquons aux problèmes qui se sont posés après elle, aux problèmes et aux faits de l'Histoire moderne, de l'Histoire de notre guerre, aujourd'hui. Toute histoire est incomplète et inexacte, si l'on veut, par cela seul qu'elle est dans le temps, qu'elle fait abstraction d'une histoire plus ancienne dont elle n'est que la suite, d'une histoire future qui lui conférera seule son sens clair, d'une histoire présente avec laquelle elle est infiniment mêlée. Etre historien c'est découper des systèmes dans cette durée. Imaginons une création planétaire d'êtres intelligents qui seraient tous historiens, tous fixateurs du passé comme toutes les abeilles sont faiseuses de miel, ils n'épuiseraient pas plus les possibilités d'histoire que, tous sculpteurs épuisant le marbre de la terre ainsi que l'humanité machiniste épuisera son charbon, ils n'épuiseraient les possibilités de nouvelles figures vivantes. Au contraire ce qui n'est point inépuisable, ce qui ne se trouve pas tout de suite, mais finit par se trouver et ne se trouver

qu'une fois, pour demeurer ensuite identique à la perfection de cet acte pur, c'est la meilleure manière de fixer pour un système déterminé, si fragmentaire qu'il soit, ce miel de la vérité historique ; c'est la cellule hexagonale de l'abeille, obtenue après les tâtonnements des mélipones. L'histoire de Thucydide eût été plus complète s'il avait pu se rendre à Suse et consulter les archives du roi, certainement fort intéressantes pour les affaires de Grèce. Mais il n'eût pas étudié ces archives avec une autre méthode, avec une autre idée du vrai qu'il n'étudie les témoignages de ses contemporains.

L'Histoire de Thucydide eût été encore plus complète si un miracle de longévité lui avait permis d'assister à la construction de l'Europe dans les temps modernes et à sa destruction par la guerre de 1914. Mais, à l'heure où nous sommes, nous ne pouvons même pas concevoir qu'il existe un cerveau assez puissant, assez calme et assez libre pour contempler, raconter et pénétrer notre guerre avec la même méthode sûre, la même lucidité pure que Thucydide a pu appliquer à la guerre qui se déroulait devant lui. Un historien moderne reste encore l'héritier des vieux légistes, auxquels les rois en mal d'agrandissement commandaient leurs plaidoyers, il est seulement passé au service des peuples. Un Macaulay, un Michelet, un Treitschke ont pour eux des moyens historiques, artistiques, et un acquis humain qui manquaient à Thucydide, mais quelle nostalgie nous emporte vers le vieil historien et vers la belle chair nue de la Clio grecque quand nous voyons la Clio moderne déguisée chez eux sous ces oripeaux du pharisaïsme britannique, du féminisme français et de la morgue militaire prussienne ! La pureté historique d'un Thucydide demeure à notre génération, pour cette seconde guerre du Péloponnèse, inaccessible. Il a fallu cent ans pour que les guerres d'où était sortie l'Europe du XIX^e siècle trouvassent un Sorel. De sorte qu'aujourd'hui, en plein siècle de l'histoire, des archives, des bibliothèques, en plein déluge de l'imprimé, on peut dire que l'idée du vrai, la notion abstraite et solide du vrai, est en recul sur le IV^e siècle grec, exactement comme notre sculpture sur celle de la même époque. Archives, bibliothèques, imprimés, sont à cette idée du vrai

ce que les écoles primaires, secondaires et des Beaux-Arts, les Académies et les Musées sont à l'idée statuaire du corps humain. Ces milliards d'assignats n'arrivent plus à fournir la valeur d'une pièce d'or à l'effigie de l'Homme.

Employée par nous avec plus ou moins de science, d'adresse et d'art, l'idée du vrai telle que Thucydide l'a exposée, aussi pure que l'idée du bien dans la philosophie platonicienne et que l'Homme qui, à l'angle du fronton du Parthénon, s'éveille devant le soleil, cette idée demeure le schéma directeur de la recherche historique, comme la géométrie grecque figure le schéma de notre activité dans l'espace. Quel historien de la grande guerre se soumettra à la discipline de ce texte.

« Pour ce qui est des actes accomplis pendant la guerre, je n'ai pas cru devoir en écrire d'après les récits du premier venu, ni en suivant ma propre impression ; mais j'en ai parlé soit d'après ce que j'avais vu moi-même, soit après enquête aussi attentive que possible sur le témoignage d'autrui. Tâche bien difficile, parce que de chaque côté les récits des témoins oculaires étaient commandés non par les faits eux-mêmes, mais par la partialité des deux camps, ou par des caprices de mémoire ». (I, 22).

II

L'HISTOIRE

L'histoire telle que la propose l'exemple de Thucydide unit et fait servir l'un à l'autre deux caractères qui, penserait-on d'abord, s'excluent : la plus grande exactitude matérielle, et la plus grande généralité. D'ailleurs quand on croit qu'elles s'excluent, c'est qu'on ne pense pas à l'art qui les implique au contraire toutes deux et emploie rigoureusement l'une à la perfection de l'autre. Dans les arts plastiques l'homme n'est typique que s'il est vrai, un Praxitèle et un Léonard, un Rembrandt et un Rodin l'attestent également ; cherchez le vrai à l'exclusion absolue

du type, vous avez le Musée Grévin ; cherchez le type à l'exclusion du vrai, vous avez l'académisme. Le beau, est une combinaison de ces deux éléments comme l'eau et l'air sont une combinaison de deux gaz.

L'histoire de Thucydide tient sa place éminente dans les monuments de la beauté grecque : elle n'échappe pas aux lois de la beauté, elle les confirme au contraire et les expose lisibles sur son visage sérieux. La dernière chose d'ailleurs à laquelle il pensait était bien, comme Pascal lorsqu'il écrivait ses fragments, la beauté. Mais elle résultait nécessairement de sa double recherche du vrai et du type. Et le type lui-même résultait nécessairement de la façon dont il cherchait le vrai. Il y a entre ces termes un certain ordre irréversible, un mouvement qui constitue la ligne vivante de l'histoire. L'historien n'arrive pas plus au beau et au type, s'il les cherche avant tout et pour eux-mêmes, que l'homme, —selon l'observation banale — n'arrive au bonheur s'il cherche expressément le bonheur. Il ne saurait y avoir pour lui d'autre directive consciente et méthodique que la recherche du vrai.

Néanmoins dans le principe même et la texture continue de l'histoire tels que les ont conçus après Thucydide tous les anciens, on discerne comme les cotylédons dans la graine, l'idée de deux vérités, l'une plus orientée vers le fait, l'autre plus orientée vers le type, — deux ordres de l'histoire comme il y a deux ordres de l'architecture, et l'histoire de Thucydide formant comme l'Acropole d'Athènes la perfection de cette beauté sexuée. La première chez Thucydide s'exprime par les récits, et la seconde par les discours.

* * *

Le récit sobre, musclé, où chaque phrase porte un fait, repose sur une attention et un travail prodigieux. D'Hérodote à Thucydide la vraie critique historique est née. On se représente volontiers Hérodote après ses voyages écrivant son histoire à Delphes, centre de la sagesse grecque, et à Athènes, centre du mouvement grec, arrondissant en charmant langage les récits artistes, ingénieux et bien composés qu'on lui apporte, ainsi que Froissart à

la cour de Richard II et de Gaston Phébus. Thucydide est plus difficile. Comme Bacon pour mettre la nature à la question, il a dû se faire un art d'interroger les témoins.

Le tableau de la vie intérieure d'Athènes dans les premières années de la guerre, alors qu'il y vivait comme un des hommes considérables de la République, et ce même tableau à l'époque de l'expédition de Sicile, alors qu'il le recomposait du dehors avec les renseignements qu'il colligeait, ne diffèrent nullement en vraisemblance, en intensité, en profondeur. On sent que dès le début il a, comme il le laisse entendre, lié partie avec cette guerre, connu que sa destinée lui était consubstantielle.

Le récit de Thucydide nous donne l'idée parfaite de ce qu'on pourrait appeler la vérité narrative, c'est-à-dire de ce qu'on obtient de pur dès qu'on a éliminé le pathétique, le plaidoyer, l'oratoire, le dramatique. Je pense en ce moment aux plus beaux récits de l'histoire, à ceux qui laissent dans le souvenir la plus ineffaçable empreinte : le bûcher de Crésus dans Hérodote, la mort de Pompée dans Plutarque, l'arrivée d'Agrippine à Brindes dans Tacite, la mort du grand Dauphin dans Saint-Simon, les Cent jours dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, la chute de Jacques II dans Macaulay, le 9 Thermidor dans Michelet, ce sont des tableaux admirablement composés et mouvementés, mais on sent dans leur mouvement et dans leur texture que le travail de l'auteur leur est incorporé. Cette grande histoire décorative et tragique procède d'un goût moitié oriental et moitié grec, moitié poétique et moitié historique. Le père de l'histoire est aussi et surtout le père de l'art historique, et sa narration a fait école plus que celle de Thucydide. Mais quand on passe de cette narration et de celles qui en procèdent aux récits de Thucydide, il semble qu'on passe d'une fleurissante et féminine chair d'Orient à la chair musclée, lisse et dorée de soleil, sans graisse et sans sueur, d'un jeune lutteur olympique. On se sent placé au centre du nu, à l'antipode exact de cette philosophie des habits, que construisent dans leur Nord le Germain Teufelsdröck et l'Écossais Carlyle. Si nous parlons style, la phrase de Thucydide n'est pas nue à la manière de la phrase aisée d'Hérodote ou de la phrase limpide de Xénophon.

Elle est nue puissamment, à la façon de ces marbres du V^e siècle dont notre œil sent le poids de muscles et d'entrailles, nue comme eux avec son chargement intérieur de faits, d'idées, d'antithèses, d'ellipses et de ruptures, cette diagonale qui à six lignes de distance fait répondre la saillie d'un genou au mouvement d'une épaule, nue aussi par cette exclusion des images, cette absence de métaphores, non seulement dans les phrases, mais dans les mots, cette abstraction qui ne fait qu'un avec l'action comme la couleur dorée de midi ne fait qu'un avec la vibration de la lumière. Les batailles de l'expédition de Sicile, la bataille d'Amphipolis (V, 10), la bataille de Mantinée (V, 70), tracées avec la précision d'un peintre hollandais, ramassent dans le plus court espace un mouvement vivant, une sorte de schéma dynamique réel donné pour l'éternité. Au VIII^e livre le récit compliqué, jamais embrouillé, des affaires de Samos et des intrigues qui s'y entrecroisent rappelle le mouvement clair et subtil de la *Chartreuse de Parme*. Une seule fois peut-être le récit a pris une forme oratoire, a revêtu ce qu'on pourrait appeler la grande tenue de l'histoire : c'est lorsque l'expédition de Sicile quitte le Pirée. A ce point culminant du tableau, à ce moment décisif où le plateau plus léger des destinées d'Athènes va s'abaisser irrévocablement, l'historien atteint sans effort son ton le plus grave et le plus large, laisse apparaître sa puissance dans une détente rapide de la discipline qui la ramasse et la contracte.

* * *

Ainsi un homme cherchant uniquement le vrai et le trouvant intégralement, le reste lui est donné par surcroît. C'est par l'intensité même de sa réaction contre l'*Iliade* que la *Guerre du Péloponèse* nous paraît équilibrer l'*Iliade*. Alors qu'Hérodote s'engage avec joie, vieil Ionien à la robe traînante, à la cigale d'or, dans le grand chemin homérique, Thucydide comme Platon, mais pour d'autres raisons que lui, méprise les poètes habitués à amplifier et à embellir (I, 10). Il sait isoler dans Homère les matériaux qui peuvent être utilisés par l'histoire. Evidemment il croit à

l'existence d'Homère et à la guerre de Troie, et il n'a pas tort : nous savons que Troie fut prise et brûlée antérieurement au siècle homérique, et nous ne pensons plus que *Illiade* se soit faite toute seule, ou ait été trouvée dans le chou populaire comme nous le chantaient mère l'Oye ou père Loup (je veux dire Auguste Wolf). Mais dans la discussion critique que Thucydide fait des données homériques, tout se passe comme si le siège même de Troie était un épisode secondaire. La présence des Grecs en Ionie est avant tout une dispersion; «la nécessité de se procurer des vivres les contraignit à cultiver les terres et à courir le pays ». L'histoire aujourd'hui suit la direction indiquée par Thucydide : cette dispersion en laquelle consiste précisément la colonisation ionienne, elle l'étend dans l'espace en constatant une colonisation sporadique qui va jusqu'à Chypre, et dans la durée en la répartissant sur plus d'un siècle. De même il nous conduit à penser (I, 12) que le retour des Grecs ainsi que leur départ est surtout une étiquette mise sur les migrations du monde hellénique.

Il y a ainsi une opposition harmonieuse entre la vérité historique telle qu'elle résulte de Thucydide et la vérité esthétique telle que la comprend un poète. L'historien disperse comme le poète concentre. Le génie d'Homère, comme on l'a dit cent fois, consiste à avoir choisi dans l'histoire du siège de Troie un épisode type, la colère d'Achille, ou plutôt la querelle d'Achille et d'Agamemnon, à s'être servi de cet épisode type pour exprimer tout l'intérêt dramatique du siège de Troie et de son histoire de dix ans, tout le cycle de sentiments qui peuvent animer sous le regard de dieux vivants une humanité virile et guerrière. A l'extrémité de cette direction on trouve la tragédie classique et ses trois unités. L'interprétation historique des données homériques consiste chez Thucydide à détendre dans l'espace et à diluer dans la durée ce tableau concentré, à en conserver les éléments qui intéressent toute la guerre de Troie, à conserver de la guerre de Troie ceux qui intéressent les côtes grecques d'Asie Mineure et les migrations de peuples, de cette histoire des siècles anciens ce qui intéresse l'histoire totale de la Grèce dont il va conter un épisode nouveau, et, à la limite de cette histoire grecque et de cet

épisode, ce qui doit intéresser éternellement l'histoire humaine, le *κτῆμα ἐς ἀσί*.

Le sujet de l'*Illiade* est une discorde intérieure embranchée sur un conflit de peuples. La guerre troyenne est complétée par la guerre d'Agamemnon et d'Achille, mais en réalité cette guerre et cette querelle, expression du même homme passionné, bouillonnement du même *θυμός*, puisent leur vie aux mêmes racines. Comme la mort de Patrocle et la déférence d'Agamemnon apaisent pour un temps la querelle d'Achille et du roi des rois, la mort d'Hector et la soumission de Priam apaisent pour un temps la querelle d'Achille et de Troie. Une seule réalité : les passions de la nature humaine, et ces passions une fois posées, posées aussi les deux formes intérieure et extérieure de la guerre, nourries l'une de l'autre et balancées l'une par l'autre, et commençant et se terminant sur le même thème. La guerre du Péloponèse est construite sur les mêmes rythmes et prise sous une figure analogue dans l'art de Thucydide. Le vieux procès hellénique, le conflit de la Grèce et de l'Orient, tel que l'ont connu Homère et Hérodote, est arrêté par un conflit intérieur, le duel d'Athènes et de Sparte. Dans Athènes la lutte contre Sparte est enrayée, la victoire compromise et empêchée par la lutte des partis, la bataille entre la démocratie impérialiste et inconstante et l'oligarchie pacifique et tortueuse. La colère d'Achille, qui amène Hector la flamme à la main sur les vaisseaux des Grecs, se retrouve, avec des causes et des effets et une nature pareils, dans la trahison d'Alcibiade, principe de la ruine d'Athènes. Ce n'est point là un hasard, mais bien les moments divers d'une même nature hellénique qui s'explicite dans la poésie et l'histoire sous des figures analogues. Comme les veines du marbre ébauchent dans la matière la forme de la statue, la « chose de toujours » est esquissée dans cette réalité pérenne, dans cette cité spirituelle dont Homère a bâti les temples et que l'histoire peuple de ses maisons, de ses marchés, de ses foules.

La réalité a fourni à Thucydide exactement le cas privilégié que le génie poétique avait su extraire de la guerre troyenne. De là sa joie d'intelligence devant la

grandeur, l'importance et la signification de sa guerre, à laquelle il semble que toute l'histoire grecque aboutisse, et si, comme le dit Mallarmé, tout existait pour aboutir au livre, la guerre n'aurait été que l'intermédiaire nécessaire entre l'histoire et le livre de Thucydide. Si l'histoire d'Hérodote est pleine de l'inspiration delphique, celle de Thucydide paraît écrite dans l'idée d'Olympie. Il semble que le stade d'Olympie lui-même prépare tout à cette lutte suprême des deux athlètes frottés d'huile, Athènes et Lacédémone. Et plus tard l'auteur des *Parallèles* comprendra de même l'histoire des Grecs et celle des Romains comme des jeux dans un stade idéal pour la perfection du type humain. « Je voyais, dit Thucydide, les deux nations au faite de leur puissance, et le reste des Grecs prenant parti pour l'une ou l'autre ou en formant le projet ». Tout se prépare ainsi pour une lice où la Destinée organise à Thucydide une place de spectateur privilégié. Cette lice est d'ailleurs une figure de la racine élémentaire du génie grec : l'opposition ou l'harmonie, la lutte ou l'accord de deux éléments, de deux modes, le dorien et l'ionien, qui font la vie d'Athènes, la vie de la Grèce, la vie du classicisme gréco-romain. L'histoire les dépose bruts, élémentaires et frais dans Thucydide, lorsque la poussière de la lutte retombe et laisse apparaître les puissances idéales de cette lutte, Lacédémone fournissant avec Brasidas cette statue du héros qui sera répétée avec quelques variantes dans Calliocratidas, Agésilas, Epaminondas, et qui passera par Xénophon et Plutarque dans les musées des types humains, Athènes donnant le belvédère d'intelligence d'où est pensée la nature héroïque et politique.

Là est le premier aboutissement, la première fleur cristallisée de la vérité historique : la vérité de l'homme. Il n'arrive que très rarement à Thucydide de porter un jugement : les appréciations, les épithètes de son livre tiendraient en une demi-page, et pourtant ses protagonistes, Périclès, Cléon, Nicias, Alcibiade, Démosthène, Archidamas et Brasidas, dessinés au simple trait comme par un maître des vases à figures rouges, demeurent réels, vivants, posés comme chez un romancier par les faits, par la narration elle-même. Evidemment, il ne faut pas demander à

ce dessin au trait le relief d'un Tacite ou d'un Saint Simon. Ce relief, en nous détournant de la narration, en nous appesantissant sur un individu, romprait l'un des équilibres intérieurs qui font le ton de Thucydide.

(A suivre.)

Albert THIBAUDET.

L'ASSOCIÉ

« Quelle histoire à dormir debout ! Voilà des années que les marinières d'ici à Westport racontent ce mensonge aux touristes en été, cette espèce qui se fait promener en barque, à un franc par tête, et qui vous pose des questions stupides : il faut bien leur raconter quelque chose pour passer le temps. Connaissez-vous rien de plus bête que de se faire tirer comme ça dans une embarcation, le long d'une plage ? . . . C'est comme de boire de la mauvaise limonade quand on n'a pas soif. Je me demande un peu quel plaisir ils y trouvent. Ils n'attrapent même pas le mal de mer. »

Un verre de bière traînait sur la table, près de son coude. Cela se passait dans le respectable petit fumoir d'un respectable petit hôtel : et le goût que je nourris pour les liaisons de rencontre était la raison qui me faisait veiller assez tard en sa compagnie. Il avait de grandes joues plates et ridées, soigneusement rasées, et une touffe épaisse de poils blancs taillée en carré lui pendait au menton. Le balancement de cette barbiche accentuait encore sa voix sourde : et le mépris absolu qu'il professait pour l'espèce humaine, son agitation et ses moralités, se marquait par la pose cavalière de son vaste chapeau mou, un feutre noir à larges bords qui ne lui quittait pas la tête.

Son aspect était celui d'un vieil aventurier qui se serait retiré, après pas mal d'aventures dans les plus sombres coins du monde et fleurant peu la sainteté. J'eus toute raison de croire pourtant qu'il n'avait jamais quitté l'Angleterre. D'une remarque fortuite que me fit quelqu'un, je crus comprendre qu'il avait eu jadis affaire aux navires, mais aux navires dans les ports. Pour ce qui est de la personnalité, il n'en manquait certes pas, et c'est même ce qui avait, dès l'abord, attiré mon attention : mais il n'était pas facile de le classer, et avant qu'une semaine se fût écoulée j'y renonçai, me contentant de cette vague définition « un vieux forban fort imposant . »

Un après-midi de pluie, en proie à un terrible ennui, j'entrai dans ce fumoir. Il était assis, dans une immobilité absolue et impressionnante, à la manière d'un fakir. Je me mis à me demander quels pouvaient bien être les relations d'un homme de cette sorte, son milieu, ses opinions, ses conceptions morales, ses amis et même sa femme, lorsqu'à ma grande surprise il entama la conversation d'une voix sourde et marmonnante.

89-367

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

(Suite¹)

La connaissance des hommes demeurant assez politique pour se fondre avec la texture du récit et ne comportant pas par conséquent la saillie de ces « portraits », qui sont le triomphe de notre XVII^e siècle et de nos historiens modernes, la connaissance des causes restera assez vivante et assez humaine pour s'unir avec les pensées et les paroles des hommes au moment où ils prennent les décisions qui ont donné son cours à l'histoire. De là les discours dont Hérodote ne fait qu'un emploi accidentel et que Thucydide le premier (peut-être sous l'influence de son maître Antiphon) attache à l'histoire comme une de ses pièces essentielles.

Les discours, aujourd'hui, ne nous paraissent plus cadrer avec l'histoire, parce qu'ils ne sont pas vrais. Et Thucydide nous prévient qu'aucun de ceux qu'il publie ne constitue une reproduction exacte. Il s'en est tenu au vraisemblable, en se rapprochant du vrai le plus possible, mais ce plus possible ne va peut-être pas très loin. En tout cas, si nous voulons doser exactement cette vérité, nous restons en plein mystère. Quelle trace écrite, précise laissent les discours prononcés à la tribune aux harangues, du temps de Thucydide ? On ne sait. Il semble difficile d'admettre que lorsque Périclès ou Alcibiade étaient à la tribune, dans une circonstance grave, il ne se trouvait personne pour écrire au moins l'essentiel de leurs propos. Et pourtant ni les textes, ni même leur résumé, n'étaient conservés dans les archives de l'Etat, et ces archives, assez légères, se réduisaient dans les cités grecques à des documents diplomatiques et à des comptes financiers.

¹ Voir le numéro de Juillet.

Peut-être touchons-nous là un des faits cruciaux de la culture grecque. Les Grecs ont agi sur l'humanité par leurs livres et même la Grèce, à partir d'Alexandrie n'a existé pleinement et authentiquement que pour l'homme des livres. Il y a une Grèce idéale qui a pour Acropole depuis les Ptolémées la Bibliothèque et le Musée. D'autre part, quand en nous traînant sur ces deux béquilles de la Bibliothèque et du Musée nous essayons d'atteindre le centre vivant de la Grèce à sa grande époque, nous voyons en elle tout le contraire d'une civilisation écrite. Les civilisations écrites nous les trouvons dans les Empires orientaux, et surtout dans l'Égypte, cette plaque tournante du monde ancien, et il est nécessaire que nous les y trouvions : l'unité d'un empire étendu ne peut se faire que par une bureaucratie, une écriture, une place grandissante attribuée à l'homme de l'administration, au scribe, à côté et bientôt au dessus de l'homme de la conquête, du chef militaire. Dès qu'elle est conquise par lui l'Égypte conquiert son vainqueur, perse, grec, romain, en lui donnant l'idée du scribe. Les « yeux » et les « oreilles » de Darius, les archivistes d'Alexandrie, les *scrinia* d'Auguste et de Tibère, les Mektoubdjï turcs descendent également de ce scribe acroupi, admirable vivant qui placé aujourd'hui au milieu d'une salle du Louvre s'établit idéalement comme son noyau ou son armature au centre de l'État ancien ou moderne. En même temps que le pouvoir temporel, le pouvoir spirituel vit dans cette catégorie de l'écrit du *mektoub*. Chez l'Égyptien, le Juif, le Perse, le Musulman, la vie religieuse supérieure consiste à apprendre par cœur de l'écriture. La division mahométane des religions en religion du vrai livre, qu'il faut adopter, religions à livre, juive et chrétienne, qu'il faut tolérer, religions sans livres qu'il faut exterminer, répond bien à la pensée profonde de l'Orient.

Or la Grèce est par excellence la civilisation sans livres. Elle n'aboutit jamais à l'écrit que contrainte et forcée, et avec une mauvaise conscience. L'exemple de son livre fondamental, les poèmes homériques, est caractéristique. On ne croit plus guère aujourd'hui qu'Homère ait ignoré l'écriture, et l'on sourit un peu de cet argument qui parais-

sait naguère décisif, que ni *l'Iliade* ni *l'Odysée* n'en font mention. C'est que l'écriture paraissait à un Etat, à un public et à un poète d'alors, chose négligeable et sans éclat. Autant il était beau de montrer un aède comme Démodocus dans la splendeur de sa fonction, débitant devant les princes en s'accompagnant sur la lyre les poèmes magnifiques, autant il eût semblé ridicule de le mettre au jour avec le souffleur docile qu'eût été un rouleau de papyrus. Aujourd'hui encore le poète « chante », il n'écrit pas. L'écriture pour elle-même est toujours restée indifférente aux Grecs, ils n'y ont vu qu'un signe. Rien de pareil chez eux à cette science de l'écriture qui fait le fond de la civilisation des Chinois et qui est au principe de leur peinture. Jamais ils n'ont été tentés par la beauté lapidaire, spacieuse et durable des hiéroglyphes égyptiens, n'ont essayé d'en faire passer quelque chose dans leurs inscriptions, gribouillis qu'écrasent de si haut les belles inscriptions romaines. Ils ont emprunté leur écriture aux marchands phéniciens, quelque chose de simplifié, de rapide, de commercial, employé simplement à la notation du moment. L'art du beau livre, la calligraphie, n'apparaissent en Orient et en Occident qu'avec le livre sacré, Evangile ou Coran. L'art des Arabes consistera surtout en cela, les Grecs ont mis de l'art dans tout, excepté dans cela.

Il y a un texte célèbre du *Phèdre* sur lequel on voit pivoter tout cet ordre d'idées. La répugnance du Grec pour une civilisation du livre s'y exprime en plein.

Platon y reproche à l'écriture exactement ce que M. Bergson reproche au langage dont les idées sont une hypotase. Mais le langage visuel, ligotté par l'écriture, auquel notre pensée est aujourd'hui incorporée, ne ressemble pas à ce langage fluide, auditif, et qui sent encore la pensée comme le miel de ruche sent les fleurs. Platon dont le sens est ici d'une merveilleuse finesse flaire l'ennemi dans la direction d'où en effet il viendra. Le platonisme tel que nous le comprenons aujourd'hui, tel que l'exorcise M. Bergson lorsqu'il déclare que nous naissons tous platoniciens, c'est-à-dire philosophes d'une philosophie marquée par le péché originel de la spatialité, c'est bien ce platonisme immobilisé, momifié, lié par les bandelettes de Thot :

quel autre nom donner à celui de Zeller ou à l'extraordinaire *Ideenlehre* de Natorp ? Mais en ramenant vers sa direction contraire, vers la parole inédite le dialogue socratique, peut-être le verrions-nous renaître à la vie de porteur de flamme et le platonisme lui-même éclairé de sa lumière vivante.

On conçoit dès lors comme naturel que les Grecs, bien que la gloire de l'orateur fût chez eux la plus enviée, se soient peu souciés de noter par écrit les discours prononcés dans leurs assemblées. L'essentiel du discours était son action, et l'orateur n'avait de raison d'être que par cette action : c'est un des sens du mot de Démosthène sur les trois qualités de l'orateur. Le type du parleur professionnel et spécialisé, aussi florissant dans les Etats modernes que celui du bureaucrate, était déjà né pourtant dans les villes de Sicile, mais le mépris que l'on professe pour lui à Lacédémone est partagé en somme jusqu'à Thucydide par les Athéniens de bon goût. La reproduction tachygraphique exacte des discours ne peut apparaître comme à l'époque de Démosthène que dans un milieu où les parleurs professionnels constituent une corporation considérée et où leur parole toute nue est recueillie en son détail comme de la graine d'oracle. En France pour un vieux parlementaire, le régime de l'inquisition, des oubliettes et des paysans qui battaient aux grenouilles n'est rien à côté de celui qui, sous le scélérat du Deux décembre réduisait à un résumé de quelques lignes dans le *Moniteur* les discours prononcés au Corps Législatif. La souveraineté des parlementaires s'épanouit dans l'affichage comme celle des militaires dans l'éclat des revues ou celle du clergé dans la pompe des processions. Mais les Grecs à leur grande époque estimaient que lorsque la parole a fait effet de parole, elle a rempli tout son rôle et qu'il n'y a plus rien à lui demander. Tout changera au IV^{me} siècle, au temps de Démosthène, d'Eschine, de Lycurgue. L'influence d'Isocrate, maître du discours écrit, précurseur de l'hellénisme cosmopolite et livresque, aura passé par là.

Si l'idéal de Thucydide avait été de publier autant que possible les discours dans leur texte exact rien ne lui était plus facile. Il nous dit qu'il s'est mis au travail dès le début.

de la guerre, comptant bien qu'il abordait un sujet qui surpasserait en intérêt celui d'Hérodote. S'il avait tenu à posséder les discours réels il les aurait fait noter par un assistant qu'il eût payé : c'eût été le moindre des frais que dût lui coûter son histoire, et peut-être après tout avait-il en effet quelques documents de ce genre, analogues à ceux sur lesquels Xénophon écrivit les *Mémorables* qui ne sont sûrement pas imaginés par lui. Mais cette besogne de critique et de grammairien est étrangère à l'Athènes de cette époque. Voici, je crois, quel est l'ordre d'idées, où se meut naturellement Thucydide. Le grand inconvénient de l'écriture c'est, comme le dit Platon, qu'elle est irrévocable, qu'elle n'admet plus les modifications, l'assouplissement, la végétation de la vie, qu'elle arrête la pensée comme la mort en un usage définitif. Elle comporte donc un germe de fausseté, puisqu'elle immobilise le vivant et que la vie c'est la mobilité. Un discours sténographié, c'est-à-dire dépouillé de son action, de son magnétisme, de l'auditoire qui l'inspire et qu'il inspire, de son mouvement, n'est pas plus reproduit au vrai qu'un homme ou un cheval qui courent ne sont reproduits au vrai par une photographie instantanée : ils ne sont reproduits au vrai que par un artifice propre à une certaine technique de l'expression, sculpture ou peinture, et il existe, pour reproduire au vrai un discours, une technique analogue, contemporaine de la grande sculpture attique, et qui apparaît à la fois avec des caractères semblables dans ces trois fruits sur la même branche que sont les discours de Thucydide, les entretiens socratiques, et la tragédie athénienne.

Le mot de Thucydide : « J'ai écrit ces discours à la manière, dont il me semblait que leurs auteurs auraient parlé pour dire ce qui était le plus à propos » (I,22), conviendrait aussi bien aux dialogues de Platon et à la tragédie de Sophocle. Mais plus précisément, de même que la sculpture a pour objet de réaliser l'idée claire ou plutôt l'idée lumineuse du corps humain, la tragédie, le dialogue et le discours réalisent avec leurs moyens propres en la même lumière la première l'idée de la destinée humaine, le second l'idée de la recherche philosophique et le dernier l'idée de cause historique. Et tous trois sont amenés à employer les

mêmes procédés qui comportent deux temps : abstraire l'idée, et la faire vivre par des hommes.

L'idée de la destinée tragique, c'est-à-dire la mise face à face, en pleine clarté, de l'homme et des puissances dont il dépend, est offerte aux Grecs par leur histoire légendaire. Les récits touchant les familles divines, héroïques ou royales fournissent un schéma, un motif musical, et l'œuvre du poète tragique consiste à donner à ce schéma, à ce motif une durée réelle, marquée et mesurée par des rythmes, constituée par la vie sous le masque dionysiaque de personnages de chair et d'os : de la scène, ces personnages se relient par le plan incliné du chœur à la foule qui les écoute, à l'humanité qui les encadre et les délègue. Le récit épique, l'épopée homérique animaient dans leur tableau cette même idée de la destinée : mais la tragédie attique naît de l'effort pour la sortir de cette gangue, pour la réaliser sous forme de personne, pour mener à bien, parallèlement à la sculpture, l'œuvre propre de la vie hellénique, la création intégrale de l'homme.

De l'exposé philosophique au dialogue, le pas est le même que de l'épopée à la tragédie. L'exposé présente l'idée de la recherche philosophique, de la découverte du vrai dans son être et son résultat et non dans son devenir et son progrès, sa durée et sa vie. Le dialogue donne au contraire à cette idée toute la nature humaine, l'incorpore à des hommes, à un protagoniste surtout, Socrate, autour duquel elle succède et se meut comme l'action tragique.

L'idée de cause naturelle est poussée, du temps de Thucydide, à sa haute et pleine conscience par le génie de Démocrite à qui les philosophes et les médecins d'Ionie avaient ouvert la voie ; mais Thucydide, le premier à notre connaissance, l'applique aux faits de l'histoire. Pour trouver un exposé didactique de causes naturelles historiques, il faudra attendre jusqu'à Polybe. L'exposé chez Thucydide est réduit à son minimum. Les causes des événements c'est la nature humaine, τὸ ἀνθρώπειον, et cette nature Thucydide comme le poète tragique et comme l'auteur de dialogues, l'incorpore à des hommes, la met en scène dans sa durée vivante et l'acte même de son humanité : de là les discours.

Dès lors le discours n'apparaît nullement comme un genre faux. Dans les cités grecques où le pouvoir appartenait à l'assemblée du peuple, les causes directes des événements, de la guerre elle-même et des modalités de la guerre, ce sont les décisions des assemblées. Ces assemblées se décident par des passions qu'éclairent des motifs, par des motifs que soutiennent des passions. Ces passions sont épousées, gouvernées, ces motifs sont exposés par des orateurs, dont la fonction est de classer et d'éclairer ce que chacun dans l'assemblée pourrait sentir ou penser obscurément. Le rôle des orateurs en face de la foule est analogue au rôle du chœur tragique ; ils sont chargés devant les événements politiques, comme le chœur devant les événements tragiques, d'exprimer la pensée passionnée, réfléchie ou juste de la foule. Seulement cette pensée, au lieu de se résoudre comme sur le théâtre en terreur et en pitié, se prolonge en action. L'orateur monté sur sa tribune voit ou est censé voir plus haut que la foule. Mais à son tour l'historien pour qui l'assemblée a un recul, l'événement un passé, la décision un fruit, voit plus haut et plus loin que l'orateur. Son optique n'est pas la même, ne peut pas être la même. L'orateur provoque à l'action, l'historien veut exprimer les causes de cette action. L'orateur anime les passions pour faire agir ; l'historien, qui voit l'action dans le passé, non dans l'avenir, ne peut que traverser cette action pour remonter aux passions et à l'intelligence, c'est-à-dire à la connaissance et aux groupements des causes. Il attachera dès lors au discours de l'orateur son maximum de causalité, d'explication, de lumière, il se servira de l'orateur pour parler à son lecteur. Il tiendra compte que l'orateur est entré dans l'histoire. Il verra derrière la foule de l'assemblée qui l'écoute une autre foule, amenée, elle, par l'historien lui-même et qui est la foule des lecteurs, de ceux qui veulent comprendre, apercevoir sous l'accidentel le permanent et l'humain. Le discours de l'orateur en passant à l'histoire s'incorpore à un ordre nouveau, prend place dans une durée historique ; parole mobile qui ne doit pas être fixée par l'écriture, il continue comme la parole de Socrate dans le dialogue platonicien à marcher jusqu'à l'historien qui l'arrête, et dans ce trajet il a vécu, déve-

loppé ses puissances, achevé son mouvement. Il ne saurait à ce moment de la durée paraître le même qu'à un moment précédent.

Je songe ici surtout à certains discours essentiels de Thucydide, aux trois discours de Périclès avant et pendant la guerre, au discours de Nicias avant l'expédition de Sicile. Il est évident que, dans une mesure légère et subtile, Thucydide incorpore à ces discours sa propre connaissance de l'issue de ces guerres. Périclès et Nicias mettent précisément les Athéniens en garde contre ce qui s'est réalisé en effet, et il est à croire que, s'ils tombent si juste, c'est qu'ils parlent par la bouche d'un prophète du passé qui est l'auteur.

Soit, dira-t-on. Mais le parti eût été plus franc si Thucydide, n'attribuant à ses personnages rien qu'ils n'eussent expressément dit, avait pris à son compte toutes ces vues de causalité historique, s'était constitué lui-même et non l'orateur délégué de la postérité. C'est en suivant ce chemin qu'on arrive à faire dire au roi Edouard III : Et maintenant partons pour la guerre de Cent Ans ! — Est-ce sûr ?

Précisément parce que nos historiens modernes prêtent en style impersonnel, dans une sorte de discours indirect, librement des pensées à leurs personnages et des causes aux événements, ils le font avec une indépendance, une imagination, des probabilités hasardeuses, extrêmement éloignées de la prudence à laquelle Thucydide se croit tenu lorsqu'il prétend prêter à chacun le langage le mieux accordé aux circonstances où il se trouve placé. L'obligation de faire parler son personnage, de le faire vivre dans les limites de la vraisemblance, constitue un frein rigide et utile, assure un moyen terme entre ces deux nécessités contradictoires : ne prendre comme motif déterminant la conduite d'un personnage que ce qui était connu effectivement par lui, incorporer aux motifs de sa décision ce que nous savons de l'issue de l'événement. Nous savons que Bismarck a voulu après Sadowa ménager l'Autriche et dans toute sa carrière garder l'entente avec la Russie. Un Thucydide moderne, en se tenant le plus près possible des paroles authentiques, composerait aujourd'hui deux discours pour appuyer et expliquer ces deux lignes de conduite,

s'attacherait à n'y garder que l'essentiel des raisons qui ont pu conduire Bismarck, et son but serait triple : donner par ces paroles mêmes une idée vivante et réelle de Bismarck, ne rien lui prêter qu'il n'ait pensé ou pu évidemment penser, imprimer à cet ensemble de raisons un mouvement qui le fasse descendre vers l'avenir que Bismarck ne connaissait pas et qui est pour nous du passé. Aucun autre procédé ne permettrait aussi économiquement et aussi puissamment que le discours la concentration, l'équilibre et l'harmonie de ces trois éléments.

* * *

Les discours marquent chez Thucydide les causes vivantes des événements historiques, les causes éprouvées par une sensibilité, animées par une passion, incorporées à la parole et à l'action d'un homme qui modèle une foule résistante ou docile. Mais au-dessus de ces discours prononcés par les personnages de l'histoire il y a un discours général dans lequel ils sont pris, qu'aucun d'eux ne peut tenir et que tient l'historien lui-même : c'est celui qui développe l'ensemble de la guerre, celui où les causes ne sont plus incorporées à des personnages, à des passions, à des discours, mais dégagées et formulées au-dessus des individus et des cités, comme des lois éternelles de la nature humaine. Là paraît à l'état géométrique et pur ce schéma de la causalité historique aussi neuf chez Thucydide que le schéma mathématique chez Pythagore, le schéma métaphysique chez Parménide, le schéma physique chez Démocrite.

Et, dans la mesure où le mot schéma a un sens quand il s'agit du dessein poétique, que le schéma de la poésie dans Homère. Précisément la façon dont Thucydide (I, 9) comprend les causes de la guerre de Troie nous apporte un exemple du schéma historique opposé à la genèse poétique. La guerre du Péloponèse a posé entre les cités grecques, et au sommet de l'histoire grecque, le problème de l'hégémonie. C'est à la lumière de sa guerre que Thucydide considère la guerre de Troie, comme à la lumière de 1914 nous voyons plus clair dans les guerres de la Révo-

lution, de Louis XIV, de Charles-Quint, et le problème principal lui paraît celui-ci : les Grecs devant Troie étant commandés par Agamemnon, Mycènes devait être en Grèce la puissance prépondérante. Quelles étaient les causes de cette prépondérance ?

Thucydide ne veut pas que nous la révoquions en doute sous prétexte qu'on ne trouve rien de grand dans la Mycènes abandonnée de son époque. Si Lacédémone et Athènes, dit-il, subissaient le même sort, la postérité qui les jugerait sur leurs ruines croirait la puissance de Lacédémone bien inférieure et celle d'Athènes supérieure du double à ce qu'elles sont réellement. La puissance réelle d'une cité (*δυνάμεις*) ne correspond pas à son apparence (*ὄψεις*). L'hégémonie de Mycènes était donc possible. Était-elle réelle ?

L'historien rejette comme une raison poétique la légende des serments que Tyndare, avant de donner sa fille au frère d'Agamemnon, fait prêter à tous les prétendants. Il cherche la réalité derrière ces apparences : la réalité est qu'on ne se fait obéir que si on est le plus fort, et le roi de Mycènes a commandé à la Grèce parce qu'il disposait des deux ressources en lesquelles la guerre du Péloponèse montre clairement l'essentiel de la force, à savoir de l'argent et une flotte, la puissance financière et la puissance maritime. D'après les traditions les plus vraisemblables la puissance des Pélopidés leur vint des trésors apportés d'Asie en des pays pauvres (*ἐς ἀνθρώπους ἀπόρους*). D'autre part des textes d'Homère désignent Agamemnon comme un prince possédant une marine puissante. Il fournit des vaisseaux aux Arcadiens, et il règne sur des îles nombreuses. Or on ne règne pas sur des îles nombreuses si on n'a pas de marine. La puissance qui se trouvait alors à la tête de la coalition hellénique était donc la plus riche en or et en vaisseaux. Ainsi l'Empire Athénien a deux principes : les mines du Laurium et du Pangée, la force maritime créée par Thémistocle. Lacédémone ne le vaincra pour un temps que par les trésors des Perses et en constituant une confédération de peuples maritimes. La loi formulée implicitement par Thucydide à propos de la guerre de Troie et de la guerre du Péloponèse gouverne aussi exactement les guerres modernes. La tête d'une coa-

lition est constituée nécessairement par la plus grande puissance financière et maritime, même si elle n'est pas la plus grande puissance politique : la petite Hollande est à la tête des coalitions européennes contre Louis XIV, l'Angleterre à la tête des coalitions contre la France de 1793 et l'Allemagne de 1914. Thucydide a vu le même *κτῆμα ἐς ἀεί* que l'Américain Mahan.

Si une coalition se forme ce sera donc autour de la plus grande puissance financière et maritime. Mais quand une coalition se formera-t-elle ? Et le problème est important, puisque coalition signifie menace ou réalité de guerre générale. Le livre de Thucydide, étiologie et psychologie d'une guerre générale, demeure aussi actuel que tous ceux d'aujourd'hui.

Thucydide a compris que la guerre de Péloponèse (et 1914 répète 431) était née automatiquement de la mise en présence et de la rivalité de deux systèmes d'alliance, et que les causes profondes, les vraies racines de cette guerre ne s'étudiaient qu'avec la genèse de ces deux systèmes.

Les peuples s'allient par crainte d'un danger ; le danger fédérateur qui a fait sortir les cités grecques de leur isolement et de leurs haines locales c'est le grand roi. Avant les guerres médiques, « les Grecs ne se groupaient pas sous le commandement des grandes cités, ni ne se réunissaient d'eux-mêmes pour des expéditions communes » (1-15). Les guerres médiques donnent donc au monde grec le sentiment de sa solidarité d'intérêts contre les Barbares, et, après la victoire, cette solidarité doit subsister pour défendre au moins les Ioniens et les îles libérées contre les Perses. De là la nécessité d'alliances. « Lorsque les Grecs par leur union, eurent repoussé le Barbare, ils ne tardèrent pas à se diviser entre Athènes et Lacédémone, tant ceux qui avaient été délivrés du joug du Roi que ceux qui avaient combattu ensemble, car ces deux cités avaient paru puissantes entre toutes, l'une sur terre, l'autre par ses vaisseaux. Pendant quelque temps elles marchèrent d'accord, puis elles se brouillèrent et entrèrent en lutte, soutenues par leurs alliés » (I, 18).

Epure géométrique et loi constante : les choses ne peuvent se passer autrement, de par le jeu des passions humaines. Les forces de coalition contre un ennemi survivent à la

défaite de l'ennemi et nourrissent au sein de cette coalition deux coalitions rivales : c'est l'heure, alors de Tissapherne et de Talleyrand.

La coalition s'étant formée autour de la plus grande puissance financière et maritime, dès que le but a été atteint, dans cette coalition deux sentiments s'établissent, deux passions jouent : chez cette plus grande puissance, la conscience d'un droit à l'hégémonie, droit fondé sur sa force et sur les services rendus ; chez les autres puissances la défiance soupçonneuse de cette hégémonie, contre laquelle elles tendent à se grouper autour de la plus grande puissance militaire et continentale.

Ainsi la cause essentielle de la guerre c'est la volonté d'hégémonie liée à la plus grande puissance financière et maritime, volonté d'hégémonie qui lui est imposée par son être même et que ses forces morales sont impuissantes à arrêter. Il n'y a peut être pas dans le livre de Thucydide de mot qui porte un plus grand poids de vérité historique et qui ouvre une plus grande profondeur de *κτῆμα ἐς ἀσί* que celui qu'il met dans la bouche d'Alcibiade partant pour l'expédition de Sicile : « Nous ne sommes pas libres de modérer à notre gré notre volonté de commander ». C'est le cas de toute puissance essentiellement maritime. L'occupation des Indes a obligé l'Angleterre à s'installer au Cap, puis à Chypre, puis en Egypte, puis en Perse, demain peut-être à Constantinople et à Revel.

Il y a là une sorte d'*ἀνάγκη* politique qui remplace l'*ἀνάγκη* théologique d'Hérodote. La guerre est inévitable parce que l'agrandissement continu de la plus grande puissance maritime est inévitable, parce que la défiance de cet agrandissement et la barrière mise, au moment qui lui semble le plus favorable, par le plus grand état militaire sont inévitables. On touche les éléments d'Euclide de l'histoire.

* * *

Telles sont les causes de la guerre. Elles sont données dans une nature humaine, dans une nature politique, dans

une nature géographique, c'est-à-dire qu'elles dépassent infiniment telle cause locale et momentanée que l'on est toujours, selon l'idée ou la passion qui vous anime, tenté d'isoler. Mais l'art historique consiste précisément à discerner dans cet organisme de causes, dans cette nature, les membres et les figures que sont les motifs, les responsabilités, les prétextes. Et aujourd'hui l'art de Thucydide peut servir d'école : l'historien de la grande guerre ne le méditera jamais assez, à l'exemple d'Ingres qui dans ses dernières années nourrissait encore en copiant des dessins de Holbein la perfection de son métier.

« Je crois que le véritable motif, et aussi le moins avoué, ce fut l'accroissement de la puissance des Athéniens et la crainte qu'elle inspirait aux Lacédémoniens, les forçant ainsi d'entrer en guerre (*ἀναγκάσαι ἐς τὸ πολεμεῖν*) : je vais indiquer en outre les prétextes qui furent allégués de part et d'autre pour rompre les traités et passer à l'état de guerre ». (1—23).

C'est la cause la moins avouée, celle qu'aucun des deux partis ne mettra en avant, puisque ne faisant pas éclater en évidence l'injustice du parti adverse, elle ne rend rien à la rhétorique des jugements. Mais tous les plans de la causalité sont ménagés avec l'essentiel de leurs rapports dans cette seule phrase synthétique. L'accroissement de la puissance d'Athènes, c'est la volonté d'hégémonie inhérente à l'être d'une puissance maritime. Thucydide ne dit nullement que les Lacédémoniens voulaient cette hégémonie pour eux. Ils croient, eux et leurs alliés, principalement Corinthe, faire une guerre défensive inévitable, et précisément parce qu'ils jugent cette guerre défensive inévitable, ils en choisissent le moment et paraissent dès lors les agresseurs. Ce sont eux qui rompent le traité, déjà tirailé et distendu par les Athéniens depuis que les affaires de Corcyre et de Potidée avaient commencé. Ils voyaient les Athéniens, tout au moins dans un avenir imminent « commander à la plus grande partie de la Grèce ». (1-8). Ayant laissé se former l'empire athénien jusqu'au moment où il est devenu une menace pour l'indépendance de toutes les cités « ils se décidèrent à réunir toutes les forces pour l'abattre, si possible » (1-118).

Dès lors le problème de la responsabilité d'une telle guerre ne se pose pas, ou du moins constitue une coupe arbitraire sur un problème plus général et plus vrai. Ce sont les Lacédémoniens qui ont déclaré la guerre, mais les Athéniens auraient aussi bien pu la déclarer sans que les rapports essentiels reconnus par l'histoire eussent été changés. Les Corcyréens parlent aux Athéniens exactement comme les Corinthiens et les partisans de la guerre parlent aux Lacédémoniens. « Notre affaire à nous, c'est de prendre les devants, nous en offrant et vous en acceptant de vous allier, et de prévenir l'attaque de nos ennemis, plutôt que d'avoir à le repousser » (1-33). Il y a donc un état de guerre générale virtuelle, où la Grèce vit depuis cinquante ans, état créé par l'extension continuelle de la thalassocratie athénienne et par la formation d'une ligue rivale entre les cités de terre et de mer qui redoutent cette extension ; cette guerre en puissance passe à l'acte offensif du fait de la ligue défensive.

Dans la conception d'Hérodote la cause des grandes guerres était l'ὄβρις humaine. Il transportait dans l'histoire l'idée tragique. Crésus, Cambyse, Xerxès, Pausanias sont conçus par lui comme Œdipe roi par Sophocle : ce sont des puissants ivres de leur bonheur, confiants dans leur chance et qui s'écroulent sous les coups de la destinée. Ainsi, disait Héraclite, le soleil ne transgressera pas ses limites, sinon l'Erynnis l'y ramènerait. L'histoire ourdie par les dieux comme une trame de théâtre met en scène de façon dramatique la suite de ces grands exemples ; la légende suit l'histoire comme une histoire de l'histoire, comme une sœur cadette intelligente et artiste, et l'historien pour entrer dans le cœur de son récit doit se faire une âme imprégnée de sagesse et porteuse de laurier d'Apollon. Le délégué d'Hérodote, le chef de ce chœur des sages qui assistent, pour la contempler, la raconter et la juger, à cette tragédie, c'est Solon d'Athènes à la cour de Crésus. Thucydide continue Hérodote exactement comme *l'Essai sur les Mœurs* continue le *Discours de l'Histoire universelle*. Cette ὄβρις qu'Hérodote élève sur une scène royale pour la faire foudroyer par les dieux, le réalisme et le sang-froid de Thucydide la voient incorporée

à l'ordinaire de l'homme et aux nécessités politiques des Etats. Elle est donnée comme leur puissance de guerre à la thalassocratie athénienne et à la ligue péloponésienne. Elle porte un nom précis : c'est la nature propre de l'homme, *l'ἀνθρώπειον*. La nature humaine, avec la majoration qu'elle reçoit de la vie politique, voilà la cause suprême derrière laquelle il n'y a plus rien à chercher, pas plus que derrière les atomes de Démocrite.

Cette nature, le Voltaire de *l'Essai* la mettra en scène pour la railler, pour tirer en elle des fils de marionnettes, découpant d'ailleurs ses marionnettes avec un sens étonnamment limpide du schématisme historique. Thucydide regarde les passions, l'aveuglement, le fanatisme, comme il a regardé la peste, en homme qui en fut atteint lui-même et qui l'a observée pour qu'on la connût mieux, ou comme une suite inévitable de la qualité d'homme et de la vie politique, et qu'il est plus sain de comprendre lucidement que de juger précipitamment. La seule marque que l'on a maîtrisé les passions, c'est parler d'elles sans passion.

L'histoire d'Hérodote repose sur ce principe que la vertu est, pour les Etats comme pour les individus, une force et un danger. Pour les Etats comme pour les individus il importe de se concilier la faveur des dieux. Les prêtres de Delphes, patrons de l'historien et administrateurs de cette faveur divine, fournissent à Hérodote les exemples et les anecdotes à l'appui. Crésus a comblé de présents l'oracle d'Apollon. Quand il perd son royaume et sa liberté, il se plaint vivement de l'ingratitude du dieu. Mais l'oracle lui explique que la Lydie aurait dû succomber depuis longtemps et que c'est précisément en considération de ses présents et de sa piété qu'Apollon a retardé sa chute jusqu'à l'extrême limite. Tel Ulysse, en récompense du bon vin qu'il a fait boire au Cyclope, ne sera mangé que le plus tard possible, — le dernier. A l'époque de Thucydide ces idées sont en faillite, la Pythie, qui a une politique personnelle, est discréditée. Le succès et la chute des cités, vus de près et non plus à travers le voile de pourpre qui transfigurait en tragédie la destinée des monarchies orientales, apparaît sans rapport avec la faveur que doivent les dieux à la piété et à la vertu. Une des raisons qui ont fait choisir

Nicias comme chef de l'expédition de Sicile, c'est sa scrupuleuse piété, le grand nombre de devins que sa richesse lui permet d'entretenir, la bienveillance manifeste par laquelle les dieux l'ont jusqu'ici récompensé. Il est vrai qu'on lui adjoint Alcibiade, qui se moquait des dieux et ne manquait point d'ὑβρις. Comme la bonne femme de Montaigne, c'était brûler une chandelle à Saint Michel et une à son serpent. Le malheur de Nicias en Sicile marque l'effondrement de cette conception. Des raisons comme celles que fournit Apollon à Crésus eussent été mal venues. Thucydide appelle simplement Nicias « celui des Grecs de nos jours qui par la réunion de ses vertus méritait le moins cet excès d'infortune ». (VII-86).

Thucydide, comme son temps et plus fortement que lui, a donc pu se convaincre que la paix avec les dieux n'est pas, ainsi que le pensaient tant Hérodote que l'ancienne génération athénienne, une force politique. La Sparte de Lyandre arrivera à la même conviction. Les idées d'Aristide et des vieux Diacriens, celles pour lesquelles vit et meurt Socrate, sont déclassées. Thucydide nous apparaît bien comme un fils de la thalassocratie athénienne par son réalisme et en somme son chrématisme secs. Écoutons-le dans les premières pages de son histoire, où, obligé d'expliquer par des interprétations personnelles une antiquité mal connue, il laisse mieux apparaître ses sentiments propres. Avant Minos, l'état normal de la Grèce est la piraterie sur mer et le brigandage sur terre; tout le monde vit armé chez les Barbares. Mais plus tard l'ordre naît et les cités environnées de remparts peuvent s'installer sur le bord de la mer. Cet établissement de l'ordre tient pour Thucydide en une phrase: « L'intérêt engagea les faibles à se soumettre aux forts, et les plus puissants par leurs richesses assujettirent les petites cités » (1-4). Deux causes cyclopéennes, deux puissances brutales établissent le bienfait de l'ordre: la force matérielle et la richesse. La thalassocratie athénienne, héritière de celle de Minos, trouve sa paix et sa guerre, son être et sa ruine, sa vie en somme, dans leur double poursuite.

Thucydide les connut l'une et l'autre, et sans doute les aima l'une et l'autre. Général d'Athènes et maître des

mines d'or, conscient de sa claire intelligence, il pensa peut-être un moment, comme Alcibiade mais mieux que lui, les posséder et les mener de front. La fortune clairvoyante distingua les deux destinées, lui enleva la force et lui laissa la richesse. L'histoire, la connaissance des causes, l'idée lumineuse et vivante de la guerre où il n'agissait plus, lui tinrent lieu de ce qu'il perdait. Mais par son opulente fortune, par les revenus que lui apporte l'exploitation de ses mines, il demeure lié à l'Athènes maritime, marchande, inquiète d'expansion, à laquelle s'était déjà attaché, hôte de l'Attique et colon de Thurii, l'ancien Hérodote. L'histoire ne saurait naître comme la philosophie, dans la pensée pure de Thalès, l'austérité de Pythagore et la pauvreté allègre de Socrate. Si éloignée de la commune humanité ce serait pour elle le meilleur moyen d'enfanter des chimères. La destinée qui fait et mûrit les hommes montre également la perfection de son art dans la manière dont elle attache Thucydide à son temps et à sa cité et dans le coup de main dont elle sait l'en détacher. Il est assis comme Macaulay sur toute la force et la richesse d'une thalassocratie, mais il n'en est pas le captif et le serviteur. Les mêmes lois du *Criton*, qui maintiennent Socrate dans sa prison comme dans le couloir de pierre avant l'investissement de la lumière éternelle, ont déraciné Thucydide (et des lois pareilles déracinent Hérodote, Xénophon, Polybe), l'ont délié sur la route libre et les voies royales de l'intelligence.

III

LA MER

Si on se réfère aux racines homériques, la guerre du Péloponèse est à la fois une *Iliade* et une *Odyssée*. Une *Iliade* par son duel d'Athènes et de Sparte, une *Odyssée* par sa figure maritime. Et c'est, à la réflexion, ce dernier aspect qui domine, qui lui donne sa plus saisissante analogie avec la guerre de 1914. Elle pose en pleine lumière, avec tous ses traits décisifs, la question de la mer.

Au temps des guerres médiques, la guerre continentale avait été terminée, les questions continentales liquidées, du jour où les Perses avaient été repoussés plus loin que de la Grèce même, au-delà du Bosphore. Lacédémone qui avait pris la tête de cette guerre pensait mettre le point final, déposer le harnais. Il n'en était pas de même de la guerre maritime menée par les Athéniens. Celle-ci ne pouvait que se nourrir d'elle-même, l'activité d'une marine n'ayant pas plus de limites que l'élément sur lequel elle navigue, et qu'engendrer une thalassocratie toujours en quête de tributaires, de comptoirs, de colonies nouvelles. L'inquiétude féconde d'Athènes, l'ardeur perpétuelle à entreprendre, le *τί νέον* de l'action pareil au *τί νέον* de la pensée, sont liés à cette destinée maritime.

Athènes dans la grande guerre médique, avait eu précisément la fortune de posséder son Ulysse, Thémistocle. Ni Richelieu, ni Pitt, ni Bismarck n'ont joué dans la destinée politique d'un peuple un rôle plus décisif que cet homme. « Le premier il osa dire qu'il fallait consacrer à la mer ». Il avait achevé Athènes par le Pirée. « Il croyait le Pirée plus important que la ville haute, et souvent il conseillait aux Athéniens, s'ils venaient à être forcés sur terre, de descendre au port sur leurs vaisseaux pour s'y défendre contre tous » (1—93). Il avait été le créateur de la flotte athénienne, de cette ville de bois qui lorsque Xerxès entra en Grèce sauva Athènes, fut Athènes. Il avait vaincu à Salamine par la *πολυτροπία* du Laertiade. Il avait relevé en trompant Lacédémone les murailles d'Athènes, constitué en quelques années d'esprit, de labeur, de bonheur foudroyant un empire maritime, et fait de toute la mer Egée la ruche ardente et bleue de l'abeille attique. Puis, comme il était inévitable, il s'était trouvé poursuivi par la jalousie des dieux. L'historien pouvait conter en pur artiste homérique cette fuite de Thémistocle poursuivi par les envoyés d'Athènes et de Sparte comme Ulysse par la colère de Neptune, et ces scènes dramatiques, le foyer d'Admète, la barque de pêche, le banni qui à Suse demande au grand roi de reconnaître les bienfaits que tient du vainqueur de Salamine la maison royale de Perse, et cette fin mélancolique de satrape comblé qui a reçu pour

son pain et son vin des villes entières d'Orient, mais qui souhaite seulement qu'après sa mort un corps contre lequel l'envie ne s'acharnera plus puisse reposer sur le rivage d'oliviers, de pierre nue et de mer retentissante où naquirent à sa vivante parole les magasins et les murailles du Pirée. Destinée si pleine, si puissamment composée par le génie épique immanent de la Grèce, que Napoléon, en se rendant sur le *Bellerophon*, s'en est enveloppé comme d'une image inégalée, ainsi qu'il versait sur le roi de Rome l'antique larme du nom d'Astyanax.

C'est un exemple de mutation brusque analogue si on veut à ceux de la Russie au XVIII^e siècle et du Japon au XIX^e. Evidemment des historiens se trouvent toujours pour montrer que ces mutations brusques ne sont qu'apparentes, mais n'exagérons ni dans un sens ni dans l'autre. Quand nous-mêmes changeons, pouvons-nous dire si notre changement est une mutation brusque ou une évolution naturelle ? et si les deux raisonnements nous paraissent, lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, aussi vraisemblables, que sera-ce lorsqu'il s'agira de faits aussi complexes que ceux de l'histoire ! Mais enfin c'est un fait que la puissance athénienne jaillit tout d'un coup après Mycale, pousse sur le sol, chaud encore de l'incendie, d'une façon aussi miraculeuse que l'olivier sacré.

Dès l'époque de Thémistocle, dès sa rivalité avec Aristide, cette politique maritime et conquérante d'Athènes est liée à la démocratie. Elle a pour elle tous les thètes qui servent sur les vaisseaux, y trafiquent, y ont une solde. Elle a contre elle les propriétaires grands et petits, attachés à la constitution de la Grèce en cités, favorables à l'entente avec Sparte et à l'équilibre hellénique.

Ainsi, liée à la démocratie, elle l'est à la richesse mobilière, et fatalement, à la ploutocratie. L'argent coule abondamment à Athènes, argent des tributaires qui devient argent public, argent des mines, argent du commerce. Avec l'argent, on a tout, le matériel d'abord, les hommes ensuite. Les vaisseaux sont montés en partie par des matelots étrangers. « La puissance des Athéniens est mercenaire bien plus que nationale ». Le jour où la puissance rivale aura à sa disposition les trésors de Tissapherne et de Pharnabaze, on

se débauchera ses marins à coup de statères ou de dariques comme on se débauche ses soldats dans l'Italie de Sforza ou l'Allemagne de Wallenstein.

Démocratie et ploutocratie paraissent de mauvaises conditions pour s'embarquer dans une guerre décisive. Mais les nécessités de la marine viennent juste à point tempérer ce que l'une et l'autre présenteraient de dangereux. La marine a deux exigences, l'une et l'autre peu démocratiques, mais auxquelles doit se soumettre, si elle veut être une démocratie maritime : c'est la continuité d'efforts et l'unité de commandement.

Périclès, dans le discours que lui prête Thucydide, formule la loi d'après laquelle une marine ne s'improvise pas, se développe dans une durée, exige une tradition serrée et tendue : « Vous-mêmes qui vous êtes appliqués à la science navale depuis les guerres médiques, ne l'avez pas encore amenée à sa perfection..... La marine est affaire de pratique, comme le reste, elle n'admet pas d'être traitée accessoirement et par occasion, mais bien plutôt c'est elle qui n'admet aucune occupation accessoire » (1-142). La marine relève d'Athena Erganè. Elle implique, du haut en bas, une qualité particulière de labeur professionnel, une soumission naturelle à la compétence du pilote ou du chef, un enchaînement solide de coutumes contrôlées et de perfectionnement.

La marine donne également à un haut degré le sens de l'unité de direction. Dans la tempête il y a une discipline spontanée autour du pilote, comme à l'agora une anarchie spontanée autour du démagogue. A Salamine l'homme de la mer, Thémistocle, fait autour de lui, dans le plus grand péril, par son coup d'œil et son audace, l'ordre, l'obéissance. Et la constitution de l'empire athénien, avec le peuple-chef qui commande et les peuples tributaires qui sont commandés, réalise une sorte de monarchie, tandis que la ligue péloponésienne, ennemie des démocrates, mais où les grandes cités délibèrent sur le pied d'égalité, présente par là certaine faiblesse démocratique. Périclès, lorsqu'il développe les grandes lignes de la guerre future, fait remarquer que ce qui manquera au Péloponèse ce sera cette unité de direction et d'efforts, il rend sensibles cette irrésolution et ces intérêts

divergents que les Péloponésiens avaient déjà manifestés à Salamine : « N'ayant pas de conseil unique, les Péloponésiens ne peuvent rien exécuter rapidement. Egaux en suffrage et différents en origine, ils poursuivent chacun leur avantage, d'où l'impossibilité de rien achever... Chacun croit que sa négligence importe peu et qu'un autre se débrouillera à sa place ». (1-141).

Ainsi la ville de bois, avec les nécessités qu'elle implique, est la cheville ouvrière d'Athènes. Toutes les batailles navales que raconte Thucydide mettent en relief l'habileté professionnelle et le courage obstiné des navires athéniens. Le système du triérarque responsable, pris parmi les riches, et de l'équipage de thètes, ce mélange d'aristocratie et de démocratie navales, donne d'excellents résultats. Mais le jour où la démocratie l'emporte à bord, où la ville de bois devient une cité politique menée par une agora, tout est perdu. Cela commence après l'expédition de Sicile. Les vieux équipages professionnels qui faisaient la force de la marine athénienne sont morts à leur bord, ou sur l'Asinaros, ou dans les Latonies, ou servent là-bas comme esclaves. Il a fallu improviser un personnel nouveau, moins expérimenté, moins discipliné, plus criard. La logique démocratique brise alors la marine en trois coups. Ce sont d'abord les événements de Samos, où la flotte devient une ville de bois insurgée contre le gouvernement de la ville terrestre. C'est ensuite l'affaire des Arginuses, où le peuple, formé en partie de marins débarqués, en envoyant à la mort les généraux qui ont donné la victoire à Athènes, démoralisent le commandement et fait tout pour que cette victoire soit la dernière. C'est enfin la journée d'Ægospotamos, où Lysandre n'a qu'à cueillir le fruit qui lui est préparé par l'indiscipline des marins athéniens. A ce moment d'ailleurs les équipages nationaux qui avaient fait la force de l'ancienne marine n'existent plus. Athènes comme Lacédémone recrute les siens, avec son argent ou celui des Perses, dans les marchés de mercenaires. La glorieuse histoire de la ville de bois, qui a été de Salamine aux Arginuses, est définitivement close. Mais l'histoire de Thucydide ne traite que de sa période agissante, de son âge héroïque, de sa lutte puissante pour l'hégémonie de la Grèce et de la mer.

Or, en ce temps, si Athènes est une démocratie tempérée par les nécessités d'une marine, la marine athénienne est à son tour lestée plus qu'entravée par de solides attaches terriennes. Evidemment l'opposition subsistera toujours entre les propriétaires dont Aristophane est le porte parole et les hommes de la mer. C'est précisément ce qui fait la différence entre Athènes et une pure place de commerce comme Corinthe. Les grandes puissances maritimes et coloniales sont celles chez qui la vocation de la mer s'éveille après un temps d'isolement insulaire et d'économie rurale. C'est le cas d'Athènes comme celui de l'Espagne, de l'Angleterre, du Japon. Mais comme l'Espagne, et au contraire de l'Angleterre et du Japon, Athènes n'est pas une île. Comme l'Espagne et surtout comme la France, elle est prise un moment entre une destinée maritime et une destinée continentale; davantage inclinée vers la première que vers la seconde, elle ne connut pas dans la Béotie une Messénie à conquérir.

Les Corinthiens au contraire tiennent dans le Péloponèse une place analogue à celle des Phéniciens dans l'empire perse, à celle que les Grecs obtinrent en Egypte sous la dynastie saïte, à celle que les Vénitiens et les Hollandais remplirent pour les Etats continentaux de l'Europe centrale. Un peuple continental a besoin chez les anciens de faire un accord avec un peuple maritime, « soit pour l'exportation de ses denrées, soit pour l'échange des produits que la mer fournit au continent » (1-120). Les Corinthiens ne sont pas, à proprement parler, sinon par une chance précaire, des thalassocrates, mais courtiers de mer au service lucratif des continentaux.

* * *

Ici se pose un des problèmes les plus curieux de la guerre du Péloponèse. Par l'exposé de Thucydide nous savons à n'en pas douter qu'une des causes principales de cette guerre fut la rivalité commerciale, maritime, coloniale de Corinthe et d'Athènes. Nous le savons par son exposé, c'est-à-dire par les faits qu'il raconte, et aussi par notre interprétation des discours, mais non par son énumération

des causes de la guerre, puisque celle-là n'y figure pas. C'est par une série de raisonnements et par la comparaison de cette guerre générale avec les guerres générales modernes que nous sommes amenés à regarder comme réelles et capitales ces causes économiques. Et nous nous comportons alors avec le livre de Thucydide à peu près comme Thucydide lui-même s'est comporté avec le récit homérique de la guerre de Troie. Il a cherché derrière les histoires dramatiques de rivalités personnelles et de conflits ethniques une réalité de puissance matérielle et politique, et il a trouvé que la guerre de Troie était une guerre économique et maritime, la plus forte marine se trouvant placée automatiquement, de leur bon gré ou par force, à la tête des Grecs, et portant la guerre là où l'exigeaient les intérêts d'une thalassocratie. Quand Bérard rattache l'importance de Troie et de la guerre de Troie à sa loi des isthmes il continue à la lumière de la géographie l'explication de Thucydide. Mais voici que Thucydide, ayant mis en lumière cette cause de la guerre de Troie, ne songe point à donner une cause pareille à la guerre contemporaine qu'il raconte et qu'il a suivie vingt-sept ans dans tout son détail. Serait-ce que cette cause n'existe pas ? Mais on reconnaît aujourd'hui qu'elle nous fournit seule un fil conducteur suivi, qu'elle explique seule la politique athénienne, le transfert de la guerre à des points comme Corcyre, Amphipolis, Syracuse. Alors ?

Alors nous sommes simplement en présence d'une des lois ordinaires et nécessaires de l'histoire. De loin, avec le recul du passé une grande guerre nous apparaît comme nécessaire, et lourde de la même impassible fatalité qu'un accident géologique. C'est une guerre finie, qui a cessé de nous intéresser, que nous ne songeons plus à modifier en idée et que nous acceptons, considérons comme un tout détaché, lointain, achevé. Ce sont là des conditions favorables pour voir les hommes agis et poussés malgré eux par des causes matérielles, physiques, par celles dont eux-mêmes se doutaient le moins, et qui n'étaient jamais mises en avant. Plus une guerre au contraire est proche de nous, nous intéresse, nous enveloppe, nous retient dans son action survivante et actuelle, et plus nous lui cherchons des motifs humains, psychologiques et moraux. Les expressions

de Thucydide (*ἀληθεστάτην πρόφασιν, ἀφανεστάτην δὲ λόγῳ*) nous montrent qu'il faut déjà un grand effort de détachement, de recul et d'indépendance pour voir la cause principale de la guerre dans la rencontre automatique et fatale de deux puissances, l'une qui s'accroît sans cesse, l'autre qui voit venir vers elle l'accroissement comme une menace. Les causes les plus manifestes, les plus avouées, les plus répétées par l'un des deux partis sont toujours celles qui mettent en lumière les sentiments agressifs et injustes de l'autre. Ce sont celles sur lesquelles s'étendent complaisamment les orateurs dans les discours que leur prête Thucydide et sur lesquelles ils s'étendaient plus complaisamment encore dans leurs discours réels.

Mais pourquoi Thucydide n'a-t-il pas été jusqu'à cette cause économique, et pourquoi, d'une façon générale, l'explication économique des guerres est-elle une nouveauté qui date de la dernière moitié du XIX^e siècle ? J'avoue que je n'en saurais donner une explication totale. Sans doute malgré eux les historiens se placent à une sorte de point de vue royal où les besoins économiques sont sous-entendus, où une réalité politique indépendante et qui se suffise à soi-même est comme abstraite et hypostasiée. Voit-on la tragédie politique de Corneille mettant en avant comme motif d'action pour un Nicomède ou un César une question de blé ou de débouché ? L'histoire, qui était aussi un genre noble, gardait quelque chose de cette dignité, et ce n'est sans doute pas une simple coïncidence si elle s'est mise à parler de l'arsenic et des nègres au moment à peu près où le drame romantique les introduisait sur le théâtre. Notons d'ailleurs que bien des pages de *l'Essai sur les Mœurs* annonçaient ici une transformation de l'histoire et que c'est vers 1750 que la haute société s'était mise à se passionner pour la question des blés. Il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu attendre longtemps pour qu'un Sorel pût donner des guerres générales de l'Empire une explication en partie économique, les concevoir comme une attaque et une défense de la thalassocratie britannique, la lutte à mort d'un système et d'un blocus maritimes contre un système et un blocus continentaux. Mais l'ambition de l'ogre de Corse et le génie infernal de la mercantile Albion apparais-

saient de l'un et de l'autre côté comme des causes parfaitement suffisantes, et avec raison puisque c'était cette eau-de-vie qui remontait le moral des combattants. Aujourd'hui encore on est mal venu dans tous les pays à chercher ailleurs que dans les faits moraux de perversité humaine les causes de ce qui nous affecte dans la guerre et dans la paix. Quand cela sera devenu du vrai passé, ne tiendra profondément personne dans sa chair et son âme, les froides interprétations économiques se lèveront d'elles-mêmes, absorberont tout.

* * *

Revenons à Corinthe. Elle a par position la plus ancienne, et, jusqu'à celle d'Athènes la plus florissante des marines grecques. C'est bien l'expansion de cette marine qui, amenant un conflit nécessaire avec celle d'Athènes, engendre le premier prétexte de la guerre. La rivalité d'Athènes et de Corinthe au sujet des bouches de l'Adriatique domine toute la première phase de la guerre du Péloponèse. Ainsi, de 1840 à 1914 toutes les guerres et les menaces de guerres générales, dans une Europe intéressée tout entière à la mer, naissent originellement de la triple question des trois bouches de la Méditerranée : Constantinople, Suez et le Maroc. Tout vient ici de la grande expédition entreprise par Corinthe et ses alliés pour fonder une colonie à Epidaure, le futur Dyrrachium, tête de pont des communications entre les terres grecques et les terres italiennes. Ils se trouvent en lutte avec Corcyre, ancienne colonie corinthienne qui a la troisième marine de la Grèce, entend ne pas être absorbée par sa métropole et recherche contre elle l'alliance d'Athènes. La guerre qui embrasse le monde entier naît d'une question de bouche maritime. Mais on peut fort bien admettre que cette cause seconde demeure prise dans le grand procès général de la rivalité entre Athènes et Lacédémone, ne pas trop déranger les perspectives d'ensemble de l'étiologie fixée par Thucydide.

* * *

Athènes se convertissant entière à une politique maritime il était naturel et nécessaire que cette politique maritime, comme celle de l'Angleterre, se gouvernât selon quelques rythmes simples. C'est ainsi que dès le principe l'Athènes de la guerre du Péloponèse suit les mêmes directions de géographie et d'histoire, de politique et de volonté que l'Athènes des guerres médiques. La conduite que préconise Périclès au début de la guerre est celle que Thémistocle a fait adopter, pour le salut de la Grèce, au moment de l'invasion de Xerxès : laisser l'Attique ouverte à l'ennemi et se confier à la ville maritime. Mais alors la ville maritime n'est plus seulement cette ville aux murailles de bois, la flotte où les Athéniens enfermèrent jadis leur patrie et leurs dieux. Elle comporte avec la flotte tout ce que relie, protège, approvisionne la flotte : les îles tributaires, le Pirée, Athènes reliée au Pirée par les Longs Murs : « Si nous étions insulaires, qu'y aurait-il de plus inexpugnables que nous ? Il faut donc en fait, visant dans nos résolutions le plus possible à cet idéal, que nous abandonnions campagne et maisons pour prendre la seule garde de la mer et de la cité » (1-143). A peine la guerre a-t-elle commencé qu'au centre de l'histoire grecque et de la Méditerranée orientale, microcosme de l'histoire planétaire et océanique d'aujourd'hui, se posent l'être, l'ambition et les luttes d'une thalassocratie insulaire.

Comme l'a déjà remarqué Thucydide au sujet de l'empire d'Agamemnon, (1-15), îles et flottes s'impliquent. Les îles sont donc nécessairement conquises par les villes grecques pourvues de grandes flottes. Pour garder une île il suffit d'être maître de la mer, tandis que, pour garder une côte, il faut des forces de terre contre les populations de l'intérieur. C'est l'armée d'Alexandre, et non la flotte d'Athènes, qui donneront définitivement l'Ionie à la Grèce.

Si les flottes servent à conquérir et à tenir les îles, la maîtrise de la mer engage sans cesse à la conquête d'îles nouvelles. Aujourd'hui toutes les grandes îles du globe (sauf celles du Japon) et la plupart des petites appartiennent à des thalassocraties britanniques ou hollandaises (la presque île de l'Inde collée à des chaînes inaccessibles et à des passes surveillées s'est comportée jusqu'ici comme

une île). Aussi les Athéniens finissent-ils par poser ce principe que les îles grecques leur appartiennent de droit. Dans la guerre de Sicile tous les insulaires doriens et ioniens doivent s'armer pour Athènes. Parmi les insulaires voisins du Péloponèse « les Céphaloniens et les Corinthiens, dit Thucydide, étaient indépendants. Mais comme insulaires il leur fallait accompagner les Athéniens parce que ceux-ci étaient maîtres de la mer » (VII-57). Maîtres par conséquent des îles. Les visées sur la grande île de Sicile, drame central de la guerre du Péloponèse, prennent place dans la logique de cette guerre insulaire.

La conquête ou la domination des grandes îles était pour la thalassocratie athénienne une nécessité aussi vitale que l'avait été jadis pour les Spartiates la conquête de la Messénie. Et pour deux raisons : parce que les îles appartiennent de droit à la puissance maîtresse de la mer, parce que ces îles étaient elles-mêmes le siège de marines rivales.

Il y a pourtant une exception curieuse. La Crète a été, aux temps préhomériques, la tête de la grande thalassocratie minoenne ; elle a étendu sur la mer Egée la paix de Minos, elle a mis en relations la Grèce avec l'Égypte et l'Orient. A l'époque de la guerre du Péloponèse, il y a longtemps qu'elle a disparu de l'histoire : c'est une sorte d'Achaïe maritime partagée en cités paisibles qui gardent intacte la vieille discipline dorienne, et qui fourniront à Platon une bonne partie des traits politiques qu'il oppose à ceux de l'Etat gonflé d'humeurs. Jadis autel central des navigations d'Orient, elle est devenue comme notre Massif Central un môle qui sépare et qui fait s'écouler à part deux écheveaux divergents de routes. La dorisation du pays, son manque de ressources, son intérieur âpre et d'accès difficile, la rareté des relations avec l'Égypte après la conquête perse en détournèrent sans doute les Athéniens : si l'expédition qu'ils envoyèrent au secours d'Inaros avait réussi, peut-être leur eût-il paru intéressant de prendre pied dans la grande île.

La première grande île que conquiert Athènes, l'Irlande de cette thalassocratie, est naturellement Egine. Mais ce ne fut sans doute pas un hasard si la guerre du Péloponèse

trouva sa cause occasionnelle dans les affaires de Corcyre. Corcyre à une marine grecque ouvre la porte de l'Occident, comme la Crète ouvrait la porte de l'Égypte, comme Chypre ouvrira la porte de l'Asie. L'île d'Alcinoüs tenait déjà cette place, ainsi que l'a montré Bérard, au temps de la thalassocratie phénicienne : d'où son importance dans le périple sidonien qui a servi de base à *l'Odyssée*. Lorsqu'elle devient l'ennemie de Corinthe et passe dans l'alliance d'Athènes, elle rompt définitivement le peu qui pouvait rester d'équilibre entre les deux grandes marines de la Grèce, celle des Athéniens et celle des Corinthiens, elle ouvre à Athènes la route de l'Adriatique et de l'Italie. L'expédition de Sicile n'aurait pu avoir lieu si les Athéniens n'avaient eu à Corcyre une place d'armes et un lieu de rassemblement pour préparer la conquête de la grande île. Et cette conquête devait devenir naturellement l'idée fixe de l'impérialisme maritime.

Lorsque les Athéniens décident de faire la guerre de Corcyre, premier acte de la guerre du Péloponèse, ils se résolvent difficilement et se déjugent de l'une à l'autre de deux assemblées successives. Il est fâcheux que Thucydide, qui nous donne les discours des Corinthiens et celui des Corcyréens, ne juge pas utile de faire connaître ceux qui furent tenus dans les deux assemblées d'Athènes. Il indique pourtant les deux raisons essentielles qui parurent décisives au parti de la guerre. D'abord « on sentait bien que l'on aurait la guerre avec le Péloponèse : aussi ne voulait-on pas abandonner aux Corinthiens une ville qui possédait une si forte marine ». Ensuite « Corcyre paraissait située favorablement sur la route de l'Italie et de la Sicile » (1-44). Déjà les Corcyréens, quand ils sollicitaient l'alliance athénienne, avaient fait valoir cette raison. « Corcyre, disaient-ils, vous permettra de couper les communications des Péloponésiens avec l'Italie et la Sicile et d'assurer les vôtres » (1-36).

Mais une troisième raison, exposée dans le discours des Corcyréens, dut sans doute agir fortement sur les politiques de la mer. Elle n'est autre que le principe britannique du *two powers standard*. « Il y a en Grèce trois marines qui comptent : la nôtre la vôtre et celle des Corinthiens. Si vous permettez à ces deux dernières de n'en faire qu'une et aux

Corinthiens de nous absorber, vous aurez à combattre les Corinthiens et les Coreyréens réunis ». C'est une réflexion sur ce sujet qui amènera l'Angleterre à ces deux maximes : entretenir toujours les divisions entre les deux plus fortes puissances maritimes, avoir toujours une flotte égale aux deux plus fortes flottes réunies.

Ce n'est pas seulement la guerre à outrance d'Athènes et de ses alliées contre Sparte et sa ligue, qui est en germe dans la décision de l'assemblée athénienne, c'est la déviation nécessaire de cette guerre en un impérialisme occidental, en l'expédition sicilienne. L'expédition de Corcyre, qui dut avoir contre elle les conservateurs héritiers de l'esprit de Cimon, comme Nicias, fut amorcée par le même parti et les mêmes arguments que le sera celle de Sicile lorsque Alcibiade continuera son oncle Périclès. Et probablement comme lors de la guerre de Sicile les partisans de la paix entrèrent dans l'aventure votée malgré eux, afin de la mener avec le plus de prudence : un des commandants de la flotte est en effet Lacédémonios, fils de Cimon.

L'expédition de Sicile, poignardée dans le dos par Alcibiade, son principal instigateur, et conduite par Nicias à la catastrophe la plus tragique, a été condamnée par l'histoire comme la campagne de Napoléon en Russie, et Thucydide, parce qu'elle a échoué, l'impute surtout aux ambitions et aux propos inconsidérés de quelques-uns. Pourtant le dessein de la guerre paraît beaucoup plus raisonnable que ne le fut sa conduite. Les raisons que font valoir les députés d'Egeste et leurs partisans sont assez considérables. Les Syracusains menacent d'établir leur hégémonie sur toute la Sicile. Ils ont une marine puissante, la troisième du monde grec. Ils sont Doriens, colonie de Corinthe, très attachée à sa métropole. Si la Sicile unie se fût jointe à Corinthe et à Lacédémone, cette ligue eût formé la thalassocratie la plus redoutable pour Athènes. Aussi Athènes ne pouvait-elle se désintéresser de la Sicile. Les Egestains avaient raison lorsqu'ils disaient « qu'il est sage de soutenir contre les Syracusains les alliés qui les combattent encore en Sicile » (VI-6). Une fois résolu d'intervenir en Sicile il fallait le faire, comme le montra Nicias, avec

une expédition puissante, hors de proportion avec toutes celles qui avaient jusqu'ici quitté un port grec. On ne peut lui comparer que celles de Cyrus, de Cambyse, de Xerxès. Le Syracusain Hermocrate en fait la remarque dans son discours : « Rarement ont réussi ces grandes expéditions grecques ou barbares, opérant à d'énormes distances de leurs pays » (VI-33). Et il en donne les raisons : elles font l'union parmi les ennemis et perdent ainsi le bénéfice de leur nombre ; elles peuvent subsister difficilement sur un sol étranger.

C'est précisément dans ces deux sens et pour obvier à ces deux dangers que l'expédition est préparée avec la plus intelligente prudence par Alcibiade et par Nicias. Alcibiade veille à l'un et Nicias à l'autre. Écoutons dans Thucydide les paroles du premier : « La nombreuse population des cités siciliennes est composée d'éléments très mêlés : changements et révolutions politiques y naissent facilement. Nul ne regarde la patrie comme un bien domestique, ne se soucie de prévoir des armes pour la défense de son corps, ni des règlements pour celle du territoire » (VI-16). Le *περὶ τὸ σῶμα ὄπλις ἐξήρτυται* doit être évoqué comme une image précise et des plus importantes pour un Grec. Jusqu'à la guerre du Péloponèse en effet, la force défensive, tant morale que physique, d'une cité, est constituée par le nombre et la qualité des citoyens adultes, équipés à leurs frais avec armes solides et lourdes, tant défensives qu'offensives, et qu'on appelle hoplites. L'hoplite, soldat citoyen et propriétaire, équipé pour la protection de l'Etat et de ses biens, l'hoplite qui a brisé en bataille rangée les archers et la cavalerie des Perses, l'hoplite forme le vrai mur de la cité. Il est particulièrement armé pour la défense de la plaine agricole dont cette cité tire sa subsistance, et dont le ravage, objet principal de l'ennemi, amène, si on ne peut se ravitailler par le dehors, le plus grand péril de famine. La constitution et la discipline lacédémoniennes ont pour but unique de créer le parfait hoplite, comme toute une culture avait pour objet au moyen âge de former le chevalier. Évidemment la guerre du Péloponèse consacre, tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire, la décadence de l'hoplite,

et cette chute du mur annonce la chute de la cité. Le désastre des hoplites athéniens en Etolie et des hoplites lacédémoniens à Sphactérie, la nécessité où est Brasidas de partir en Thrace avec de simples hilotes armés comme hoplites, la campagne même de Sicile, où l'armement des hoplites athéniens fut presque toujours pour eux (à l'assaut des Epipoles comme dans la désastreuse retraite) une cause d'infériorité, préparent des idées militaires nouvelles, celles d'Iphicrate, d'Epaminondas, de Philippe, en même temps que la cité s'ouvre et s'effrite devant les idées politiques nouvelles. Pour les raisons mêmes que dit Alcibiade, cette classe d'hoplites manquait en partie en Sicile, et on pouvait à cette époque en conclure (ce qui ne se trouva d'ailleurs point juste) que c'était pour les Siciliens une cause de faiblesse.

Mais la cause la plus importante de la faiblesse des Siciliens, Athènes devait certainement la découvrir dans les dissensions qui ravageaient les villes de la Sicile bien plus encore que celles de la Grèce propre. Ces dissensions, il fallait quelqu'un dont le talent spécial pût les provoquer, les utiliser, empêcher l'union toujours facile dans un pays qui avait connu l'autorité des tyrans. Alcibiade, génie de souplesse et d'intrigue, est qualifié pour prévenir cette union, éveiller et employer les discordes. Et tant qu'il resta en Sicile, sa diplomatie réussit. Malheureusement l'armée et ses chefs demeuraient liés aux caprices d'une assemblée plus incohérente et plus absurde en ses mauvais jours que Xerxès lorsqu'il faisait fouetter la mer. Avec l'ordre de ramener Alcibiade la Paraliennne emporta la fortune d'Athènes.

De son côté Nicias, bien qu'il eût préféré qu'Athènes ne s'engageât point dans cette aventure, prépare avec le plus grand soin tout le détail matériel et militaire de l'expédition, tel qu'il en présente dans son second discours l'inventaire aux Athéniens. La difficulté essentielle lui paraît celle-ci : la Sicile, pays d'une richesse inépuisable qui se suffit complètement à lui-même contient pour se défendre tous les avantages d'un continent ; pour en venir à bout il faut que l'expédition puisse se suffire pareillement, qu'elle possède tous ses approvisionnements au moins

pour les quatre mois d'hiver pendant lesquels la navigation est suspendue. L'audace avec laquelle Athènes mobilise, alors et au moment où elle envoie le renfort de Démosthène, toutes les ressources de la République et joue sur ce grand coup de dés toute sa fortune, ne peut s'expliquer que par l'inéluctable nécessité d'aller jusqu'au bout des problèmes qu'impose la domination de la mer. L'habitude du commerce, du risque, du quitte ou double chez une puissance maritime porte facilement un tel peuple à ces grandes décisions que l'histoire juge d'après leur réussite. C'est dans l'enivrement de son *rush* économique et maritime que l'Allemagne s'est résolue au grand coup de dés où elle a perdu.

* * *

On a été souvent frappé de la place que tient, immédiatement avant le récit de l'expédition de Sicile, le dialogue des Athéniens et des Méliens. Ce simple rapport abstrait de position paraît plus saisissant, pour exprimer la Nemesis de l'histoire, qu'un apologue d'Hérodote ou un discours de Socrate. Il ne semble pas pourtant que l'idée morale, le mythe de Némésis, si naturel en ces époques tragiques puisqu'en notre guerre on s'y reportait invinciblement, ait signifié ici quelque chose pour l'intelligence sèche, lumineuse, aiguë de Thucydide.

Dans ce dialogue unique, qui est, comme schéma idéal, aux discours de l'histoire ce que ces discours eux-mêmes sont au récit des événements, les Athéniens ramassent, en des formules dont le poids et le marbre n'ont jamais été retrouvés, la doctrine de la force, la nécessité pour le puissant d'aller jusqu'au bout de son intérêt. Frédéric II et le Comité de Salut Public nous en rendront, dans la claire langue analytique du XVIII^e siècle, quelque chose, et ne justifieront pas autrement l'invasion l'un de la Saxe, l'autre des Pays-Bas. La différence est que nos modernes ont passé par le vestiaire de Teufelsdröck et par la philosophie des habits, sont enveloppés et grimés par l'*Anti-Machiavel* et par les Droits de l'homme. Ni les principes de la belle nudité antique, ni l'art de Thucydide ne permettraient que les Athéniens parlassent aux Méliens avec ce

contraste bizarre d'un langage vrai et d'un faux-nez. Les Athéniens exposent simplement aux Méliens qu'ils ont besoin de leur alliance, qu'étant les plus forts ils l'exigent et n'admettent pas leur neutralité : les Méliens, colonie de Lacédémone, ne voulant pas prendre part à la guerre contre leurs fondateurs, sont assiégés, les hommes massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Cela se passe en l'hiver de la seizième année de la guerre, et c'est le même hiver que les Athéniens forment le projet de l'expédition de Sicile.

Thucydide ne croit nullement à une Némésis : à plus forte raison, habitué plus que personne à employer des mots pourvus d'une signification, ne trouverait-il pas le terme de justice immanente. La destruction de Mélos et l'expédition de Sicile sont simplement pris dans une même logique réaliste et historique, un enchaînement de nécessités qui se résument en une loi, la loi de la mer. Le dialogue, exempt de tout verbiage et vrai d'une vérité pure, nous place en plein dans cette loi comme un dialogue de Platon nous met dans celles de l'intelligence et du discours.

Toute la ligne de la situation et du dialogue tient cette phrase : « Les Méliens, colonie de Lacédémone, refusaient de se reconnaître ainsi que l'étaient les habitants des autres îles sujets d'Athènes » (1-84). L'être de la thalassocratie athénienne se confond avec le contrôle ou la domination des îles. Périclès appelait EGINE une chassie dans l'œil du Pirée, et sa position rendit dès le début de l'empire athénien sa conquête nécessaire, mais toute île indépendante dans la mer Egée et ailleurs devait être pareillement une chassie pour la *γλαυκῶπις* attique. En aucun temps les maîtres de la mer ne peuvent, dans le cas d'une guerre générale, admettre la neutralité d'une position maritime importante : les Anglais à Copenhague en 1808, les Alliés en Grèce en 1916 ont été conduits à cette logique de la guerre maritime. La puissance continentale se charge d'ailleurs toujours de leur fournir sur terre des précédents qui leur enlèvent tout scrupule : Napoléon en Hollande et en Allemagne et les Allemands en Belgique traçaient leur voie aux Anglais en Danemark et aux Alliés en Grèce. Pareillement avant que la Mélos dorienne fût arrachée de la Grèce maritime,

Platée, sorte de Mélos continental inverse, avait subi le même sort de la part des Lacédémoniens et de leurs alliés.

L'expédition de Mélos et celle de Sicile suivent donc la même ligne maritime et insulaire, se succèdent en raison comme elles se succèdent dans le temps. L'une est facile et l'autre difficile, les gagnants de l'une sont les perdants de l'autre, les sentiments de pitié humaine que tout homme mêle invinciblement à l'histoire vont également à toutes les victimes, et, devant ces tragédies aussi graduées et aussi poignantes que celles du théâtre, jouent encore les sentiments antiques, la terreur et la pitié. Mais l'abstraction historique ne retient de ce mélange humain que ce qui intéresse son objet, que la suite claire et nue de ses faits et de ses lois.

Et cette suite claire et nue parvient à des essences qui dépassent la tragédie. Toutes les puissances maritimes qui ont fait la grande Athènes se retrouvent en Sicile, silencieusement convoquées, pour sa ruine. Non par une Némésis décorative, mais par un enchaînement naturel qui eût satisfait l'intelligence d'un Démocrite. Nicias, dans son adjuration pathétique à ses marins qu'enferme la rade de Syracuse, leur rappelle qu'ils vont livrer la dernière bataille d'Athènes : si la flotte est vaincue, l'armée enfermée en Sicile n'est plus qu'une bête prise au piège : « Songez, chacun dans votre cœur et tous d'une seule âme, qu'il y a avec vous, sur vos vaisseaux, toute l'armée des Athéniens, et toute leur flotte, et ce qui reste de l'Etat, et le grand nom d'Athènes ». (VII-64). C'est exactement dans ces termes que Thémistocle avant Salamine pouvait parler aux Athéniens. La chance de la plus grande gloire et la chance du plus grand désastre étaient donnés également dans la nature d'une puissance maritime, dans la destinée de cette ville de bois à laquelle Athènes, au moment culminant de ses deux grandes guerres, celle d'Hérodote et celle de Thucydide, se trouvait réduite. Ce n'est point Mélos, mais Pylos que Thucydide se rappelle à ce sujet. Il remarque qu'après la perte de la bataille la situation des Athéniens en Sicile était exactement celle où ils avaient mis les Lacédémoniens dans l'île de Sphactérie. Là encore un destin artiste a tout

disposé pour grouper plus clairement autour des îles la vie et les guerres d'une thalassocratie.

Si l'*Odyssée* est dessinée d'après un périple ou plutôt un guide général des navigations phéniciennes, il est naturel que nous y retrouvions cette même place dévolue aux îles, l'île de Calypso et celle des Lotophages, la Sicile, la Sardaigne, Corcyre, et l'analogie conduisant le poète grec à rattacher cette épopée des îles occidentales à la dernière, vers l'Occident, des îles orientales, la pierreuse Ithaque. Devant le port des Phéniciens un îlot rocheux est le vaisseau pétrifié d'Ulysse : il y a un certain lointain de généralisation à la fois poétique et historique où les vaisseaux et les îles se confondent dans les mêmes lignes idéalisées et vraies, jusqu'à ne plus faire qu'une racine nue de l'être maritime et de la puissance navale.

L'épopée odysseenne n'est pas seulement le poème des îles, mais, comme le fait remarquer Bérard, le poème des bouches et des détroits. C'est là que sont localisés ses grands épisodes. Comme la politique navale anglaise autour de Gibraltar, de Suez, de Singapour, la vigilance de la thalassocratie athénienne se porte sur les lieux de passage, les pertuis. De là l'importance des affaires de Corcyre, de là la création d'un théâtre permanent de la guerre autour de Naupacte et en Etolie, c'est-à-dire à l'entrée du golfe de Corinthe que les Athéniens veulent fermer aux Péloponésiens. De là l'occupation malheureuse d'Héraclée par les Lacédémoniens, sur la route de mer qui menait les Athéniens en Thrace. En Sicile Charybde et Scylla sont occupées l'une par les Syracusains, l'autre par les Athéniens ; les deux flottes ennemies sont l'une à Messine, l'autre à Rhegion, ces deux villes riveraines du détroit, un Tarascon et un Beaucaire qui doivent nécessairement se haïr. Les nécessités de la navigation et du commerce ancien lient intimement à cette question capitale des détroits celle des isthmes, et Bérard s'appuie précisément sur l'occupation de Décélie pour justifier sa loi des isthmes qui explique tant de choses dans l'histoire maritime ancienne.

Notons que, dans la lecture de Thucydide, nous sommes toujours embarrassés par la même difficulté. Tout nous paraît de façon indiscutable rentrer dans les cadres d'une explication commerciale, économique, maritime : les détroits, les isthmes, les îles, les flottes font l'armature évidente de ces cadres. Mais dès que nous voulons passer au détail et savoir exactement dans quelle mesure la maîtrise et la liberté de la mer étaient pour les belligérants une question de vie et de mort, Thucydide ne nous apporte plus que des renseignements insuffisants ou nuls, auxquels les hypothèses des historiens modernes ne mettent pas une rallonge suffisante.

Il faut pourtant faire une exception pour Athènes. Il est certain que l'Attique en est au V^e siècle au même point que l'Angleterre d'aujourd'hui : elle ne produit qu'un tiers au plus de ses subsistances, et dépend, pour les deux autres tiers, de ses importations. La question du blé est donc la question vitale d'Athènes. Elle dispose d'une flotte aussi nombreuse qu'elle peut souhaiter. La matière d'échange est abondante : ce sont le vin et l'huile de l'Attique, vendus très cher dans toute la Méditerranée, et surtout l'argent des mines du Laurium, auquel se joint l'or de Thrace. L'abondance de blé étranger détermine en Attique ce surplus de population, grâce auquel Athènes répare tant bien que mal les brèches de la peste, de la guerre d'Archidamos, de l'expédition de Sicile. Cette importance du commerce du blé pour leur empire doit avoir amené les Athéniens à rechercher avant tout le contrôle des grands pays à blé. Il y en a quatre autour de la Grèce : l'Égypte, le Pont, la Thrace et la Sicile. De là la grande et désastreuse expédition d'Égypte, celle de Sicile, l'importance attribuée à la Thrace, puis au Bosphore, dans la conduite de la guerre contre Athènes, par la politique de Lacédémone.

Mais si Athènes ne peut vivre sans une abondante importation de blé, en est-il de même du reste de la Grèce, et en particulier du Péloponèse ? La question est importante : car, si ces pays ont besoin eux aussi des blés du dehors, l'expédition de Sicile prend un caractère de nécessité plus marqué qu'on ne l'imaginait. Ayant déjà le contrôle des blés du Nord, il s'agirait pour les Athéniens de couper

pour leurs ennemis du Péloponèse la richesse capitale que conduisent dans leurs ports les vaisseaux de Corinthe, à savoir le blé de la Sicile et sans doute aussi de l'Italie méridionale. Dès lors le Péloponèse affamé aurait dû capituler. Telle est la thèse que soutient entre autres Grundy dans son livre nourri et attachant sur *Thucydide and the history of his age*.

Aucun pays grec, pense-t-il, sauf la Thessalie, ne peut suffire à sa nourriture. Tous sont obligés de vivre en ajoutant à leur récolte insuffisante le produit de l'échange de leur vin, de leur huile et de leur industrie contre les blés du dehors. Dès lors, pour ruiner une ville, il suffit de la bloquer et de dévaster au moment de la récolte ses champs, ses vignes et ses olivettes. C'est la destinée de la malheureuse Mégare, type de la ville affamée par ses ennemis. On peut donc croire légitimement que le blocus maritime et le ravage des terres, poussés rigoureusement, suffiront pour venir complètement à bout d'un ennemi. De là, au début de la guerre, la confiance des Athéniens dans le premier et des Lacédémoniens dans le second de ces moyens, l'espoir, des deux côtés, d'une guerre décisive, et, à mesure que la guerre s'allongeait dans le temps, l'extension, dans l'espace, de la périphérie où il fallait aller frapper pour tarir à l'ennemi les sources de son ravitaillement.

Evidemment ce doit être là une de nos idées directrices dans notre connaissance de la guerre du Péloponèse, bien que Thucydide, pour des raisons que nous avons cherchées, ne la formule pas de façon explicite. Mais il ne faut pas faire de cette idée directrice un système absolu. En particulier il est fort possible que le Péloponèse ait pu se suffire à peu-près à lui même, surtout si l'on tient compte des fissures inévitables de tout blocus (il y en avait bien à celui de Sphactérie), et trouver indéfiniment les ressources nécessaires. L'affirmation contraire des historiens économistes modernes est fondée surtout sur des considérations empruntées à l'économie agricole de la Grèce actuelle. Mais cela a pu changer beaucoup, et un texte formel, de Thucydide ou d'un autre, ferait bien mieux notre affaire. Or ce texte manque. Il est difficile de croire que les riches plaines de Laconie et de

Messénie n'aient pas pu nourrir entièrement leur population, et que les deux litres de farine, les deux quarts de vin et la portion de viande qui constituaient la ration de l'hoplite lacédémonien aient pu sérieusement manquer. On peut d'ailleurs croire qu'il y a eu dans beaucoup de cités belligérantes ou neutres, surtout les années de mauvaise récolte, des problèmes de ravitaillement et de rationnement assez délicats. On sait d'autre part qu'une grave crise économique sévit après la guerre dans le Péloponèse et en fait, sur certains points, un marché de mercenaires. Dans l'ensemble, nous sommes obligés de lire péniblement et mal, sur l'économique, quelques bribes hypothétiques et mutilées, entre les lignes denses, nombreuses et claires du politique.

* * *

Nous ne savons donc pas dans quelle mesure exacte la guerre du Péloponèse est une guerre économique, mais nous savons qu'elle tend de plus en plus, par son poids et sa logique, à devenir une guerre maritime et à finir par n'être plus que cela. Une guerre maritime, en ce sens surtout qu'elle met aux prises, comme nos deux guerres modernes, napoléonienne et germanique, le continent et la mer, et, selon la formule anglaise, l'éléphant et la baleine, cette figure facétieuse de nos luttes cosmiques.

Il n'y eut dans cette guerre que deux batailles décisives, deux batailles navales, Syracuse et Ægos-Potamos. Les Lacédémoniens, sans devenir jamais eux-mêmes des marins, commandèrent les marines de leurs alliés, et les subsides des Perses, joints à leur trésor public, leur donnèrent des vaisseaux et des équipages qui finalement balancèrent ceux de leurs ennemis. La victoire de Lysandre fut faite de sa suprématie maritime. La guerre du Péloponèse n'en conserve pas moins ce caractère fondamental d'une lutte de la terre et de la mer. La colère des Lacédémoniens se prend à tous les peuples maritimes, à tous les hommes de mer, à moins bien entendu qu'il ne s'agisse de leurs alliés. Ils massacrent les équipages des navires, tant neutres qu'athéniens, comme si tout ce qui est marin leur paraissait contraire à ce génie nu de la cité dont Lacédémone se fait

gloire de conserver et de proposer en exemple l'épuration parfaite. Comme la guerre de 1914 l'a mieux montré encore, les marines neutres, lorsqu'elles ne sont pas assez puissantes pour constituer une rivalité dangereuse, deviennent par position des annexes de la marine maîtresse, sont considérées par la puissance continentale comme des alliées de son ennemie. Les marines neutres ne peuvent en effet faire du commerce qu'avec celle-ci, lorsqu'elle est assez forte pour maintenir le blocus de l'Etat continental adverse. C'est, dans la mesure où le permettait l'état des marines antiques, la situation d'Athènes et du Péloponèse, puisque la flotte athénienne peut ravager à son gré les côtes péloponésiennes, institue des blocus locaux par ses stations de Naupacte et de Pylos, encercle même Corinthe par les stations de Salamine et de Minoa. Il est dès lors naturel que l'Etat continental, qui ne voit dans les marines neutres qu'un renfort pour ses ennemis, les détruit ou les empêche de naviguer s'il le peut. De là cette guerre aux neutres faite par les Lacédémoniens, pareille à ces autres guerres aux neutres que furent la guerre sous-marine des Allemands et le blocus continental de Napoléon, système pareil de ruine pour les marines réputées solidaires de la marine ennemie.

La possibilité pour les maîtres de la mer d'exercer le blocus maritime appelle naturellement chez la puissance prépondérante sur terre la tentation et la tentative d'un blocus continental. Le cas ne s'est point réalisé en 1914 puisque les puissances bloquées par mer étaient également encerclées par terre. Mais, comme Napoléon, Lacédémone est conduite à employer le procédé d'un blocus continental contre la puissance maritime d'Athènes. Cette idée se réalise en trois étapes.

Au début de la guerre elle prend sa figure la plus simple de bataille, attaque et riposte sans manœuvre. Les Lacédémoniens sont maîtres de la terre et les Athéniens de la mer. Chaque année les Lacédémoniens viennent s'installer en Attique et la ravager. Chaque année, en la bonne saison de la navigation, la flotte athénienne fait le tour du Péloponèse et en dévaste les côtes. Cette guerre de razzia, analogue à celle des tribus nomades aux sédentaires, peut

durer indéfiniment sans résultat, au contraire de ce qu'on pensait d'abord des deux côtés.

Un blocus permanent prenant pour centre un point vital de la puissance ennemie représentera un progrès de manœuvre. C'est ce que comprend, la septième année de la guerre, la meilleure tête militaire qu'eussent alors les Athéniens, Démosthène. Il a jeté son choix sur Pylos, pays inhabité, rade naturelle de la Messénie à quatre cents stades de Sparte, où l'on pouvait établir des Messéniens, faire une seconde Naupacte, et où le bois et les pierres abondaient. L'idée de Démosthène est, chez un ennemi de Sparte maître de la mer, exactement la même que celle d'Epaminondas lorsqu'il rebâtit la ville de l'Ithôme, restaure au flanc de l'ennemi cette Pologne grecque qu'est la Messénie. Démosthène a contre lui l'opinion générale de la flotte, qui, comme il est naturel, préfère continuer à naviguer, aller à Corcyre. Il faut le hasard de vents contraires, qui retiennent les navires à Pylos, pour que, désireux d'occuper les équipages, les généraux laissent à tout hasard mettre en pratique l'idée de Démosthène. Quand la place, naturellement forte, est à peu près en état, la flotte repart, et Démosthène, qui tient à son œuvre, reste là avec ses vaisseaux. Les Lacédémoniens alarmés conduisent à Pylos un grand armement de terre et de mer, et tout y tourne contre eux : non seulement la position reste inexpugnable, mais leurs hoplites, abandonnés et capturés dans Sphactérie, vont jusqu'à la paix de Nicias peser lourdement sur leurs plans de guerre.

Dans cette bataille navale nul ne s'était signalé par de plus grands exploits que Brasidas; il y perdit son bouclier, qui figura dans le trophée des Athéniens, mais ceux-ci allaient payer cher cette pièce d'équipement. Il prit sa revanche en traversant toute la Grèce au pas de course pour aller installer en Thrace, d'où les Athéniens tiraient une grande partie de leurs ressources, une Pylos continentale. La prise d'Amphipolis place les Lacédémoniens en l'un des centres nerveux de la chaîne athénienne, coupe aux Athéniens une partie de leur ravitaillement en bois de construction, en peaux, en blés.

Mais le véritable blocus continental d'Athènes, dans la mesure du possible, n'est établi que lorsque les Lacédé-

moniens se décident, sur le conseil d'Alcibiade, à l'occupation permanente de Décélie. Non seulement Athènes perd son territoire agricole, plus de vingt mille esclaves déserteurs, mais surtout la route terrestre de l'Eubée lui est fermée, les transports ne s'effectuent plus que par le cap Sunium, à grand temps et à grand frais, la route continentale de l'isthme étant, pour une marine antique qui redoutait les longs parcours, la suite nécessaire de la route maritime par le golfe Maliaque et l'Euripe.

Entre le blocus continental des Lacédémoniens et celui de Napoléon, il y a évidemment de grandes différences. Le premier se fait par places, le second par plan d'ensemble et fermeture générale. Le premier vise surtout à empêcher les importations de l'ennemi, le second ne peut pas toucher aux importations de l'Angleterre, et cherche à la faire périr de pléthore en l'empêchant d'exporter. Mais tous deux représentent deux idées qui s'imposent dans une lutte contre une puissance maritime, tous deux (de même que le resserrement du blocus allié et le contre-blocus des sous-marins allemands), n'ont pris corps que lorsque, toute une première partie de la guerre s'étant écoulée sans résultat décisif, il eût apparu qu'on ne pourrait vaincre qu'en tarissant le commerce d'où l'ennemi tirait les moyens de son inépuisable résistance. Enfin tous deux ou plutôt tous trois (si nous leur assimilons le contre-blocus sous-marin), en somme, échouent : la mer triomphe, ou n'est vaincue que par la mer. Ce n'est pas le blocus de Décélie qui livre Athènes à Lysandre, c'est la création d'une flotte plus forte que la flotte d'Athènes et la bataille navale d'Ægospotamos. Le blocus continental et le contre-blocus sous-marin provoquent évidemment une crise chez l'ennemi, mais une crise que l'ennemi surmonte : obligées de s'attaquer au commerce des neutres, les puissances qui les emploient se créent par là de nouveaux adversaires, Napoléon s'effondre par l'Espagne et la Russie, l'Allemagne par les États-Unis. Ainsi, la loi qui veut que la victoire finale appartienne au maître de la mer n'a pas souffert jusqu'ici d'exception.

La première, la guerre du Péloponèse a montré dans le trident de Neptune le sceptre du monde, ici le monde grec,

microcosme de la planète et bas-relief où figurent idéalisés tous ses rapports géographiques. Mais la guerre du Péloponèse n'est pas seulement une guerre, elle est plus qu'une guerre, elle est un livre, celui-ci.

Voici, sur l'Athènes marine, le fronton du Parthénon, où, dans la dispute éternelle du trident et de l'olivier, Neptune lui-même vainqueur de la guerre est surpassé par Minerve. Une guerre, comme toute grande chose humaine, lève une fleur, et la fleur de marbre ici cristallisée au-dessus du sang des peuples qui se haïssent pour l'or et se massacrent pour la domination, c'est la chose thucydidéenne de toujours, l'ordre de rapports abstraits dans lequel l'histoire, contractant sa chair lumineuse d'Idée et passant comme la Tyndaride aux portes troyennes, suscite sur les hommes qui souffrirent par elle la figure d'une justice vraie, cette justice de l'esprit qui dépouille tout le vêtement local et social pour ne faire qu'un avec la justesse de la pensée.

ALBERT THIBAUDET.

(A suivre.)

911-192

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

(Suite¹)

LES SENTIMENTS ET LES IDÉES

Une guerre générale sert toujours de creuset à une transformation des sentiments et des idées. J'écris ces lignes dans un creuset de ce genre, au plein moment de la chauffe, position peu commode ; il n'est pas facile de définir l'opération avant qu'elle ait pris fin et que le produit ait pris forme. Nous serons placés plus favorablement dans quelques années. Il n'a pas fallu un plus grand recul à Thucydide pour saisir en un bref tableau, exprimer en un schéma où l'on voit, comme dans le Thésée du Parthénon, la place et le mouvement des muscles, la transformation de l'homme intérieur sous la main dure de la guerre. En attendant que l'analyse fasse ressortir du tumulte où nous avons vécu des lignes analogues, mettons-nous à cette école, tirons notre papier et notre crayon et dessinons avec fidélité d'après l'antique.

* * *

Le calme, la lucidité de Thucydide viennent en grande partie de ce qu'il se tient au centre de la nature humaine, comme le sculpteur au foyer du mouvement et à la racine intérieure des attitudes. Ce que la pensée humaine, avec son *Histoire*, acquiert peut-être de plus important, c'est une idée de *ἄσθρόπειον*, l'identification de la pérennité histo-

¹ Voir nos numéros de juillet et septembre.

rique et des retours inévitables avec la pérennité humaine et les plis du cœur humain. Hérodote fait tout venir des dieux, tout retourner à eux. L'homme qui s'est élevé trop haut est abattu par leur jalousie. Un Athénien, qui a vu pratiquer l'ostracisme, qui écrit lui-même de l'exil, a reconnu cette jalousie dans le cœur des hommes assez clairement pour ne pas aller, quand il s'agit de Miltiade, de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, d'Alcibiade, l'hypostasier chez les dieux.

Thucydide est par là à la fois un contemporain de Démocrite et un contemporain de Socrate, et il formerait presque, si on voulait, le trait d'union entre ces deux natures si violemment divergentes. Non qu'il ait vraisemblablement connu ou estimé l'un ou l'autre : on ne se l'imagine guère s'intéressant à la spéculation philosophique, sinon peut-être aux livres moraux où le sage Démocrite avait condensé l'expérience de sa vie de voyages ; et la nature de Socrate (dont il dut se souvenir, si jamais il le connut, à peu près comme le Procureur de Judée, dans le conte d'Anatole France, se souvient de Jésus) ne pouvait que rester absolument fermée à cet homme précis et posé, dont l'intelligence était toute construite de prévoyance et d'action mesurée. Mais si Thucydide voit le jeu de la nature humaine avec le détachement lucide, la curiosité sèche et lente dont Démocrite considère le jeu des atomes, il n'en est pas moins vrai que, pareil à Socrate, cet Athénien discerne, comme réalité dernière et support de tout, l'homme réel et vivant. Athènes, métropole de la culture classique, par Thucydide comme par Socrate et par les auteurs des frontons du Parthénon, apparaît comme le laboratoire de l'homme.

* * *

Cette lecture éternelle est sans doute la plus actuelle qui puisse nous retenir aujourd'hui. Le passage de Thucydide sur la transformation des idées morales au cours de la guerre péloponésienne s'applique à la vie que nous avons vécue dans la grande guerre et que nous vivons dans la paix précaire qui la suit. Il s'applique pareillement à toutes les

époques de guerre générale, au XVI^e siècle et au temps de la Révolution. C'est un diagnostic de médecin, et, en cas pareil, la nature humaine fera toujours les mêmes maladies. Nul n'y échappe. Celui qui écrit ces lignes les reconnaît en lui aussi bien qu'en ses contemporains. Thucydide ne dit point de cette épidémie morale ce qu'il dit de l'épidémie de peste, qu'il peut en parler comme un homme qui en fut lui-même atteint, mais il serait étrangement contraire à toute vraisemblance qu'il en fût resté indemne. Il n'a pas toujours regardé les événements et les hommes de son œil purement lumineux d'historien, et de l'ombre de son platane, à Skaptè-Hylè. Il ne serait d'ailleurs pas raisonnable de tirer de Thucydide une leçon de pur pessimisme et de ne voir dans la nature humaine que l'éternelle pâture de telles maladies. Leur connaissance n'est pas stérile et leur description nous permet de nous prémunir contre elles. Nous pouvons le faire de deux manières qui ne se contredisent pas, l'une individuelle : nous donner par l'exercice de la pensée une âme robuste sur laquelle ces maladies ne mordent pas facilement ; l'autre sociale : plus difficile, créer une hygiène générale qui les empêche de se répandre ou qui limite leurs ravages. Si le livre de Thucydide n'eût pu absolument servir ni à l'un ni à l'autre de ces remèdes, il ne l'en eût pas moins écrit, poussé par les seuls besoins et les seules lois de l'intelligence artiste, et nous eussions pu répéter aujourd'hui à son sujet la phrase de Condorcet : « Le marin qu'une juste observation de la longitude préserve du naufrage doit la vie à des calculs qui furent faits deux mille ans auparavant par des hommes qu'animait une pure curiosité de l'esprit ». Mais Thucydide ne pense pas exécuter une description stérile, il prétend que ses écrits « donnent une connaissance claire du passé, et aussi de l'avenir dans la mesure où les lois de la nature humaine y ramènent les figures du passé » (1-22).

Un instinct conscient d'artiste lui a fait placer à la suite du récit des massacres de Coreyre le tableau de la transformation des idées et des mœurs telle qu'elle s'accomplit par le développement de la durée vivante et de l'être même d'une grande guerre. C'est de Coreyre que naît l'embrassement général comme il est né en 1914 des Balkans. Coreyre

s'effondre la première dans son propre brasier, image insulaire, complète et réduite, de celui ou s'abîmera la Grèce épuisée : la troisième puissance maritime de la Grèce avant la guerre, sa prospérité commerciale disparaît avec le massacre de l'aristocratie commerçante par la plèbe maritime qu'appuient les Athéniens, et elle devient une barque passive à la remorque d'Athènes. Elle écrit en ces lettres de feu et de sang la destinée de la Grèce, comme les Balkans ont peut-être écrit d'avance la destinée d'une Europe balkanisée.

* * *

« De là, pour les Etats, une foule de calamités, celles mêmes qui se produiront et qui dureront toujours tant que la nature humaine subsistera (ἕως ἄν ἡ αὐτὴ φύσις ἀνθρώπων ᾗ) : calamités qui peuvent d'ailleurs être aggravées ou tempérées selon les circonstances. Durant la paix et quand tout va bien, Etats et particuliers ont un meilleur esprit, n'étant pas sous le joug de nécessités inéluctables ; mais la guerre, qui détruit le bien-être de chaque jour, est un maître violent, et conforme aux événements qu'elle provoque les passions de la multitude...

« On changea pour les adopter à cette façon d'agir le sens ordinaire des mots. L'audace irraisonnée passa pour courage à soutenir ses amis ; la circonspection réfléchie pour une lâcheté déguisée ; la modération pour le prétexte qu'allègue la mollesse ; l'intelligence qui tient compte de tout pour une indécision que l'on porte en tout » (III-82).

Le tableau continue, pressé, abstrait, antithétique, avec des oppositions à la Gorgias, avec le souci grave et tendu de rendre visible par la densité du style le tragique des révolutions morales et les tournants du cœur humain. Il se résume en un mot : l'effondrement des cadres moraux et sociaux sous les puissances d'une guerre totale. Dans une société ancienne, où se sont opérés le tassement et la consolidation naturelle du temps, tous ces cadres se tiennent, et leur opposition de surface a moins d'importance que la solidité de leur charpente intérieure. La société qui réunit dans une cité un parti à un parti, dans un organisme maritime une colonie à sa métropole, dans une

Grèce ou une Europe, une cité à une cité ou une puissance à une puissance, et enfin dans cet ensemble qu'est aujourd'hui le globe terrestre ceinturé de communications et d'échanges un Etat à un Etat, une race à une race, un continent à un continent, cette société, ces sociétés ne se comportent pas autrement que la société la plus élémentaire, celle d'une famille, ou, plus élémentaire encore, celle de l'homme et de la femme unis pour passer ensemble la dernière moitié d'une vie humaine. Les chutes du Niagara tombent par les mêmes lois qu'une goutte de pluie. Quelles que soient dans une famille la profondeur des dissentiements et l'âpreté des querelles, cette famille est une réalité naturelle qui implique des liens naturels et qui venge toute rupture définitive par une sanction naturelle. L'intelligence substantielle et vraie se confond alors ici avec une indulgence et une bonne volonté raisonnées. Comme notre optique individuelle, notre tempérament individuel, nos passions individuelles vont d'un poids presque irrésistible à l'encontre de cette indulgence, de cette intelligence, de ce sens des ensembles et des sociétés, on reconnaît généralement ces lois naturelles trop tard, alors que gisent aux pieds de l'homme ou de la femme, par leur faute, les fragments d'une vie malheureuse ou brisée. Mais s'il est parfois trop tard pour agir, ou pour se retenir d'agir, il n'est jamais trop tard pour comprendre, et l'intelligence contient peut-être tous les esprits épurés de l'action. M. Bourget a écrit sur cette loi intérieure de la famille son récit du *Justicier*. Et le *Justicier* nous invite par son rythme profond, sinon par la volonté de l'auteur, à propager jusqu'à l'ensemble de la société humaine, comme les cercles concentriques sur l'eau, la leçon qu'il implique.

* * *

Et pourtant n'oublions pas que nous ne tenons là qu'une partie de la vérité. Nous ne vivons pas dans un univers simple, mais probablement dans un *pluratic universe* à la William James; toute poussée logique qui prétend suivre indéfiniment une même piste conduit à une impasse, mais une pensée libre se sent à chaque instant à un carrefour.

Si la société élémentaire est une dualité, le dualisme est impliqué dans toute société, un dualisme d'autant plus irréductible, une fissure d'autant plus béante que cette société est plus complexe. Et cette fissure ressemble à une matrice, la guerre engendre la vie. Il y a aussi un rapport profond de société entre deux ennemis, dans l'instant où ils sont ennemis et dans l'acte qui les fait ennemis. Le lien est peut-être plus fort entre Dalila et Samson qu'entre Eva et le poète de la *Maison du Berger*. Que serait la Lorraine de M. Barrès sans ce qu'il appelle « les magnifiques luttes rhénanes » ? Que serait l'Espagne sans la reconquête sur les Maures, le Français sans la bataille contre l'Anglais ou le Germain, l'Anglais sans sa guerre avec le continent, l'Allemand sans sa double bataille avec les Latins et les Slaves ? Et si la France, ce sont les *Deux France* dont M. Seippel a fait l'ingénieuse psychologie, l'Angleterre n'est ce pas les deux Angleterre, l'Allemagne les deux Allemagne et la Russie les deux Russie, et la Suisse de M. Seippel les deux Suisse ? La vraie nature de ces cristaux nous reste inconnue tant que nous n'avons pas discerné leur plan de clivage. Au fronton occidental du Parthénon les Athéniens voyaient vraiment le centre essentiel, la cellule-mère de leur cité : cette violente rupture, cette dissonance superbe qui occupe le centre du fronton et sa plus grande dimension, Poséidon rejeté en arrière par l'impétuosité à la fois de la dispute avec Athéna et du coup formidable de son trident, Athéna qui se recule pour descendre de son char avec le don de l'olivier. Nous n'en avons conservé que le torse de Poséidon et ne connaissons l'ensemble que par le dessin dit de Carrey, mais ce dessin suffit pour nous rendre présente l'idée du sculpteur, l'idée même d'Athènes : au centre du triangle, ce vide occupé par une *aura* surnaturelle, par l'antagonisme des deux divinités attiques, par ce dualisme et cette lutte fondamentaux, auxquels Rome avait donné une forme plus matérielle et plus lourde en les symbolisant dans le fratricide de Romulus.

Jamais ces deux points de vue ne se rejoindront complètement, et, si notre pensée est une cité logique, cette cité

participe à ce dualisme nécessaire de toute cité, cette pensée à ce dualisme élémentaire de toute pensée dont les antinomies de Kant découvrent la racine. Tout au plus pouvons-nous croire, en embrassant d'un certain biais les deux idées, que, de même que la vie est l'ensemble des forces qui luttent contre la mort, tout organisme comportant une force centripète et une force centrifuge, ces forces lui demeurant toujours présentes, l'ordre y est fait d'une certaine prépondérance de la première, le progrès d'une certaine prédominance de la seconde, la mort par maladie de la destruction de la première et la mort par usure de la destruction de la seconde. Ce n'est pas encore par là que nous allons bien loin, que nous sortons du carrefour et de notre univers plural.

* * *

Tout peuple, toute cité portent en eux la guerre civile comme une maladie en puissance; il n'est guère d'état de santé qui ne soit peu éloigné des frontières de cette maladie, et souvent on peut se demander si elle ne ressemble pas à celle du génie comme Rousseau, Byron ou Poë, proie d'une lutte intérieure dans une nature déchirée, et qu'on dirait un détour désespéré de la nature qui cherche à atteindre un étage et une hauteur nouvelles. Il y a de cela dans les révolutions. Il y eut de cela en somme dans la guerre du Péloponèse qui accoucha la Grèce à des tragédies aussi puissantes, aussi pathétiques, aussi éternelles que celles qui produisent au soleil du théâtre les familles des Labdacides et des Atrides.

Ces tragédies, nous les regardons aujourd'hui de la hauteur et du recul où nous sommes placés. Hérodote, avec son imagination religieuse et dramatique, savait les voir dans la grande guerre qu'il racontait. La pensée lucide et sérieuse de Thucydide ne conçoit pas l'histoire sous cet aspect. Il se refuse à l'idéaliser. Il l'a suivie de trop près, reconnue trop mêlée aux basses passions; il a assisté à sa naissance quand elle était couverte des choses glaireuses et sanglantes dans lesquelles l'enfant paraît à la lumière et que les événements de Coreyre l'aident à symboliser.

Thucydide a vu et raconté la guerre civile de la Grèce, réfractée et multipliée dans chaque cité par la guerre civile des partis et dans les familles mêmes par la guerre qui dresse l'une contre l'autre deux générations. Les guerres médiques, la solidarité créée par l'invasion du barbare, avaient fait de la Grèce entière une même cité. Autour de Dodone, d'Olympie et de Delphes, elle se connaissait depuis des siècles habitée par les mêmes dieux, les mêmes hommes, et bruissante de la même langue. Devant la menace de Xerxès elle s'était sentie exposée au même danger. Mais à l'heure même de Salamine, entre Thémistocle et Eurybiade, le divorce de la ville de bois et de la ville de maisons, germe de la guerre du Péloponèse, s'affirmait déjà comme un motif secondaire que ne peut réussir à couvrir le motif principal, et qui, devenu principal, s'efforcera à son tour de le couvrir.

Si ce tableau des passions excitées dans les cœurs par une guerre générale, véritable pivot moral de l'histoire de Thucydide, est placé à la suite du récit des massacres de Corcyre, c'est donc peut-être que, par un instinct d'artiste et d'historien, il a vu dans ces massacres, dans cette histoire de luttes atroces, une sorte d'ouverture où se retrouvent, non pas idéalisés, mais ramenés à leur poids et à leur brutalité naturels tous les événements de la guerre qu'il raconte. Les voyages d'Ulysse s'étaient fermés sur Corcyre comme sur le moment de détente et de repos où une destinée orageuse s'apaise : l'île d'Alcinoüs l'avait recueilli, habillé, parfumé par les mains de Nausicaa et de ses belles servantes, afin que ses dix ans d'aventures et de labeurs ne fussent plus qu'un long et nombreux récit, par une nuit tiède, à la table d'un roi bienveillant comme un père et magnifique comme un dieu ; elle l'avait transmis, endormi, par une nuit légère, à l'Ithaque du retour. Elle apparaissait dans l'imagination homérique comme la lointaine porte d'or, ouverte vers la Grèce, et en deçà de laquelle s'étend le monde des monstres, des tempêtes, des enchanteresses, des Cyclopes, du barbare et du démesuré. Cette fois, au seuil de la guerre où les cités et la race grecques s'abîmeront, Corcyre met une porte de sang et de feu.

Thucydide fait partir des troubles de Corcyre la subversion morale de la Grèce, mais les troubles de Corcyre tels qu'il les décrit ne ressemblent pas à ceux que leur contre-coup provoqua dans le reste de la Grèce. La guerre du Péloponèse présente à ses débuts, dans Corcyre, un tableau analogue à celui que la grande guerre nous présente, à sa fin, dans la Russie bolchéviste. Les deux portes sont pareilles ; mais on entre par l'une et on sort par l'autre. A ces confins du monde grec, il y a probablement une populace plus grossière qu'ailleurs, mâtinée abondamment des barbares de la côte qui étaient, au temps d'Homère, les plus cruels de tous les hommes. Cette populace est gouvernée par une aristocratie qui la mène durement. Le conflit entre ces chefs et ce peuple, l'intervention de Corinthe et celle d'Athènes, créent comme en Russie l'état aigu de guerre étrangère, dans la fièvre duquel pourront éclater les puissances comprimées de révolte et de vengeance. Le tableau de Thucydide s'applique trait pour trait aux causes, à l'explosion et aux suites du bolchévisme russe. « On y commit tous les excès qu'on peut attendre d'un peuple longtemps gouverné avec plus de hauteur que de sagesse et qui trouve l'occasion de se venger ; toutes les violences suggérées par le désir d'échapper brusquement à une longue misère en s'emparant du bien d'autrui ; enfin toutes les cruautés, toutes les barbaries naturelles à des gens qui n'ont pas l'ambition pour mobile, mais qui, poussés par un sentiment aveugle d'égalité, s'acharnent impitoyablement sur leurs rivaux. ¹ » (III-85.)

Thucydide marque bien ici ce qui distingue des vrais Hellènes ces demi-barbares, mal hellénisés. Et la distinction est sans doute analogue entre l'occidental, Français ou Allemand, et le moujik moitié asiatique de la Moscovie. Ceux-ci sont poussés par un sentiment aveugle d'égalité, ceux-là ont pour mobile l'ambition de s'élever

¹ Le texte est dans certains détails tellement obscur que je me sens à peu près incapable de le traduire comme je fais ailleurs ; j'emprunte ici la traduction de Bétant qui s'attache au sens général. Arnold (dont j'ai toujours l'édition sous les yeux en rédigeant ces notes un peu anciennes) croit à une interprétation, à une imitation de Thucydide par un autre écrivain qui aurait voulu pousser à la caricature sa manière elliptique et ses anacoluthes, et il opine pour un chrétien de l'époque byzantine. Les raisons philologiques qu'il en donne sont peu concluantes ; le rythme de la pensée paraît bien authentiquement du pur Thucydide, bousculé et ravandé ça et là par les copistes, et la psychologie d'une révolution faite par la populace y est prise, dans sa profondeur et ses dessous, avec le même génie schématique qui éclate dans les chapitres précédents.

au-dessus des autres. Même dans des révolutions en apparence semblables le barbare et le civilisé se distinguent : le barbare conçoit la révolution comme l'acte propre de la barbarie qui est de détruire ce qui le dépasse, et, simplement, de détruire ; le civilisé la conçoit malgré tout comme un acte de civilisation qui est, pour lui, de se construire lui-même au-dessus d'autrui, et, simplement, de construire. L'instinct d'égalité chez l'un, l'instinct d'ambition chez l'autre peuvent se ressembler momentanément dans leurs effets ; ils ne se ressemblent pas durablement par leurs effets. Chez les civilisés la révolution, en déchaînant les ambitions, c'est-à-dire des puissances constructrices, aboutit à de la construction, produit ses conventionnels et son Bonaparte. Et, comme la barbarie est toujours un état provisoire, il se peut aussi que la révolution russe arrive à cet état constructeur. En Grèce, cette destruction apparente d'hommes qu'est la guerre du Péloponèse s'achève par une construction étonnante et imprévue : celle de ces grands types d'aventuriers cosmopolites, d'artistes raffinés, de philosophes solitaires qui, d'Alcibiade à Démétrius Poliorcète, d'Alcamène à Scopas, de Socrate à Aristote et à Pyrrhon, vont lever sur la Grèce tant de visages nouveaux de l'homme.

La psychologie des sentiments soulevés par une guerre générale entre peuples de même culture n'a pas bougé beaucoup depuis Thucydide. Si nous ramenons ces trois paragraphes nus et forts de son histoire à un schéma plus essentiel encore, à une géométrie plus sèche, nous y discernons, tels que nous les retrouvons aujourd'hui, un certain nombre de sentiments simples.

Il est d'abord un fait matériel qui explique en grande partie sinon cette transformation des idées et des sentiments, du moins la rapidité de la pente sur laquelle elle s'accroît et se précipite. C'est la vie de misère et de périls, dont on prend si vite son parti pendant la guerre, mais qui si vite aussi transforme un homme et transporte son moral sur un registre nouveau. La guerre, non seulement au soldat mais au citoyen, enlève la plénitude coutumière de vie continuée, elle le fait naître à une autre durée. La paix implique, encourage, récompense l'effort prolongé, iden-

tique à lui-même dans le temps, et toutes les continuités régulières, celle de l'individu, celle de la famille, celle de la cité. La guerre nécessite une vie par explosions brusques, de grands efforts locaux et momentanés — être le plus fort à un moment donné sur un point donné, — et l'insécurité du lendemain met dans le moment présent un caractère d'importance et d'intensité uniques. Dans les anciennes guerres de mercenaires et d'armées de métier, la haine du soldat pour le paysan s'expliquait en partie par l'hostilité de deux natures qui conçoivent et sentent différemment la durée humaine, l'un qui développe sans hâte un effort suivi, l'autre qui vit, ne produit et ne consomme qu'en grands élans instantanés. Certains détours, certaines conditions historiques et militaires peuvent d'ailleurs rapprocher les deux états et communiquer à l'un les qualités de l'autre. La constance étonnante dans l'effort qui a marqué les soldats de la grande guerre tient en partie à ce que ces civils rapidement militarisés étaient engagés encore jusqu'aux reins dans la nature terrienne et la condition paysanne : les tranchées, ce fut le champ en profondeur. Inversement les Lacédémoniens s'efforçaient, par leur éducation militaire, de donner dès l'état de paix aux enfants les habitudes de la guerre, et sacrifiaient, quand il s'agissait du vol et du système D, la moralité civile à la moralité militaire. J'ai vu cette idée spartiate retrouvée spontanément par un poilu de mon escouade, le débrouillard Panurge, sur le torse de qui je regardais avec un silence éloquent et sarcastique un gilet qui m'appartenait — le fameux gilet du territorial — et que j'avais cherché vainement quelques jours auparavant. Panurge me rétorqua : « T'as des galons, t'es mon cabot, c'est pour m'apprendre à être assassin. C'est pas commode pour un honnête homme. Alors, tu comprends, je me fais la main en me mettant voleur. » Je fis observer à Panurge, selon la pure tradition lacédémonienne, que le premier article du système D était de ne pas se laisser prendre.

La guerre, qui *πρὸς τὰ παρόντα τὰς ὀργὰς τῶν πολλῶν ὁμοιοί* et qui donne à la vie ce caractère d'explosion momentanée — nullement incompatible d'ailleurs avec les longs desseins de l'intelligence politique et de la direction

militaire qui jouent sur un autre registre — confère nécessairement la primauté aux instincts violents et brutaux, au θυμός; ce qui est énergie et audace, même sous les formes les plus sauvages, passe dans la catégorie du bien, dès qu'il est affecté de l'exposant de l'intérêt public. Et le phénomène sémantique indiqué par Thucydide indique en effet, comme une aiguille, ces changements de pression à l'intérieur de la machine. Son tableau de la vie des cités pendant la guerre peut se transporter aussi bien dans l'Italie du XV^e siècle que dans l'Europe des guerres révolutionnaires et impériales et celle de la grande guerre.

* * *

Τὸ πρὸς ἅπαν ξυνετὸν ἐπὶ πᾶν ἄργον. — Peut-être Thucydide ici songe-t-il à lui-même. L'intelligence pratique, aiguë, subtile, débrouillarde est évidemment pour un temps de guerre une valeur. Mais une certaine intelligence lente, calculatrice et froide, sœur de l'intelligence contemplative comme Marthe l'est de Marie, et transportant dans l'action quelques-uns de ses traits, est considérée parfois comme un obstacle à l'action même et à ce goût du risque qui fait corps avec l'âme guerrière. L'expérience nous montre d'ailleurs que ces changements dans le sens des mots correspondent bien à des changements dans la nature des choses. La lenteur prudente, la modération, la grande intelligence ont coïncidé assez souvent, à des moments tragiques, avec une grande inertie, la plus dangereuse inertie. C'est le cas célèbre et typique de Cicéron. Exactement par ces qualités, Nicias perdit en Sicile la fortune d'Athènes, qu'Alcibiade, représentant des valeurs nouvelles comme le τόλμα ἀλόγιστος, eût probablement fait triompher. On reconnaît que Trochu, avec les mêmes qualités que Nicias, tient mal sa place, en 1870. Grouchy a agi évidemment à Waterloo avec plus de lenteur prudente, et Desaix à Marengo avec plus d'audace irréfléchie. Il ne serait pas invraisemblable que la μέλλησις προμηθής eût, à Amphipolis, fait perdre par Thucydide les douze ou vingt-quatre heures qui allaient compter si fort dans la

vie de Brasidas et dans la sienne. Durant la grande guerre, l'expérience et la circonspection d'un Ribot, d'un Briand, d'un Painlevé ont été beaucoup moins à leur place que l'audace, le *θυμός*, nourri dans les discordes civiles et les haines privées, d'un Clemenceau. Cette audace ne reste d'ailleurs utile que jointe à une juste estimation des ressources qui la permettent.

N'oublions pas que les Etats de l'Europe propre, pendant la grande guerre, ont gardé, par l'ancienneté, la compacité, le ciment romain de leur organisation, une solidité et un équilibre que ne comportaient pas, sauf à Lacédémone, les mobiles, ardentes et fragiles cités grecques. Quant Thucydide écrit : « Ceux qui étaient les moins capables de pensée n'en avaient que plus de force. Sachant leur nullité et l'intelligence de leurs adversaires, ils avaient peur d'être vaincus par leurs discours ou par les artifices de leur esprit, et se portaient hardiment à l'action ; tandis que les autres, persuadés qu'ils sauraient toujours prévoir à temps, et qu'il n'était pas besoin d'agir là ou il suffirait de penser, demeuraient découverts et succombaient. » (14-83.) Ce passage ne pourrait même pas s'appliquer à Athènes. Le seul Athénien auquel on pourrait imaginer que Thucydide ait pensé serait Cléon. Et ce n'est pas invraisemblable. Cependant il n'aurait pas mis dans la bouche de Cléon des discours artificieux et subtils, si Cléon n'avait été en effet un remarquable orateur. Et il n'y a pas d'exemple que sans l'art de la parole quelqu'un ait pu exercer à Athènes une influence publique. Ainsi les Athéniens étaient préservés de ce dernier excès par leur goût du raisonnement et les Lacédémoniens par la solidité de leur institution. Mais dans les petites cités, particulièrement celles du Nord, et sans doute aussi à Argos au temps du scytalisme, cette figure ochlocratique devait donner un des visages naturels de l'état de guerre. La phrase de Thucydide s'applique assez à l'aventure des Girondins devant Henriot et la Commune au 31 mai. Elle s'applique mieux encore à celle de Kerenski et donne une excellente psychologie du bolchévisme.

Si la brutalité est une force, la ruse en est une autre, et toutes deux, bien qu'ennemies, comme Renart et Isengrin,

vont ensemble. La guerre du Péloponèse est, comme toutes les guerres, une école de ruse, et, comme au XV^e siècle italien dans la *virtu*, la dissimulation prend place dans les valeurs à cultiver. L'esprit grec n'avait d'ailleurs pas beaucoup de chemin à faire pour se porter allègrement de ce côté. Nous sommes au pays d'Ulysse et de Thémistocle. Alcibiade trébuche dans les tromperies où il est passé maître. Sparte, qui se faisait d'abord honneur de ne pas recourir à ces procédés, produit, par la nécessité même de la guerre, un Lysandre qui estime qu'à la peau du vieux lion lacédémonien tel que Léonidas et Brasidas, il sied maintenant de coudre celle du renard.

* * *

Selon Thucydide, le souci du bien public disparaît et il est remplacé par les intérêts de parti. Quelle que fût leur étiquette politique, les chefs de parti, « sous le prétexte du bien public ne travaillaient qu'à se supplanter ».

Le schématisme de Thucydide est vrai, à condition d'être replacé dans la vie et mis au point par elle. En temps de guerre comme en temps de paix, l'union sacrée ne saurait constituer qu'un état de tension précaire et que toutes les forces de la politique attaquent pour le desserrer. Les discussions intérieures étaient très fortes au temps d'Aristide et de Thémistocle. On sut néanmoins y surseoir pour sauver la patrie. Au temps de Périclès et jusqu'à l'expédition de Sicile, ces luttes civiles sont loin d'obscurcir le souci de l'intérêt public. Il ne faut pas calomnier à l'excès la nature humaine chez l'animal politique. A travers l'inévitable contamination des passions humaines, il y eut vraiment dans l'Athènes de cette époque comme au temps de la Révolution Française, dans les pires discordes civiles, selon le mot d'Aristide à Salamine, un combat à qui rendrait le plus de services à la patrie. Les préparatifs de l'expédition de Sicile, l'utilisation parallèle d'Alcibiade, de Nicias, de Lamachos, témoignent d'un reste de cet esprit. Il semble que le changement, en grande partie réel, que condensent les formules de Thucydide, se soit produit à Athènes après cette *aura*, ce moment de trouble

étrange, de doute tournant sur lui-même et d'horreur sacrée qui suivit la mutilation des Hermès. On crut reconnaître qu'Alcibiade, en faisant décider et en conduisant, sous couleur de l'intérêt athénien, l'expédition de Sicile, ne cherchait qu'à établir sa propre tyrannie. Et l'histoire intérieure d'Athènes est toute occupée à partir de ce moment par des conspirations et des intrigues : il semble qu'elle soit comme monnayée à l'image du génie d'Alcibiade. C'est pourtant dans cette série orageuse d'ambitions rivales et de conspirations que les Athéniens rencontrent le meilleur gouvernement qu'ils aient, de l'aveu de Thucydide, possédé, celui des Cinq Mille. Mais Thucydide songe surtout à ces cités où les deux partis se déchirent, s'exilent alternativement, entrent dans l'alliance d'Athènes ou dans celle de Lacédémone selon que le parti de l'aristocratie ou celui de l'oligarchie y domine. Le premier soin du parti abattu un moment et relevé par l'aide de l'une ou de l'autre ligue est naturellement de se venger. De là des tableaux comme ceux qu'Aristote retiendra dans sa *Politique*.

L'occupation d'une cité par l'un ou l'autre des deux grands adversaires y faisait naître automatiquement une explosion de proscriptions et de vengeances. Ce fut le cas d'Athènes elle-même lorsqu'elle eût été occupée par les Lacédémoniens et que le gouvernement des Trente y eût été installé. L'occupation étrangère, même dans un village, donne aux poisons des discordes intérieures une virulence nouvelle. On a su par les débats devant les conseils de guerre, après la paix, dans les affaires de dénonciations, comment les haines locales avaient parfois utilisé l'occupation allemande. J'ai vu pendant la guerre, en Alsace reconquise, des haines pareilles employées à faire expédier des ennemis privés dans des camps de concentration français. Elargissez ces villages à la dimension de cités grecques (ce n'est pas les élargir beaucoup), supposez l'occupation alternative par les Français et par les Allemands, les dénonciations également alternatives des deux partis ; supposez, avec des mœurs plus impitoyables, des camps de concentration sur place, remplis et vidés selon les méthodes de septembre 1792, vous aurez à peu près cette Grèce de Thucydide *and after*, telle qu'elle est comprise à

peu près entre les massacres de Corcyre et le retour pacificateur de Thrasybule.

C'est dire que peu à peu les intérêts de parti envahissent et supplantent les autres intérêts. « Les divisions régnant partout, les démocrates appelaient les Athéniens, les oligarques les Lacédémoniens. » M. Sembat a défini la République le régime qui fait prédominer le souci des luttes intérieures sur celui des luttes extérieures. Les cités grecques sont de vraies républiques. On y est aristocrate ou démocrate d'abord. Evidemment Sparte fait une exception. Son étonnante constitution, la nécessité où les Spartiates ont toujours été de se serrer par une mobilisation continue sur le sol asservi et hostile où ils sont campés, la discipline morale dans laquelle ils sont élevés dès l'enfance, tout cela coupe la racine aux tentations naturelles de luttes intérieures. Le seul danger viendrait de la politique personnelle des rois: mais d'abord ils sont deux, précieuse garantie, et ensuite les épheures réussiront toujours, comme le conseil des Dix, à abattre ou à rendre impuissant le roi qui prétendra s'écarter par ambition personnelle de la coutume des ancêtres. A Athènes, où ces conditions ne sont pas réalisées, les choses ne laissent point de se passer trop souvent selon la formule de Thucydide. Il y eut toujours dans l'aristocratie un parti laconisant, qui allait de pacifistes pondérés, patriotes, incapables d'une trahison, comme Nicias, à de jeunes oligarques dévorés d'ambition dont l'idéal était bien de devenir les maîtres d'Athènes, sous la protection d'une garnison lacédémonienne à l'Acropole. Ces oligarques, peu difficiles sur le choix des moyens et sur le passé des hommes qui pouvaient les servir, gagnèrent peut-être Alcibiade avant l'expédition de Sicile. Thucydide n'étant pas parvenu à élucider l'affaire de la mutilation des Hermès et celle de la profanation des mystères, personne n'y arrivera jamais. Mais du moins nous donne-t-il le résultat de l'enquête officielle, qui impliquait Alcibiade dans la seconde affaire, et rattachait l'une et l'autre à un complot contre la démocratie. Bien plus, Alcibiade est soupçonné d'intelligence avec les Lacédémoniens. Pendant l'enquête agitée que mènent les Athéniens et pendant qu'Alcibiade conduit

heureusement en Sicile les intrigues et les opérations, un corps lacédémonien s'avance jusqu'à l'isthme dans des conditions mystérieuses qui font croire aux Athéniens qu'il y a chez eux un complot pour livrer la ville à l'ennemi (VI-41).

Thucydide rapporte ces terreurs et ces bruits sans y ajouter foi, sans non plus les déclarer faux : il voit la chose obscure, et, placé à cette hauteur où collaborent les esprits purs de la science et de l'art, il la peint comme un Montaigne se peint, dans cette obscurité même. Remarquons cependant que, décrété d'accusation, Alcibiade passe à Sparte, « sur l'invitation des Lacédémoniens, et muni d'un sauf-conduit, car il les craignait à cause de l'affaire de Mantinée » VI-88).

Alcibiade n'aurait pas eu ces inquiétudes s'il eût été vraiment depuis longtemps de connivence avec les Lacédémoniens. Mais puisque les Lacédémoniens le pressent de venir à eux, lui accordent un sauf-conduit, malgré les tours qu'il leur a joués et le mal qu'il leur a fait, ne semble-t-il qu'il faille croire que les laconisants authentiques, les défaitistes oligarques d'Athènes, dont le procès des mystères avait fait retrouver la piste obscure, eussent présenté Alcibiade aux Lacédémoniens comme un homme qui, animé avant tout d'ambition forcenée et de pouvoir personnel, décidé à ramasser ce pouvoir partout, fût-ce dans la ruine de sa patrie, serait l'homme tout indiqué pour gouverner contre la démocratie et fonder ce régime oligarchique vers lequel, plus fort chaque jour que ses traditions d'Alcméonide, le portait son génie ? En tenant ce langage ils n'eussent rien avancé que de rigoureusement vrai, comme le prouva Alcibiade lui-même.

Cette affaire de trahison, qui au moment le plus aigu de la guerre naît des mœurs et de l'esprit politique propres à une démocratie, elle nous figure — et il ne faut pas s'en étonner — les affaires de trahison écloses pendant la grande guerre dans une autre démocratie. M. Caillaux n'eut jamais cette souplesse heureuse d'intrigue, cette audace géniale, cette santé débordante et effrontée qui caractérise l'ambition d'Alcibiade. Il a joué en partie, il aurait pu jouer en

plus grande partie, les circonstances l'aidant, un rôle analogue. Pas plus qu'Alcibiade avant sa désertion à Sparte, il ne semble avoir commis d'acte propre de trahison. Seulement ceux qui, dans l'intérêt de leurs jouissances ou de leur ambition personnelle, souhaitaient et favorisaient par des trahisons proprement dites la victoire de l'ennemi, considéraient M. Caillaux comme leur chef éventuel et l'homme d'état qui, désigné pour prendre le pouvoir en cas de victoire allemande, serait appelé à satisfaire leur avidité et leurs haines politiques. C'est sans qu'il le sût qu'on tirait sur lui une lettre de change, mais en se réservant de la présenter à un moment où il ne la protesterait pas. S'il ne connaissait pas officiellement l'existence de cette lettre de change, ses ennemis politiques et des patriotes la pressentaient ou la connaissaient. De là, en France, au début du ministère Clemenceau, un état d'esprit analogue à celui qui règne à Athènes lorsque les affaires des Hermès et des mystères mettent sur la piste de la trahison, des complots et de l'intelligence avec l'ennemi. Heureusement l'analogie s'arrête là, car M. Caillaux ne commandait pas d'armée. Mais l'histoire de la démocratie révolutionnaire vient ici relayer l'histoire de la démocratie républicaine. Les commissaires de la *Salaminienne* ressemblent aux trois commissaires de la Convention qui se rendent en 1793, pour arrêter le vainqueur de Valmy, à l'armée de Dumouriez, et qui, plus malheureux que leurs collègues athéniens, sont livrés par lui aux Autrichiens.

Ne voyons pas là des ressemblances fortuites, mais la mise en présence, pendant les grandes guerres générales, des intérêts nationaux et des intérêts de faction dans un pays divisé, labouré de haines politiques. Un ambitieux, un intrigant, un chef de parti est sans cesse exposé à la tentation de préférer la victoire de son parti à celle de son pays, où à celle plus subtile de sauver dans la déroute de son pays les intérêts de son parti: déroute d'abord considérée comme possible, puis escomptée comme probable, puis désirée comme avantageuse.

La discipline intérieure des partis suit alors en Grèce les mêmes méthodes que nous lui voyons employer aujourd'hui. Elle tend à se fortifier par des associations secrètes

et à mettre au-dessus de toute qualité une certaine forme d'honneur, la fidélité à un clan.

L'obscurité répandue sur les affaires des Hermès et des mystères tient à ce qu'elles se relient probablement aux conjurations de sociétés secrètes. C'est à Athènes l'époque des hétairies. Elles portent la marque de toutes les associations de jeunes gens, qui s'en prennent volontiers aux monuments publics et aux institutions consacrées. Comme il est naturel que de telles associations soient républicaines sous la monarchie et monarchiques sous la république, elles sont oligarchiques dans une démocratie. Dans le discours d'Athenagoras, l'oligarchie est représentée comme l'opinion de la jeunesse, et ses railleries contre la démocratie, auxquelles les jeunes gens applaudissaient, firent de Socrate, en 399, une victime de la réaction démocratique. En réalité ces hétairies oligarchiques empoisonnent Athènes. Elles ne se contentent pas de casser le nez des Hermès et volontiers elles emploient l'assassinat. Et surtout leur acte est de trahir, puisque leur intérêt coïncide avec la dissolution de l'empire athénien, et, la domination d'Athènes étant dans toutes les villes liée à celle du parti démocratique, le triomphe de l'oligarchie la fait effondrer. Lorsque Pisandre s'efforce d'établir l'oligarchie dans les cités sujettes, celles-ci s'empressent d'y voir d'abord une occasion de secouer le joug athénien (VIII-64).

Ces hétairies forment les cadres de l'oligarchie comme les phratries formaient jadis ceux de l'aristocratie. Ce sont des groupes artificiels qui remplacent les groupes naturels que comporterait une aristocratie véritable. On peut les comparer aux sociétés de jacobins ou aux Compagnons de Jéhu, à la Congrégation ou à la maçonnerie. Elles naissent naturellement, dans la démocratie judiciaire d'Athènes, du besoin de s'entendre pour l'élection des stratèges, qui ne sont pas tirés au sort, et de se soutenir dans les procès. Au moment de la révolution aristocratique des Quatre-Cents, Pisandre « se mit en rapport avec toutes les associations qui s'étaient formées dans la ville pour les procès et les élections : il leur recommanda de se réunir et de concerter pour abolir la démocratie » (VIII-54), et les Quatre-Cents, une fois au pouvoir, s'empressent d'abord

de procéder à l'exécution de leurs ennemis, puis d'envoyer un héraut à Décélie auprès du roi Agis « pour lui dire qu'ils étaient prêts à traiter, et qu'il aimerait sans doute mieux traiter avec eux qu'avec une démocratie qui ne méritait pas de confiance » (VIII-70). Et Décélie était le Noyon de l'Attique. Telle est la première démarche des oligarques athéniens, dès qu'ils ont réalisé leur Rubicon. Les oligarques ont seulement oublié que l'essentiel d'Athènes, c'est la ville de bois et que les thètes de la flotte, alors à Samos, servent de garde à la démocratie. Un véritable soviet de marins, d'intelligence avec Alcibiade, les renverra.

Ainsi la guerre produit à Athènes le contraire d'une union sacrée. Mais les unions sacrées ne sont, en pareil cas, que des périodes courtes de calme pendant lesquelles s'accumulent les nuées noires et de plus violents orages. Par une sorte de contamination ou d'endosmose, la tension de la guerre intérieure se règle sur celle de la guerre extérieure. Les guerres de la Révolution et de l'Empire ont laissé non seulement la France, mais tout coin de France divisé en deux camps, guelfes et gibelins, blancs et rouges, qui se maintiennent depuis cent ans. Dès le début un Tourangeau helléniste, Courier, en a vécu la vie injurieuse et, ce qui est mieux, en a fixé d'après l'histoire d'un village de vigneron, une physionomie vivante qui n'a guère changé. Et les nations sortent aujourd'hui de la guerre disposées à tout autre chose qu'aux baisers Lamourette.

L'état normal du temps de guerre fait de la neutralité un crime et ne tolère Dicéopolis que sur le théâtre. Mais précisément cet état de guerre se transporte tel quel dans cette guerre intérieure qu'engendre toujours plus ou moins la guerre extérieure. On reconnaît la tension des discordes intérieures à l'intolérance plus ou moins grande de l'opinion publique pour l'état de neutralité, que cette neutralité soit inspirée par le désir de rester sous sa treille, de soigner son vin et de se faire coiffer par Jeanneton d'un simple bonnet de coton, ou bien que la volupté de penser sur une hauteur des idées solitaires la nourrisse et l'exalte. Quand la Grèce est ébranlée en entier, c'est alors que « les citoyens qui n'adhéraient à

aucun des deux partis succombaient, soit parce qu'ils ne luttèrent pas, soit parce que leur sort excitait l'envie » (III-82). Au temps de l'affaire Dreyfus, celui qui n'appartenait ni à la Ligue des droits de l'homme ni à celle de la Patrie Française passait des deux côtés pour un égoïste tiède. Sous la Révolution, on était suspect non seulement quand on avait travaillé contre elle, mais quand on n'avait rien fait pour elle, et l'on trouverait la phrase de Thucydide développée inépuisablement dans la littérature jacobine.

* * *

Cette transformation des sentiments et des idées, analysée par Thucydide, dessine comme par une ligne intelligente et abstraite le grand tournant qui, plus peut-être que tout autre, fait de la guerre du Péloponèse et de la guerre de 1914 les espèces d'un même genre. L'esquisse de communauté hellénique née des guerres médiques s'effondre comme l'essai de communauté européenne né des traités de Vienne. Tout lien de culture ou d'origine, toute sympathie de tradition ou de croyance succombent devant la fureur de détruire un ennemi d'autant plus exécré qu'il vous ressemble davantage et qu'il peut remplir comme vous une place que vous n'entendez pas partager. Chez le subtil peuple de Grèce, cette logique impitoyable de la guerre était évidemment enveloppée dans la même rhétorique qui fait le même acte saint et sacré d'un côté de la bataille, criminel et infâme de l'autre côté. Les discours de Thucydide, épurés par son art et maintenus à un degré élevé de dignité littéraire, éliminent le plus possible cette éloquence facile qui devait manquer là-bas moins encore qu'en l'Europe d'aujourd'hui. Ils en retiennent les lignes logiques, la physionomie vivante, la passion réelle, les idées directrices, la musculature générale, de sorte que l'ensemble de ces discours ressemble à un album où ne manque aucune des attitudes de l'Athéna casquée ou du Doryphore, de la pensée instruite ou de l'homme armé pour de tels combats. Le jour où il a voulu aller plus loin encore dans cette voie, mettre la pensée de cette guerre en une lumière plus

abstraite, atteindre une hyperbole de raccourci et de nu, exprimer, sous le dessèchement de toute communauté hellénique, ce fond rocheux de la pure violence, ce retour de Bia et de Kratos, il a composé le dialogue des Athéniens et des Méliens.

Evidemment on discerne là des influences littéraires. N'oublions pas que Thucydide écrit à l'époque où fleurit à Athènes le dialogue socratique, et qu'il a vu l'avantage de cette méthode par laquelle les raisons peuvent s'opposer une à une ou bien être alignées d'ensemble en les masses de deux discours suivis. Les Athéniens à Mélos emploient la nouvelle méthode dialectique comme on emploie l'armement ou la tactique du jour : « Laissez là les discours suivis, et examinez les questions au fur et à mesure qu'elles seront proposées. » Ces questions roulent, comme pendant notre guerre, sur le droit et la force, le juste et l'injuste. Mais les Athéniens les traitent avec une franchise à laquelle en notre temps on n'atteignit guère et qui ressemble à notre méthode comme la sculpture de nos places publiques rappelle celle du V^e siècle athénien.

A cette distance nous pouvons presque oublier que nous sommes en face d'un drame atroce, qui doit éveiller chez un homme normal des sentiments d'indignation ; et la forme abstraite que Thucydide donne à son dialogue indique que déjà il se dénudait assez l'âme pour vouloir l'oublier lui-même. Nous pouvons l'oublier nous aussi pour n'apercevoir que le poids d'airain et l'ombre inflexible d'une nécessité qui descend sur la mer par l'effet d'une force liée à l'ensemble d'une nature, ainsi que le soir y allonge l'ombre d'un promontoire. Curtius a parlé avec un sens géographique et historique parfait du caractère doux et bienveillant de la mer Egée. Mais à ce moment ce sont la même géographie et la même histoire qui donnent implacablement à la même mer Egée son caractère cruel et destructeur. La position de Mélos est telle que le trident de Neptune ne peut devenir sceptre à Athènes qu'en frappant d'abord Mélos. Une île doriennne, une île neutre dans la mer proche nommée du nom de son vieux roi, la « grande mer » qu'Athènes a pris à tâche de dominer, est détruite par la logique même de cette domination athénienne.

Cette raison de domination, les Athéniens l'exposent avec une inflexible lucidité : « L'ordre divin aussi bien que l'ordre humain implique une nécessité naturelle de vouloir dominer. »

Les Athéniens avouent que leur empire est fondé sur la crainte qu'ils inspirent à leurs tributaires : la neutralité de Mélos laisserait croire que cette neutralité est due à l'impuissance d'Athènes, et c'est une raison suffisante pour subjuguier l'île. La guerre en est à ce point que le respect de la neutralité d'un Etat n'est pas fondé sur un droit de cet Etat à demeurer neutre, mais sur l'avantage qu'ont les puissances belligérantes à respecter cette neutralité. Une telle logique de domination, dans cette guerre pour la mer, presse moins les Etats continentaux : dans le Péloponèse les cités d'Achaïe gardent facilement leur neutralité, ce qui est impossible à une île de la mer Egée. Tout ce que peut faire Athènes, c'est de raisonner avec les Méliens et d'essayer de les persuader. Les mêmes arguments ont pu être repris par le Directoire à l'égard des cantons suisses, par l'Angleterre en 1808 devant Copenhague, par l'Allemagne quand, en 1914, elle envahit la Belgique : « Vous ne vous laisserez pas mouvoir par ce sentiment de l'honneur qui, aux heures de dangers sans conteste et sans gloire, mène ordinairement les hommes à leur ruine.... Ne croyez pas déshonorant de céder à une grande république, qui vous fait des conditions modérées en vous demandant de devenir ses alliés et de payer le tribut pour vos terres. » (V-111.)

L'histoire est ici plus sombre que la fable. Le loup devant l'agneau, l'homme devant la couleuvre, restent tout de même au bout de leurs arguments et dans la lumière de leur injustice, et, après avoir tenté d'habiller la force par leurs raisons, doivent se résigner à l'employer nue. Mais, dans ce dialogue, les Athéniens gardent devant les Méliens, comme les Méliens devant les Athéniens, toutes leurs positions de raisonnement. Les deux « discours », comme ceux du juste et l'injuste dans les *Nuées*, s'équilibrent. Et puisque la fable est venue s'introduire dans ces propos, les deux destinées s'équilibrent aussi comme celle du rat et celle de la grenouille dans l'autre fable. L'épisode termine le livre V, dont les dernières lignes nous apprennent ceci :

« Les Athéniens mirent à mort tous les adultes de Mélos et réduisirent en esclavage les enfants et les femmes. » Alcibiade achètera même une captive de Mélos. Et le livre VI commence ainsi (je rappelle d'ailleurs que la division en livres a été faite postérieurement à Thucydide) : « Le même hiver, les Athéniens formèrent le projet de retourner en Sicile avec un plus grand armement que celui de Lachès et d'Eurymédon, pour la subjuguier si possible. »

Comprenons la juste froideur de Thucydide. Sachons, aux heures où il le faut, l'incorporer à notre intelligence. Mais ne la tenons pas pour un état dernier, pour un point d'arrivée de la Grèce, à un moment où toutes ses puissances se modèleraient sur la sécheresse dure de la destinée qui la conduit à sa ruine. Ce raisonnement des Athéniens, nous le retrouverons dans le *Gorgias* et la *République*, chez Calliclès et chez Adimante, et un grand athlète, Socrate, le rencontrera pour une lutte digne de lui et pour lui faire toucher terre. Et Mélos, ensevelie dans l'obscurité historique, brille pourtant sur les siècles par une double pointe, celle de ce dialogue tragique et celle du marbre aux bras coupés, l'Aphrodite qui enlevait par la seule persuasion de l'amour les armes d'Arès.

Ces pointes éternelles et fixes ne se dégagent que sur une Grèce effondrée et disjointe. Ce sont les forces de dissolution qui sont à l'œuvre et que Thucydide observe sur le corps hellénique, comme il a observé sur le sien la peste qui l'empoisonnait.

Les souvenirs de la guerre médique volent en éclats. La guerre du Péloponèse avait eu sa Mélos continentale, Platées. Les Béotiens et les Lacédémoniens sont alliés, et Platées, Bohême en miniature, est dans la chair béotienne une épine que les Lacédémoniens aident Thèbes à arracher. Les Athéniens à Mélos travaillent sur le modèle que leur ont donné les Lacédémoniens à Platées. Platées depuis le jour de la grande bataille contre les Mèdes, est, de par le serment qu'a prêté Pausanias, placée sous la garantie de tous les Grecs qui combattirent. Ces souvenirs héroïques ne pèsent point devant l'impitoyable nécessité d'une guerre que les hommes ne mènent pas, mais qui mène les hommes. Le roi de Sparte, Archidamos, est d'ailleurs un honnête

homme, qui propose aux Platéens tous les expédients possibles et qui, triste de ces souvenirs, s'achemine avec répugnance à l'inévitable. Il faut que Platées soit extirpée du territoire béotien, et, après une défense héroïque, les Platéens restés dans la ville subissent le sort qui sera plus tard celui des Méliens. Les femmes deviennent esclaves et tous les hommes sont mis à mort. A Salamine les Eginètes avaient obtenu le prix de la bravoure. Mais, si Platées est une épine, EGINE est une chassie dans l'œil du Pirée, et les Eginètes sont traqués, exterminés par les Athéniens. Ceux d'entre eux que Périclès avaient expulsés d'EGINE et que les Lacédémoniens avaient installés à Thyrea en Cynurie sont eux-mêmes poursuivis et massacrés tous en haine de leur nom. Il ne reste aux Lacédémoniens et aux Athéniens qu'à mendier, en lui livrant des Grecs, l'alliance du grand roi, et ce pas est franchi dès la cinquième année de la guerre. Après le désastre de Sicile, il y a chez les alliés d'Athènes une révolte générale. Juste à ce moment les Péloponésiens ont une marine puissante. Il est donc naturel que le siège de la guerre se transporte en Ionie, où il s'agit, en détachant d'Athènes les Ioniens, de couper en deux l'empire athénien. Mais on ne peut les en détacher qu'en les attachant ailleurs, puisque les Péloponésiens n'auront jamais la force ni la volonté de les défendre contre les Perses. On les enlèvera à Athènes, avec l'alliance de Tissapherne, pour les donner à Tissapherne, les vendre aux Perses. Ainsi Sparte, qui avait commencé assez sincèrement la guerre pour affranchir les Grecs, est menée par la logique de cette guerre à prendre la tête du mouvement qui remet les Grecs dans l'esclavage. Le traité d'Antalcidas sera signé par un Spartiate, et il est possible qu'aux yeux des nouveaux Lacédémoniens le Pausanias muré dans le temple d'Athènes par sa propre mère apparaisse comme un précurseur méconnu et malheureux.

Tout conspire à disjoindre la Grèce, et tout aussi conspire à en composer une nouvelle. Cette dissolution apparente ne se fait pas dans un espace glacé, dans un infini où les mondes rayonnent de la chaleur et où se dissipe une énergie décroissante. Elle a lieu dans un monde fermé, où l'énergie que perd une idée révolue s'incorpore pour l'animer à une

idée nouvelle, où l'hellénisme local glisse vers cet hellénisme humain que les grandes monarchies mettront au point, la conquête d'Alexandre, le gouvernement des Ptolémées et des Séleucides, l'empire de Rome. Il faut pour préparer ce brassage la terrible crise morale que Thucydide date des massacres de Corcyre. Mais l'histoire ne se répète pas et il serait bien vain et téméraire de voir dans la semblable crise morale déterminée aujourd'hui par la guerre l'amorce d'une fusion pareille. L'histoire, science du présent, ne permet de comprendre l'avenir que lorsqu'il est devenu du passé. C'est alors que pour le prophétiser, nous nous reculons vers un passé plus ancien, et cette prophétie continuelle du passé nous donne l'illusion qu'elle réussira encore, appliquée à l'avenir.

Tout au plus une transformation due à un changement purement quantitatif peut-elle se reproduire lorsque des quantités analogues croissent ou décroissent pareillement. Une Grèce nouvelle s'est d'une certaine façon répandue sur le monde, mais une certaine Grèce historique parfaitement définie, la Grèce de la cité, a été blessée à mort par une cause purement mécanique, qui est la perte d'hommes, l'extermination automatique des cités sous la guerre. Les neuf mille guerriers qui ont fondé la Sparte dorienne sont de plus en plus réduits, le temps n'est pas éloigné où il en restera trois cents et ce serait une belle chose que de restituer, comme Grainville fit du *Dernier homme*, ce dernier Spartiate, qui, au temps de Cymodocée et d'Eudore, a pu consciemment, amèrement, superbement exister. On imagine Chateaubriand, en 1806, évoquant sur les ruines de Sparte et enviant ce père inconnu. La population d'Athènes qui, au contraire de celle de Sparte, fut toujours mêlée, retrempée de sang allogène, ne se défait pas avec cette régularité sombre et belle de blocs qui se détachent, de citoyens qui forment les seuls murs de la cité et qui tombent un à un comme les pierres de ces murs. Mais rien ne peut compenser les énormes saignées que sont la grande peste, les désastres d'Égypte et de Sicile, les vingt-sept ans de guerre presque ininterrompue. La guerre du Péloponèse inaugure la maladie qui tuera le monde antique (la seule d'ailleurs qui puisse tuer vraiment un monde, un peuple, une cité),

l'oliganthropie. Athènes et Sparte, qui périrent par une oliganthropie successive, endureront peu à peu le sort qu'elles ont fait subir en bloc, en une de ces nuits d'horreur troyenne qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle, à Mélos et à Egine, à Messène et à Platées. Successive ou subite, venue de la peste, de la longue guerre ou du massacre, l'oliganthropie n'est pas toujours incurable. Des peuples ont subi sans périr des saignées aussi cruelles. Il n'y a que l'espace d'une vie d'homme entre la France de Jeanne d'Arc, dépeuplée par la peste noire et la guerre, et la France de Louis XII débordante de population et de richesse, frémissante d'énergie inemployée. La guerre de Trente ans, en dévastant l'Allemagne, ne l'a point jetée dans une oliganthropie sans remède, et si un peuple dans l'histoire avait dû singulièrement périr de cette maladie, n'eût-ce pas été le peuple arménien, saigné aux quatre veines depuis les temps des Assyriens et réparant toujours la race par l'inlassable énergie de son sang ?

Mais peut-être faut-il, pour que l'oliganthropie soit mortelle, deux conditions, dont une seule était réalisée dans cette France, dans cette Allemagne, dans cette Arménie, mais dont nulle n'a manqué à la Grèce du III^e siècle qui précède le Christ, ni à la Rome du III^e siècle qui le suit. Il faut qu'au dépeuplement imposé par la destinée se joigne le dépeuplement voulu par l'homme, qu'au dépeuplement qui fauche les générations vivantes se joigne celui qui refuse l'être à la poussée réparatrice, à la génération future. De sorte qu'il est rigoureusement vrai de dire qu'un peuple ne meurt que lorsqu'il le veut. La Grèce du III^e siècle, au moment même de sa plus grande oliganthropie, produit, avec les Praxitèle et les Scopas, les suprêmes sculpteurs de l'individu, les Epicure et les Zénon. Et ceux-là, en modelant la figure parfaite du sage, lui enseignent l'inutilité, la vanité, le danger d'une famille qui brouillerait les traits de la pure œuvre d'art. Et Rome s'affaisse de même quand une conspiration générale et tacite se forme pour éviter les mêmes charges. Le vide alors agit comme un appel d'air sur les masses extérieures, celles des Macédoniens et des Germains, qui s'y engouffrent et font tout écrouler. Les massacres de la

grande guerre, les épidémies et la faim ont fait subir à l'Europe des pertes d'hommes relativement aussi considérables que celles qui épuisèrent la Grèce. A ces pertes d'hommes s'est ajoutée chez les survivants une perte d'énergie vitale. Et la perte d'hommes, la perte d'énergie sont suivies, ainsi que le corps par l'ombre, par des prodromes d'oliganthropie volontaire, une francisation (en un singulier sens) de l'Europe. Comme l'analogie porte alors sur des quantités mesurables, comme les causes des événements historiques envisagées ici sont quantitatives, les ressemblances peuvent être serrées de plus près, il est permis de conclure d'une époque à l'autre avec plus de vraisemblance, et de garder, en refermant Thucydide, certaine angoisse. Certes il serait bien aventureux, sur des indices peut-être temporaires et locaux, de croire à l'imminence générale de cette oliganthropie volontaire, d'accueillir les exemples grecs et romains plutôt qu'européens et chrétiens. Mais si par malheur ce revenant est en route, c'est un vieux rythme de la nature que l'histoire de l'antiquité nous aide à reconnaître et à classer.

ALBERT THIBAUDET.

(A suivre.)

Des riches honnêtes coudoient le profiteur ; d'honnêtes pauvres applaudissent aux doctrines communistes ; il semble que toute droiture et toute dignité s'écroulent.

Qu'une ligue des gouvernements puisse, par ses seuls moyens, rétablir l'équilibre compromis du monde, cela est douteux. La Société des nations a besoin du secours de chacun, soit qu'on agisse en tant qu'individu, soit que des groupes apportent leur concours dans cette lutte pour les principes que défend la Société des nations. Tout homme, toute femme qui garde un esprit courageux et un espoir ferme au cœur doit se transformer en missionnaire, encourager ceux qui sont déprimés, convaincre de leur erreur les cyniques et les tièdes, combattre l'esprit de guerre qui anime les autres. Après tout, il y a plus de gens qu'on ne pense qui sont prêts à défendre la cause du droit ; il ne faut qu'un mot d'ordre pour qu'ils se lèvent en masse et, ce mot, le moment est venu de le donner.

Pendant que les hommes, individuellement ou en groupes, travaillent pour la Société des nations, il est une organisation qui travaille, non pour elle, mais avec elle, dont le but est, en définitive, le même, dont l'action souvent se développera parallèlement à la sienne, sur laquelle on pourra toujours compter et dont l'aide, parfois, ne sera pas inutile. Le nouveau mouvement de la Croix-Rouge s'affirme en faveur de la Paix, et il favorise, aux heures de trouble, l'entr'aide fraternelle entre les nations et les hommes. Il veut aider les gouvernements à rétablir et à maintenir la santé du corps et la santé de l'esprit dans l'humanité. Parce que la Ligue des Croix-Rouges ne dépend d'aucun gouvernement et n'a point de part aux querelles politiques ou confessionnelles, elle peut marcher librement dans le chemin de son idéal. Et peut-être se sentira-t-on plus réconforté, plus rassuré, aux étapes difficiles de la Société des nations, si l'on voit flotter sur la même route la bannière de la Croix-Rouge.

DAVID HENDERSON

Director-General, League of Red-Cross Societies.

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

(Suite et fin¹)

V

LES DEUX GUERRES

La ressemblance de la guerre du Péloponèse et de la grande guerre d'Europe frappait en Allemagne, dès le début, bien des esprits². Dans les pays anglo-Saxons au contraire on était plus sensible aux analogies de notre guerre avec la guerre de Sécession³. En France les politiques avaient une tendance à y voir une suite et une forme nouvelle des grandes guerres européennes depuis Charles-Quint⁴. Les trois ressemblances existent et gardent leur raison d'être. La première se réfère mieux à l'idée de la guerre générale, à la permanence de ses formes abstraites : elle paraît cependant paradoxale quand on songe à la différence profonde d'un Etat moderne et d'une cité grecque. La deuxième correspond à un rapport de rythme intérieur et de conditions matérielles ; mais les dissemblances restent énormes, et, tandis que la guerre de Sécession comportait un terme, une fin absolue dans la victoire de l'un des partis, la guerre européenne n'a point posé par sa victoire une conclusion, mais le principe de discordes nouvelles. Enfin, si cette guerre a continué les vieux procès européens, elle les a pris dans un rythme mondial, elle les a subordonnés à tout un ensemble terrestre, elle les a rendus secondaires en enlevant à l'Europe, et surtout aux vieilles

¹ Voir nos numéros de juillet, septembre et octobre.

² Voir article d'Erich Beths, in *Neue Jahrbücher für Klass. Altertum* 1917.

³ Voir le résumé de ces vues dans Roupnel, *Grande Revue*, 1915.

⁴ Voir Bainville. *Histoire de Deux Peuples*.

puissances de l'Europe, leur place prépondérante et centrale. Toutes ces analogies ne seront donc vraies que d'un angle spécial et momentané, et seront d'autant plus vraies qu'elles éprouveront davantage le besoin les unes des autres et seront disposées à se relayer.

Cependant, pour une pensée à la fois géométrique et plastique, l'abstraction qui retrouve sur le visage de notre guerre les traits de la grande guerre grecque me paraît la plus claire et la plus satisfaisante des trois. On a montré souvent comme la Grèce est une miniature de l'Europe, comme dans la Grèce même l'Attique est une réduction de toute la Grèce. Il s'agit, dans les trois cas, aux trois échelles, d'une presqu'île découpée, élançée d'une masse continentale, avec des plaines intérieures qui nourrissent des populations agricoles, un développement de côtes qui la met en contact avec les mers les plus vitales de la circulation humaine. Quand une de ces presqu'îles sera engagée dans une guerre générale, dans une guerre de vie ou de mort, ce sera pour une question d'hégémonie née d'une question plus générale encore, celle de la domination des mers.

Ces deux guerres exhaustives et totales servent de conclusion et de sommation à une tradition invétérée et à un état endémique de guerres particulières. Elles ne naissent pas subitement, elles sont précédées d'autres guerres, d'éruptions locales qui tendaient à se généraliser et qui naissaient des mêmes problèmes. Entre les guerres médiques et la guerre du Péloponèse, la ligue athénienne et la ligue péloponésienne s'étaient répandues en guerres incessantes, coupées de trêves, le reste des Grecs se rangeant plus ou moins d'un côté ou de l'autre, « continue alternative de trêves et de combats soit entre eux soit contre les alliés qui les abandonnaient ». Tout indiquait que les problèmes pendants ne pouvaient être résolus que par la guerre. De même avant la grande guerre européenne les problèmes locaux ne demandaient qu'à prendre figure de problèmes généraux, suscitaient les guerres locales de Mandchourie et des Balkans, qui dessinaient une guerre générale, se tendaient vers elle comme vers leur accomplissement et leur forme.

Les deux guerres sont amenées par le moyen même qu'on avait cru expédient pour éviter la guerre : les alliances. Elles se produisent automatiquement au moment où toutes les grandes puissances ici de la Grèce et là de l'Europe sont partagées en deux alliances rivales. Dans les deux cas, chacune de ces alliances s'est formée expressément et sincèrement avec le dessein de maintenir la paix, de garantir aux participants une chance supplémentaire de paix. Et inévitablement, par l'effet d'une claire logique, ces alliances ont tourné en un engrenage de guerre, ont multiplié les chances de guerre. L'alliance de Lacédémone avec la grande puissance maritime du Péloponèse entraîne, dès que Corinthe entre en conflit avec Athènes, Lacédémone dans une guerre maritime. L'entrée des Corcyréens dans l'alliance d'Athènes amène Athènes à une guerre contre Corinthe. Du jour où la plus grande partie de la Grèce est inscrite soit dans l'alliance péloponésienne soit dans l'alliance athénienne, aucune guerre ne peut demeurer localisée. Du jour où toutes les grandes puissances de l'Europe se sont trouvées partagées entre l'Entente et la Triple, il était inévitable que tout conflit local amenât une conflagration générale. Ce n'est pas à dire que les alliances sagement entendues ne puissent fournir une garantie réelle de paix. La politique de Cimon a valu à la Grèce gloire et prospérité. Et, dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, l'alliance franco-autrichienne a assuré la paix de l'Europe. S'allier, c'est pour les peuples comme s'attacher pour les alpinistes : la corde est par destination un instrument de salut, et procure parfois ce salut, mais il arrive aussi qu'elle entraîne toute la cordée dans la chute. Le malin est parfois celui qui tient, comme Tartarin et Bompard, son couteau prêt au bon moment.

En Grèce comme en Europe, les deux ligues n'entrent pas de gaieté de cœur dans la guerre générale. Les Péloponésiens, et surtout Lacédémone, ne veulent pas plus la guerre que ne la voulait l'Entente en 1914. Du côté adverse il y a, il est vrai, dans les mois qui précèdent les hostilités, une volonté formelle de guerre. Guillaume II en 1914 a cherché la guerre comme Périclès en 432 et comme les Girondins en 1792. Mais chez Périclès comme chez le

Kaiser (la Gironde a été obligée, sitôt née, d'improviser ses révolutions), la volonté de guerre ne s'est pas produite sans un long conflit intérieur, des doutes et des angoisses. Et (quelle que soit la différence entre la claire intelligence de Périclès et le cerveau faible et fumeux de l'ancien empereur), aucun des deux ne semble avoir envisagé clairement la possibilité de ce qui, en fait, se réalisa: la ruine, ici de la Grèce et là de l'Europe, et plus profondément que de tout autre peuple celle de leur patrie.

Les deux guerres n'éclatent point d'abord en pleine lumière sur une question vitale, centrale, mais de façon détournée et oblique, à propos d'un incident singulier et d'un pays en apparence secondaire, dont deux membres des alliances rivales se disputent la domination : les affaires de Corcyre font pendant à l'affaire de Serbie. Ici et là Corcyre et Serbie sont deux expressions géographiques qui signifient la même idée : l'une et l'autre figurent une porte, la porte essentielle d'un monde, une part significative et précieuse des biens pour lesquels doit s'engager la guerre. Corcyre, comme au temps d'Ulysse, est encore pour les marines grecques la porte de l'Occident, et la Serbie est pour l'Europe centrale une porte de l'Orient, un passage vers la Méditerranée.

Les deux guerres paraissent dès le début aux esprits clairvoyants se comporter comme des forces de la nature, qu'il est impossible d'arrêter avant qu'elles aient donné leur plein effet, occupé et épuisé une totalité d'espace et de temps.

Dans l'espace, elles s'étendent plus loin qu'aucune des guerres qui les ont précédées. Dans la guerre du Péloponèse, le Péloponèse lui-même n'est pas la partie du monde grec le plus directement touchée, mais tout le monde grec, depuis l'Euxin jusqu'à la Sicile, subit successivement l'ébranlement de la guerre générale. L'Asie Mineure, Chypre, l'Égypte sont attirées dans le tourbillon. Le monde grec de la Méditerranée orientale et centrale se comporte comme un monde fermé et total, et c'est dans la planète entière qu'en 1914 il trouve son analogue, lorsque l'entrée en scène du monde britannique, de la Chine et du Japon, de l'Amérique du Nord et du Sud transforme pour la

première fois — et non certainement pour la dernière — une guerre locale en une guerre planétaire.

Chaque fois la raison est la même : c'est qu'il s'agit d'une guerre pour la domination de la mer et que tous les peuples de la mer y sont intéressés. Mais de l'une à l'autre guerre la situation est renversée. Tandis que la plus grande partie du monde grec se lève contre la thalassocratie athénienne, s'efforce de briser ses ambitions d'hégémonie, la plus grande partie de la planète se place de 1914 à 1918 à côté des dominateurs de la mer et vient en aide contre l'Allemagne à la thalassocratie britannique. C'est que cette suprématie maritime de l'Angleterre ne s'est pas accompagnée jusqu'ici d'une domination politique, dont un peuple insulaire n'est d'ailleurs pas capable. L'Angleterre, moitié de son bon gré et moitié de force, n'exerçait pas sur la planète d'hégémonie ; elle a ajouté beaucoup à la prospérité matérielle générale, elle a peu enlevé à la liberté générale, et dans le cours de son histoire, lorsque ses intérêts vitaux n'étaient pas en jeu, l'a respectée à peu près comme avait fait l'aristocratique Sparte. Ce qui, en Grèce comme en Europe, a toujours été redouté comme la menace la plus grave pour la liberté des peuples, ce n'est pas une pure thalassocratie, Carthage, Venise, Hollande et, dans une certaine mesure, Angleterre, c'est la conjonction en un même Etat de la plus grande puissance militaire et de la plus grande puissance maritime. Tel était en Grèce le cas d'Athènes qui avait la flotte la plus considérable du monde grec et qui, ainsi que le montra l'expédition de Sicile, était seule capable de mettre sur pied des armées relativement énormes, qui rappelaient celles des rois de Perse et des Carthaginois. Le danger de cette conjonction est apparu plusieurs fois dans l'histoire moderne ; à chaque fois il a déterminé contre la puissance qui aspirait à la double domination une coalition dont l'Angleterre était une des pièces principales : Espagne au XVI^e siècle, Louis XIV au XVII^e, Napoléon au XIX^e, Allemagne impériale au XX^e. Derrière le front haut de Périclès comme derrière le casque romantique de Guillaume II, la Grèce et le monde ont aperçu le péril de cette double hégémonie et se sont levés contre elle. Au contraire, des Phéniciens

aux Anglais, les thalassocraties ont toujours permis une division du pouvoir, l'ont empêché de se concentrer dans le globe d'or porté par une seule main, et le trident de Neptune n'a jamais été à lui seul le sceptre entier du monde. Quand les deux pouvoirs ont été réunis, on a eu l'empire romain, et les imaginations d'outre-Rhin ont forgé sur ce modèle un empire germanique. L'Angleterre, appuyée sur une ligue des peuples libres, a eu pour la quatrième fois la chance de briser, après Philippe II, Louis XIV et Napoléon, ce rêve des deux pouvoirs réunis. Il est possible qu'il soit repris par un peuple de l'Ancien ou du Nouveau Monde. Il est possible aussi que la fédération anglo-saxonne, par la force des choses, par le débordement des Indes sur l'Asie antérieure, par la vassalité, la portugualisation des petites nations incapables de se suffire, soit amenée insensiblement à l'exercer elle-même, à joindre au contrôle des mers le contrôle des continents : d'où nouvel empire romain, ou nouvelles guerres planétaires.

Ainsi l'extension inévitable d'une telle guerre dans l'espace se lie nécessairement à son extension dans le temps. Nous sommes devant des forces telles qu'il est aussi impossible de les borner en durée que de leur assigner une limite sur la mer. Thucydide nous dit que, dès le début de la guerre, il en a prévu la longueur. C'est possible. Et, dans les discours qu'il prête à Périclès à Athènes, et surtout à Archidamos à Sparte, toute la guerre est mise en lumière avec ses perspectives de durée interminable et de lente usure. Le 1^{er} août 1914, M. de Bethmann-Hollweg eût lu avec un grand profit le discours du roi de Sparte. Les Lacédémoniens, dit Archidamos, pourront dévaster le territoire athénien, mais avec la maîtrise de la mer les Athéniens pourront toujours réparer leurs pertes et retrouver des ressources. Dès lors la guerre sera sans fin. « Il ne sera plus possible de quitter les armées avec honneur, surtout après avoir été les premiers à les prendre » (I-80). Les Athéniens ne se rendront pas esclaves de leur territoire. Pas plus que les Français. « A moins d'être les plus forts sur mer ou de leur enlever les revenus qui alimentent leur marine, nous subirons plus de mal que nous n'en ferons. » C'est toute l'histoire de l'Allemagne pendant la guerre. Il est vrai

qu'elle a complété l'alternative d'Archidamos et essayé d'un troisième parti que les Grecs n'avaient pas prévu : être la plus forte sous mer, — ce qui ne lui réussit pas.

L'opinion que Thucydide prête à Archidamos ne paraît pas avoir prévalu à Lacédémone. Sparte, comme Berlin, confiante dans la supériorité de ses forces continentales, croit à un coup de massue, à une guerre courte. « Nous nous sommes trompés sur la durée des hostilités, dit Brasidas aux Chalcidéens. Nous avons espéré avoir promptement raison des Athéniens ». Brasidas a compris à la fois l'extension inévitable de la guerre dans l'espace et son extension inévitable dans la durée, l'une et l'autre solidaires. La guerre est pour lui une guerre qui portera sur les points vitaux, lointains, de l'empire athénien, de même qu'elle devra aller dans le temps jusqu'à la destruction d'Athènes. Ou plutôt son tempérament militaire est de ceux qui, installés dans la guerre, ne pensent qu'à la guerre, en prennent leur parti comme d'une chose permanente et nécessaire, se trouvent par là en communion avec sa nature profonde.

Cette nécessité inflexible d'une guerre générale lancée jusqu'à son terme d'épuisement et qui ne peut s'arrêter auparavant, il fallait précisément, pour sa plus grande évidence, que des hommes raisonnables, paisibles et de bonne volonté s'efforçassent d'y contrevenir, et de chercher loyalement à ramener les bienfaits de la paix. Ce fut, après la mort de Brasidas et de Cléon, la paix de Nicias et d'Archidamos, — équivalent à peu près à la paix d'Amiens en 1802, et dont le spectre, sous le nom de paix blanche, rôda tout le long de notre guerre. Une telle paix laisse plus de difficultés pendantes qu'il n'y en avait au moment où la guerre a éclaté, maintient donc intactes, et plutôt accrues, les raisons de conflit. Comme en 1802 la question des restitutions ne peut se résoudre heureusement. Surtout la paix, par les mécontentements qu'elle engendre chez les alliés des deux partis, ceux qui se disent sacrifiés, menace d'engendrer de nouveaux systèmes d'alliances et par conséquent de nouvelles fermentations guerrières. La grande difficulté de la paix de Nicias provient de ce que les Athé-

niens sont obligés de choisir dans le Péloponnèse entre les Argiens et les Lacédémoniens, les Lacédémoniens de choisir dans la Grèce du Nord entre les Béotiens et les Athéniens ; une alliance entre les ennemis de la veille pour imposer la paix à ceux qui la refusent est un paradoxe qui ne tient pas. Quand la paix se fait sans vainqueur ni vaincu, chacun des deux partis s'estime, selon l'occasion et la revendication du moment, vainqueur ou vaincu. Et nul mieux que Nicias lui-même, dans le discours qu'il prononce, avant l'expédition de Sicile, n'indique les raisons pour lesquelles sa propre paix est précaire. « Au moindre échec que nous viendrons à subir, nos ennemis s'empresseront de nous attaquer, d'abord parce qu'ils ont traité à la suite de revers, par nécessité, puis parce que le texte du traité comporte une ample matière à conflit » (V-10). Les deux raisons capitales dans tous les cas pareils...

Aussi une telle paix est-elle bientôt rompue par la logique de la guerre, et, sans violation délibérée, tombe-t-elle d'elle-même comme une attitude artificielle et forcée. Il faut que la guerre soit menée à son terme naturel, qui est la victoire d'un des deux adversaires, tenant l'autre à sa discrétion. Lysandre et Foch ont eu cette victoire.

La situation de 404 et celle de 1918 présentent bien des analogies. L'épuisement d'Athènes, les ressources et le génie de Lysandre ont permis une victoire toute militaire, la force d'Athènes est abattue, Lacédémone et ses alliés délibèrent en pleine souveraineté sur le sort de leur ennemie. Achèvera-t-on sa défaite par sa destruction ? C'est le parti qui doit être évidemment soutenu par les voisins les plus immédiats d'Athènes, les Corinthiens et surtout les Thébains. Tant qu'il y aura une Athènes, la marine de Corinthe ne sera que la seconde de la Grèce, et toujours menacée. Tant qu'il y aura une Athènes, Thèbes ne sera pas en sécurité ; malgré la destruction de Platées, sa domination sur la Béotie demeurera mal assise ; seule la disparition d'Athènes lui permettra d'exercer dans la Grèce du Nord une hégémonie analogue à celle de Sparte dans le Péloponnèse. Cette dernière raison ne saurait convaincre Lacédémone et l'entraînerait assez naturellement à contrecarrer le vœu des Thébains. Mais c'est pour d'autres causes encore que Sparte

résiste à la volonté de ses alliés et conserve l'existence de sa rivale.

Certes le conte grandiose du chœur d'*Electre* : « O fille d'Agamemnon, je suis venu vers ta demeure rustique... » qui, récité à la table des généraux vainqueurs, aurait sauvé Athènes en interposant l'image de son génie et de sa poésie, a été inventé plus tard. Il est impossible pourtant qu'il n'implique pas une vérité profonde, une vérité morale, vivante au cœur de Sparte. Au moment où Lacédémone avait obtenu ou croyait avoir obtenu tout ce qu'elle pouvait souhaiter comme fin de la guerre, l'être de la Grèce, obscurci depuis vingt-sept ans par la poussière des batailles, lui apparaissait de nouveau avec cette pureté raisonnable qu'il revêtait autrefois à Athènes aux yeux de Cimon. Elle avait dû céder aux Thébains dans l'affaire de la destruction de Platées, malgré la répugnance d'Archidamos, gêné par le souvenir de Pausanias et de la grande victoire où, sous un roi de Sparte, la Grèce avait été sauvée. Sans Platées, il y avait pourtant encore une Grèce. Sans Athènes, il n'y en avait plus. On entendait par Grèce un composé de plusieurs génies tantôt complémentaires et tantôt hostiles. Le jour où le génie d'Athènes manquerait à la Grèce, il n'y aurait vraiment pas plus de Grèce que si Xerxès eût vaincu à Salamine ou Mardonius à Platées, et pour Sparte même, alors, vaudrait-il la peine de vivre ? Sparte, qui s'était sauvée elle-même par la force de sa tradition lacédémonienne, sauva Athènes par la force de sa tradition hellénique.

Athènes ne fut pas détruite, mais elle perdit son empire et toute sa puissance maritime. Elle ne gardait que son territoire continental, devait démolir les Longs Murs du Pirée, ne conserver que les vaisseaux qui lui seraient laissés par une décision ultérieure. C'était là qu'aboutissaient l'effort formidable et le rêve démesuré d'un empire athénien sur une Grèce asservie. Et les conditions ainsi acceptées le 25 avril 404 nous rappellent singulièrement celles de l'armistice de 11 novembre 1918.

L'armistice du 11 novembre et le Traité de Versailles constatent l'écrasement de l'Allemagne, mais d'un autre côté ils lui assurent et lui garantissent un être qu'ils pou-

vaiant lui retirer. Elle perd tout ce qui lui donnait figure extérieure d'Empire, mais garde l'armature intérieure qui en fait un Etat. L'histoire saura un jour, ce que nous ignorons aujourd'hui, les avis qui furent émis parmi les vainqueurs sur la destinée de l'Allemagne. Comme au quartier général de Lysandre, ces avis furent sans doute partagés, et pour des motifs analogues. Une partie éclairée, considérable en qualité, de l'opinion française, voulait la destruction de l'Allemagne, je veux dire la destruction de son unité, de son syncrisme, le retour à son état de division, comme la population d'Athènes rasée en serait revenue, si elle n'avait pas été vendue, à l'état de dispersion antérieur à Thésée. (C'est exactement le traitement que Sparte en 384 infligea à Mantinée). Il est naturel que la rupture de l'unité allemande ait été demandée par les Français, toujours menacés immédiatement et dange-reusement par cette unité, et dont les raisons étaient meilleures encore que celles des Thébains. Cette rupture, cette destruction, ce retour à l'état des traités de West-phalie, n'étaient nullement impossibles. Si la France eût été seule, et toute puissante, et gouvernée par des réalistes incroyables, elle eût été jusqu'au bout de ses intérêts, de sa tradition, de sa logique géographique et historique. Quelle image s'interposa pour sauver l'Allemagne ?

Je ne prétends instituer ici aucune comparaison entre ce que représente Athènes et ce que représente l'Allemagne du point de vue de la civilisation générale, du point de vue de ce capital moral dont le prestige peut être à un moment donné une défense contre des ennemis, du point de vue de ces morts auxquels Sylla, lorsqu'il eût pris à son tour Athènes, prétendit accorder la grâce des vivants. Mais ce qui était vrai du temps de Sylla ne l'était pas encore en 404. En 404, tout l'éclat intellectuel et esthétique d'Athènes consiste dans son théâtre et sa céramique, la sculpture est encore la propriété indivise du génie grec entier, et la grande école exclusivement athénienne ne paraîtra qu'au siècle suivant ; la philosophie athénienne n'existe qu'en l'étrange personnage qui boira la ciguë cinq ans après et qui est bien le dernier Athénien auquel on puisse penser à la table de Lysandre ; l'histoire athénienne dort encore

ignorée en le manuscrit qu'achève Thucydide. L'éclat d'Athènes lui vient de sa grandeur militaire et navale, de ses luttes pour la liberté de la Grèce, de ce génie saisissant qui fait qu'elle existe puissamment en Grèce et que son nom représente une grande chose grecque qu'un Grec sent et ne peut dire.

C'est un fait que la destruction de l'unité allemande n'a trouvé aucun écho auprès des Anglais et des Américains, dont l'opinion fut en somme prépondérante. L'Angleterre n'avait d'intérêt primordial qu'à la destruction de la puissance maritime allemande, et elle sut y veiller. Mais la dissolution de l'unité allemande, contemporaine de la dissolution de l'unité russe, n'eût laissé subsister sur le continent européen qu'une seule puissance de premier ordre, malgré ses terribles saignées, la France. L'Angleterre ne le jugea sans doute pas plus utile que Sparte n'estima expédient de ne laisser dans la Grèce continentale qu'un seul Etat fort, Thèbes. Une France et une Allemagne constamment ennemies, jamais abattues, l'Angleterre en a besoin dans son échiquier politique. Ce besoin, en 1814 et 1815 — comme auparavant en 1713, — s'employa au service et au salut de la France de même qu'il a pu s'employer en 1914 au service (et peut-être au salut) de l'Allemagne. Attendons (métaphoriquement) ce qu'amènera vers 2013 ou 2014, si ce rythme par centaines continue, le même jeu de bascule.

Il est intéressant de noter, à ce propos, que la décision de Sparte qui sauva Athènes allait procurer rigoureusement quarante ans plus tard à Sparte son propre salut. L'éventualité qui pouvait paraître en 404 la plus problématique se réalise. Thèbes échappe de l'alliance de Sparte, acquiert autour du génie d'Epaminondas une formidable puissance, inflige à Sparte une défaite pire qu'Ægos-Potamos ne l'avait été pour Athènes, puisqu'amputée de la Messénie et réduite à un millier de citoyens, elle cessera d'être dans le Péloponèse l'Etat prépondérant. Peu s'en faut, à deux reprises, qu'Epaminondas n'achève son triomphe par la prise de Sparte. Si sa victoire n'est pas totale, c'est que les forces d'Athènes, alors reconstituées, se portent tout entières contre lui, et qu'il doit compter après

Leuctres avec la levée en masse, sous Iphicrate, de douze mille hoplites athéniens. Lorsque, dans sa dernière campagne, il marche sur Mantinée avec cette grande armée de trente-trois mille hommes qui doit achever la ruine de Sparte, c'est la cavalerie athénienne qui sauve Mantinée et dans ces jours tragiques diffère jusqu'à sa mort la victoire stérile du héros thébain. Athènes abattue en 404, Sparte l'eût donc suivie inévitablement dans sa chute.

La politique suffit à expliquer la ligne suivie par Sparte en 404, par l'Angleterre en 1918. Pour organiser sa paix, l'Allemagne pensa trouver en Erzberger exactement le même homme qu'Athènes en Thérémène. Mais y eut-il à Versailles, dans la pensée des uns ou des autres parmi les Cinq, et en Europe et outre-mer, dans le cœur de ceux qui écrivent, réfléchissent ou sentent, une idée où pût s'amorcer une légende analogue à celle du cœur d'Euripide ? L'Allemagne sur le bord de l'abîme a-t-elle été protégée par un grand souvenir de civilisation, par une lumière de son génie ? L'Allemagne a gardé auprès des peuples anglo-saxons, de langue et de religion en somme germaniques, le bénéfice de ce fait qu'elle est le foyer et l'ordre du germanisme. Le nationalisme français, avec M. Barrès et M. Maurras, et aussi M. Boutroux, a conspiré à cette idée : il s'en est pris au germanisme en son entier, en son bloc, en son être, depuis Odin jusqu'à Kant, depuis Luther jusqu'à Nietzsche. Il était assez naturel qu'une telle doctrine de guerre répondît chez nous aux divagations allemandes sur la décadence des races latines. Il n'était pas moins naturel que chez les peuples du Nord, chez les Anglo-Saxons, une certaine solidarité spirituelle, septentrionale et germanique, se dessinât, suffisante pour conserver à l'Allemagne son être politique, mais non pour la soustraire aux réparations légitimes et aux garanties nécessaires, surtout quand ces réparations et ces garanties concernaient l'empire de la mer.

On objectera peut-être que la destruction de l'unité allemande n'eût pas été une mesure absolument dirigée contre le germanisme entendu comme capital de civilisation, comme étiquette d'une culture, puisque le génie intellectuel et esthétique de l'Allemagne s'est développé avant l'unité allemande, et paraît même avoir été stérilisé

par cette unité. Les nationalistes français les plus absolus, comme M. Barrès, admettent, glorifient même certaines formes de la civilisation allemande, celles qu'ils appellent rhénanes, et qui sont en contact sympathique avec le génie latin et français. Il y a cependant un grand bloc d'humanité, qui va de Stockholm à San-Francisco par Londres, où règne un point de vue assez différent, et où l'on sent obscurément le besoin spirituel d'une métropole du germanisme qui, dans les conditions politiques actuelles, implique bien une Allemagne, et non des Allemagnes. Observons d'ailleurs qu'une concession a été faite à la France, et que l'idée française « des Allemagnes » a reçu un fragment de satisfaction avec l'interdiction faite à l'Autriche allemande de s'agrèger au Reich. Mais entre l'intérêt français, qui voulait que la balkanisation de l'Europe centrale s'opérât jusqu'au Rhin, et l'intérêt anglo-saxon qui exigeait qu'elle s'arrêtât aux monts de Bohême et à la Vistule, si le second l'a emporté, c'est, entre autres raisons, que des images de culture commune, de religion commune ont donné à cet intérêt une bonne conscience et un couronnement idéaliste. Quelle que soit la part du calvinisme dans la formation religieuse de l'Angleterre et de l'Amérique, de M. Lloyd George et de M. Wilson, une légende future pourrait faire jouer au choral de Luther en 1914 un rôle assez analogue au chœur d'Electre en 404.

Cette balkanisation n'a pas son origine dans la perversité de politiques machiavéliques, mais dans les nécessités de la politique et dans la nature historique de l'Europe centrale. Balkaniser, c'est diviser pour commander. « Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français, disait une proclamation prussienne en 1815. Partageons-le en Neustrie, en Aquitaine . . . » Le malheur pour la Prusse était qu'il y a une France indivisible, et que les mots de Neustrie et d'Aquitaine n'existent que pour l'histoire du moyen-âge. Bavière, Saxe et Prusse ont un peu plus d'existence politique, et Bohême, Croatie, Pologne en ont encore davantage. Pour balkaniser l'Europe centrale, il suffit de la laisser retomber dans son état naturel, qui est la division. C'est une garantie de suprématie pour les grandes puissances. Ce n'est pas une garan-

tie pour une paix générale, que les pays danubiens séparés ne paraissent pas devoir assurer beaucoup mieux que l'Autriche-Hongrie d'hier. Balkanisme ne signifie précisément concorde. La proclamation prussienne que je citais tout à l'heure finissait ainsi : « Ils se déchireront entre eux, mais le monde sera tranquille pour des siècles ». En se déchirant entre eux les peuples des Balkans n'ont pas contribué précisément à la tranquillité du monde. C'est d'ailleurs ici que commence le rôle de la diplomatie. Quand la France eût par les traités de Westphalie assuré la division de l'Allemagne, elle ne crut pas son travail fini et sut conserver cette division par les mêmes moyens et la même prévoyance qui l'avaient créée. Si la paix de Brest-Litovsk avait été définitive et l'Allemagne finalement victorieuse, l'Allemagne eût appliqué exactement à une Russie maintenue en état de division la politique des traités de Westphalie.

Quand la guerre du Péloponèse touche à sa plus claire conscience, ce sont des questions analogues qui se posent, c'est une politique analogue qui se propose ou s'impose aux vainqueurs. Il suffisait d'enlever à Athènes son empire maritime pour détruire sa puissance. Mais les deux autres Etats qui à des moments et à des degrés divers pouvaient aspirer à l'hégémonie, Thèbes et Sparte, étaient continentaux, et tout l'effort diplomatique et militaire de l'un devait tendre à diviser l'autre. Au congrès de 371, qui doit rétablir, sous la médiation du grand roi, la paix entre Grecs, Sparte rompt avec Thèbes en refusant d'accepter l'unité béotienne, en déniaut à Epaminondas le droit de signer au nom de la Béotie. Epaminondas répond à Agésilas que les cités béotiennes ont exactement vis-à-vis de Thèbes qui est la plus forte d'entre elles le même droit à l'indépendance qu'ont vis-à-vis de Sparte les cités de Laconie. Le seul argument en faveur du bon droit spartiate et contre le mauvais droit thébain, c'est que l'union forcée des Laconiens sous Sparte est plus ancienne que l'union forcée des Béotiens sous Thèbes. Belle occasion pour un sophiste d'appliquer au droit l'argument du tas de sable ou celui du chauve, et de décider à quel moment la force a assez d'ancienneté pour se nommer droit ! Un dialogue entre Allemands

et Anglais, les premiers parlant Irlandais quand les seconds eussent parlé Polonais, n'eût pas laissé d'être construit pittoresquement sur ce modèle.

La parole passa aux armes, et la réponse des armes s'appela Leuctres. Le plus grand soin d'Epaminondas fut alors de rendre à la division ce Balkan du Balkan qui s'appelle le Péloponèse, naguère en partie groupé sous l'hégémonie de Lacédémone. Deux Etats nouveaux se créent de la substance de Sparte : l'Arcadie autour de Mégalopolis, la Messénie reconstituée dans son indépendance autour de Messène. La situation nouvelle de Sparte entre l'Arcadie et la Messénie est à peu près celle de l'Autriche allemande entre la Tchéco-Slovaquie et la Serbo-Croatie. Outre qu'elle cesse d'être une puissance, elle est absolument ruinée : les citoyens spartiates perdent avec la riche Messénie et ses nombreux ilotes les domaines et le travail servile qui les faisaient vivre. Tout le pays est plongé dans une misère telle que les Laconiens se feront en foule mercenaires dans les nouvelles armées qui remplaceront pour les cités dépeuplées les vieilles phalanges d'hoplites, et qu'Agésilas lui-même sera obligé d'aller faire pour le compte de l'Etat le métier de condottiere au service des satrapes d'Asie-Mineure.

Epaminondas, ayant ainsi balkanisé le Péloponèse, y recueille peu de sujets de satisfaction. Le pays tombe dans une anarchie dont le récit de Xénophon nous donne une idée suffisante. Arcadiens et Eléens entrent en lutte, se battent en pleine enceinte d'Olympie. Argos, avec les massacres du scytalisme, devient une nouvelle Coreyre. L'Achaïe se refuse, malgré les efforts d'Epaminondas, à l'alliance thébaine. Mantinée l'abandonne. Ces Etats nouveaux végèteront jusqu'à la conquête romaine dans les discordes et les révolutions. L'histoire continuera à ne faire de place qu'aux anciennes cités, Athènes et Thèbes, qui joueront dans les luttes de l'indépendance un rôle digne de Thémistocle et d'Epaminondas, et Sparte dont la poignée survivante de citoyens, conservant en quelques têtes toute l'âme de la cité, décroîtra et s'éteindra dans une tragique splendeur. Le nouveau Péloponèse finira, très tard, par produire un homme, Philopœmen, et sa mort illustra de

façon saisissante les haines intérieures qui dressent les uns contre les autres tous ces petits peuples. Je suis loin de penser que ce très petit Balkan d'autrefois nous présage en ces traits le destin du très grand Balkan qu'est l'Europe centrale d'aujourd'hui. Reconnaissons cependant que, sous toutes les différences, il y a bien d'une époque à l'autre un petit noyau identique, notre *κτῆμα ἐς ἀσί.*

* * *

Cette analogie des deux guerres paraîtra peut-être au lecteur d'autant plus artificielle et forcée que la différence entre l'étendue de leur domaine est plus considérable : comment comparer les cités miniatures de la Grèce, leurs petites armées et leurs petites batailles à l'énorme cataclysme qui a bouleversé l'Europe, à cette guerre qui laisse derrière elle le merveilleux homérique lui-même, puisqu'on s'y bat du fond de la mer jusqu'au lointain des airs, plus loin que le sommet de l'Olympe ? Comment comparer les intérêts des cités à ceux des Etats modernes ? La première n'est-elle pas à la seconde ce que la *Batrachomyomachie* est à l'*Iliade* ? Notons d'abord que toute guerre entre une puissance continentale et une puissance maritime est à sa façon une *Batrachomyomachie*, et que dans la nôtre les grenouilles furent précisément sauvées par l'arrivée des grands crabes d'outre-mer ; notons-le pour maintenir, autant qu'il convient à notre modestie, le point de vue de Sirius. Mais, pour parler sérieusement, les conditions de culture scientifique et de civilisation dans lesquelles s'est conduite la dernière guerre n'ont-elles pas tendu, par leur perfection même, à lui rendre une certaine figure de guerre antique, que les guerres modernes avaient perdue ?

La rapidité des moyens de transport — transport de la matière et transport de la pensée — a diminué les distances au point qu'un grand Etat moderne représente des espaces réellement moindres, une réalité sociale plus simplifiée et plus condensée qu'une Laconie ou qu'une Attique. Le monde qui était encore si grand au temps de Napoléon est devenu plus petit qu'au temps des Grecs, où il était cir-

conscrit à la Méditerranée. Nous avons vu la France réduite pendant quatre ans aux dimensions, à la nature, à l'action d'une ville assiégée ; le grand quartier général était informé plus vite de ce qui se passait d'un bout à l'autre du front que ne l'étaient des incidents militaires Périclès, quand Archidamos tenait la campagne et que les Lacédémoniens ravageaient l'Attique. Le peuple, stationnant devant les dépêches ou lisant les journaux, suivait la guerre sur tous les fronts, jusqu'aux Dardanelles et à Kiao-Tchéou, de façon plus instantanée et plus sûre qu'un Platéen ne connaissait autour de sa ville les progrès du siège. Si le monde est petit, il est devenu d'autant plus grec. Il s'est d'autant mieux replié sur la mesure de l'homme, et la maxime de Protagoras donnerait ici son plein effet.

Car la vie sociale, la politique, et même la nature ont eu beau être bouleversées de haut en bas, la valeur suprême, dans ces deux guerres, demeure la même, c'est l'homme. Au-dessus de la guerre du Péloponèse se lève ce type parfait et plein, l'hoplite, l'homme pesamment armé qui ramassé solidement sur lui toute la substance de la cité, qui transporte là où il se bat un fragment authentique de sa muraille, ou qui même et plus purement est, comme le citoyen de Sparte, la seule muraille qu'elle juge digne de la défendre. Au dessus de notre guerre nous avons vu, de ce côté de la frontière (le temps viendra plus tard de donner à cette guerre un sens européen qui fasse pendant au sens hellénique de l'autre), le poilu français, le mur vivant de l'Yser et de Verdun. *Civis murus erat*, la devise du monument des Trois Sièges à Saint-Quentin, réunit dans une même image l'homme des Deux Guerres. Toutes deux ont été à la fois un massacre d'hommes et un laboratoire d'hommes. La guerre du Péloponèse a ouvert de façon irrémédiable cette plaie de l'oliganthropie par laquelle a coulé si vite le sang le plus beau de la terre. Et notre guerre laisse la France et une partie de l'Europe, jusqu'à la Russie autrefois pullulante, devant un problème pareil et pareillement terrible. Mais si la quantité humaine décroît jusqu'à l'effondrement, la qualité humaine prend une vigueur, une intensité, des nuances nouvelles.

Nous avons vu l'homme, à la guerre, acquérir une valeur insoupçonnée. Cette valeur a été payée très cher et il est bien possible qu'elle ne couvre pas ses frais. Mais elle existe. La guerre a été une révélation pour plusieurs pays et pour des millions d'individus, qui ne connaissaient pas la beauté de leur âme et qu'elle a accouchés à une forme supérieure d'eux-mêmes. Chacun de nous l'éprouve en lui avec la somme et la qualité de son expérience, et c'est l'essentiel. Mais il faudra encore une génération pour que cette sculpture morale apparaisse, dans le recul, les proportions, l'intelligence nécessaires, répartie sur toute l'Europe, avec les tragédies propres à l'âme de chaque nation et sous le tourbillon commun qui a fait jaillir de ces âmes, au contact les unes des autres, leur feu propre. On en aura une idée en considérant la maquette, pleine de bon vouloir et d'utilité, qu'a donnée M. Barrès dans les *Familles spirituelles de la France* : de ces touchantes et naïves figures de bois peut sortir une grande statuaire à la Thucydide, où l'on trouvera plus d'art et de vérité, mais à laquelle des simples à une extrémité et des raffinés à l'autre pourront préférer le vieux ξόανον.

La guerre du Péloponèse fut l'atelier idéal d'une telle sculpture. Comme trois vers d'Homère donnent à Phidias l'idée de son Zeus Olympien, les vieilles figures homériques paraissent prendre en une atmosphère nouvelle et sous l'inspiration d'un génie suprême des formes plus complexes, plus puissantes, plus universelles, Hector à Sparte, Ulysse à Athènes, Achille partout. Un Brasidas et un Lysandre, un Périclès et un Alcibiade sortent de la guerre comme des bronzes de la fonte. Sans la guerre, Clemenceau aurait fini en vieux bougon à épigrammes pour couloirs du Sénat et colonnes mal écrites du journal ; la guerre en a su dégager les puissances d'étonnante vitalité, modeler comme un Rodin le Français dont les qualités héréditaires ont saisi la victoire et dont les défauts traditionnels en ont gaspillé en partie les fruits. En tout cas le psychologue de la guerre retiendra cette figure avec le même soin que l'historien de la guerre du Péloponèse et de la fortune d'Athènes retient la figure d'Alcibiade. Le poids dont ont pesé sur les destinées de la planète les individualités d'un Clemenceau, d'un

Lloyd George, d'un Wilson, leur impuissance quand elles ont voulu aller contre certaines lois de la politique et de l'histoire, le conflit de ces erreurs et de ces lois, de ces tempéraments et de ces nécessités appelleront sur ces hommes, plus tard, un pinceau de lumière particulier, feront d'eux l'occasion des plus curieux problèmes. Comme tout monde qui se transmue, ce temps apparaîtra non avec la figure harmonieuse et uniforme de plateau, mais avec la forme dentelée qui fait saillir sur l'horizon des individualités, chaîne des Alpes plutôt que Jura. Quand, les yeux fermés, on veut réaliser l'image la plus exacte de la guerre, s'identifier avec elle, comme un sculpteur avec les masses et les poussées du corps humain, c'est à cet intérieur psychologique qu'il faut recourir, à ces valeurs d'hommes, à ces images d'individus, à la ligne de vie unique qui réunit, comme celle d'une main idéale, un poilu bleu horizon à un Clemenceau et à un Foch, un fantassin *feldgrau* à un Ludendorf. Une ligne pareille, il me semble que, Thucydide en main, et aussi Euripide et Aristophane qui en donnent la chronique vivante, on la voit se dessiner et vivre, avec le recul de l'histoire, dans la guerre du Péloponèse.

* * *

Mais peut-être, par delà cet intérieur psychologique, la méditation nous en fait-elle découvrir un autre plus profond encore : nous le voyons sous la forme d'un problème moral élémentaire et omniprésent, pesant et obscur, dont il faudrait chercher les analogues dans les espaces de la tragédie, dans une *Orestie* ou un *Œdipe*. N'oublions pas d'ailleurs que la conscience tragique, d'Eschyle à Euripide, est liée à l'histoire d'Athènes comme la conscience historique d'un Thucydide.

La guerre du Péloponèse finit théoriquement par la paix de Lysandre comme la guerre d'Europe finit par le traité de Versailles. Mais la paix de Lysandre ne fut pas une fin réelle : toutes les puissances, toutes les fatalités de la guerre du Péloponèse continuèrent de jouer, d'agir, de porter leurs fruits de vie et surtout de mort. Evidemment,

L'histoire étant une continuité, il n'y a pas de fins réelles en histoire, il y a seulement des chaînons dans une chaîne continue. Mais il y a des fins relatives, et à des bouleversements des conclusions normales qui annoncent le retour d'un ordre normal : la fermeture des portes du temple de Janus par Auguste est une conclusion normale des guerres romaines, l'expulsion des Anglais une conclusion normale de la guerre de Cent ans, les traités de Westphalie une conclusion normale du conflit gallo-germanique, les traités de Vienne une conclusion normale de la première grande guerre générale d'Europe. Conclusion normale ne signifie pas d'ailleurs conclusion définitive, mais arrangement qui permet aux parties en conflit pour la suprématie et l'existence une vie normale, une tolérance réciproque, un ordre de choses acceptable. Cela, la paix de Lysandre ne l'apporte pas plus que ne l'avait apporté la paix de Nicias, et que ne l'apporteront, comme le montre Sorel, les traités de Bâle, de Lunéville et d'Amiens. La paix de Lysandre ne l'apporte pas et cela pour des raisons plus profondes et plus graves que Bâle et Amiens. Celles-ci laissaient pendantes et envenimées les deux questions capitales et solidaires de l'équilibre européen, de la division des pouvoirs entre puissances continentales et puissance maritime, mais ces questions n'étaient pas insolubles et elles furent résolues en effet, après quinze ans de guerre nouvelle, par les traités de Vienne, qu'on a appréciés fort diversement, mais qui ont donné à l'Europe cent ans sinon de paix, tout au moins de stabilité relative pendant lesquels le génie européen a fait subir à la planète entière une transformation dont il n'y a d'exemple même lointain dans aucune époque. Il est même bien possible que ces cent ans apparaissent pour longtemps dans l'histoire comme un îlot aussi lumineux et un paradis aussi perdu que le siècle des Antonins : grande occasion de relire ou plutôt de refaire, en la plaçant en 1914, l'*Uchronie* de Renouvier.

La fermeture du temple de Janus était une fin parce qu'elle consacrait l'existence d'une réalité, l'empire romain. Les traités de 1815 étaient une fin parce qu'ils mettaient sur pied une réalité, — une Europe. Les traités de la banlieue parisienne (Versailles, Saint-Germain, Neuilly),

ne sont pas une fin, parce qu'ils consacrent et précipitent l'effondrement de cette réalité ancienne qu'était l'Europe, et n'arrivent pas à en faire sortir la réalité nouvelle de la Société des nations. La paix de Lysandre n'était pas une fin, parce qu'après comme avant elle, il n'y avait pas de Grèce, parce qu'après comme avant elle, le mot Grèce restait une expression dont le contenu signifiait intérêts incompatibles, discordes nécessaires, cités ennemies, individualisme. Il fallut que la « société des cités » fût imposée du dehors, et à un prix plutôt élevé, par la Macédoine. Ce qui demeure de l'Europe au sens politique, au sens que l'on place dans le mot de puissances, ne consiste plus que dans les liens qui unissent les trois seules « puissances » subsistantes, l'Angleterre, la France, l'Italie. Le reste est tombé en débris après la grande explosion centrale. Cette mise en présence des deux puissances anglo-saxonnes et d'un moignon d'Europe ici, d'un cadavre d'Europe là, aurait-elle pu fournir, peut-elle fournir encore un milieu pour ce type nouveau d'existence que serait la Société des nations ? Chaque puissance intéressée affirme aujourd'hui plus ou moins haut que tel n'est pas son avis.

De sorte que nous devons envisager comme notre destinée la plus probable pour longtemps encore la nécessité de vivre dans un monde de nationalités jalouses, d'égoïsmes méfiants, tendus, acharnés, de déclamations et de déclarations, de jalousies rentrées et de fureurs théâtrales, — et tous ces égoïsmes nationaux devenant souvent chez les individus des écoles d'abnégation et de pureté. La grande guerre laissera un monde européen pas très différent du monde grec que laissait la guerre du Péloponèse. L'homme intelligent et délicat qui aura pratiqué avant 1914 la vie cosmopolite mettra dans le mot d'Europe un accent de légende et de nostalgie et redira la phrase de Talleyrand sur l'ancienne douceur de vivre.

Si l'Europe de demain présentait partout ce caractère, elle serait relativement simple ; mais l'expérience nous permet de prévoir qu'elle portera des forces individualistes et internationalistes aussi vives, aussi convaincues, aussi ardentes à se connaître une bonne conscience et à se chercher des ennemis que les forces nationalistes

Avant la guerre, dans l'ancienne Europe, il s'était produit un équilibre relatif entre ces trois forces, comme entre les puissances politiques, et chacune s'était à peu près creusé un lit où elle avait ses basses eaux et ses débordements, mais qui permettait de la classer paisiblement dans une géographie générale idéologique. Elles connaîtront maintenant de longs espaces de trouble et de vagabondage, des poussées de mouvement et de violence.

Le jeu des passions humaines recommencera comme au lendemain de la guerre du Péloponèse, et pas très différent. Durant tout le IV^e siècle, dans les cités grecques, nationalisme, individualisme, panhellénisme s'exaspèrent également en des formes aiguës comme des vases communicants où le niveau de l'un serait réglé par les niveaux des autres. Le XX^e siècle vivra probablement d'après ce type. Toute la vie morale se trouvera sinon transformée, du moins haussée à un ton et à des valeurs tragiques. Il se peut que nous allions vers un siècle d'invention morale succédant à un siècle d'invention matérielle, — sans que celle-ci en soit d'ailleurs nécessairement gênée.

Que se passera-t-il alors dans l'âme des individus ? Les idées toutes faites, les pentes faciles, naturelles, inconscientes de l'esprit deviendront sans doute insuffisantes et de peu d'usage pour résoudre les problèmes nouveaux. Nationalisme, internationalisme, individualisme se heurtent aujourd'hui dans des impasses, tourbillonnent dans des impossibilités, sont pris à des contradictions qui rendront nécessaires de vigoureuses décisions et de lucides examens de conscience. Tous trois auront à lutter contre les esprits de paresse, contre le poids d'automatisme et de matière qui les mène d'eux-mêmes à leurs formes mortes.

Il y a une forme morte du nationalisme, qu'il atteint lorsqu'il prétend se répandre sur des terrains qui ne lui appartiennent pas, où il apparaît dépaysé et ridicule ; lorsqu'il prétend suffire par l'intensité du sentiment patriotique à toutes les fonctions de l'esprit. C'est cette forme morte qu'il revêt lorsqu'il veut devenir une religion, intéresser l'au delà, le divin, à notre morcellement et à nos partialités terrestres, étiqueter selon ses catégories

propres un univers moral qui n'est pas le sien, transporter les incompatibilités et les haines nationales dans le monde de l'intelligence, arracher des pages à l'Évangile, interdire à un Français, sous peine d'exécrables injures, la philosophie de Kant et la musique de Wagner. Il est facile d'apercevoir tout un domaine où une ruée de nationalisme immodéré amènera la déchéance de l'Européen moderne.

Il y a une forme morte de l'internationalisme, et il y arrive beaucoup plus vite et beaucoup plus fatalement que le nationalisme n'arrive à la sienne. C'est qu'il renferme beaucoup moins d'être et de vie. Le nationalisme a pour contenu une réalité d'une abondance, d'une richesse, d'une densité infinies, tout le passé vivant, toute la mémoire d'une grande nation, d'une longue tradition, d'un acquis positif et d'une passionnante histoire. S'il est fondé en second lieu sur la haine de l'étranger, il est fondé en premier lieu sur l'amour d'un pays vrai. L'internationalisme, au contraire, n'est fondé que lointainement sur l'amour d'une humanité réelle, positive, — il est établi d'abord et surtout sur l'indifférence à l'égard de son propre pays et sur la haine, sinon de ce propre pays, tout au moins de classes, d'hommes, d'idées qu'on identifie plus ou moins avec lui et qu'on veut atteindre même à travers lui. L'internationalisme a jusqu'ici, et pour cette raison, manqué de style. On y a trouvé toujours quelque chose de facile, de lâché, de mollasse. Cela ne signifie nullement qu'il en sera continuellement ainsi. Lui aussi peut acquérir un style. L'Église, au moyen âge, était une puissance internationale dont le style n'a probablement été égalé par aucune puissance nationale. Cela tenait en partie à ce qu'elle se solidarisait avec l'intelligence, à ce que le clergé s'incorporait automatiquement presque toutes les têtes pensantes de tous les pays. Il n'est pas interdit d'envisager la possibilité d'un internationalisme ainsi lié étroitement à l'intelligence, mais on ne saurait même en apercevoir aujourd'hui les amorces. Il est curieux de constater que les Juifs eux-mêmes sont conduits (sans compter le nationalisme sioniste) à faire du nationalisme dans tous les pays où ils ont influence ou pouvoir.

Il y a évidemment une forme morte, et même bien des formes mortes, de l'individualisme ; ce sont celles où il correspond à un manque de contrôle, toujours, par conséquent, de style. L'individualisme grec a trouvé son style dans les grandes écoles philosophiques. Le style le plus haut, pareil dans l'ordre de la vie à celui de Thucydide et des vieux Attiques dans l'ordre de la parole et de l'écriture, fut celui des Stoïciens. La fortune de l'individualisme, des individualismes de demain, est suspendue à la qualité du *τόνος* qui les fera tendus et forts, qui les raidira contre leur pente facile et leur automatisme naturel.

L'Europe politique s'effondre, laissant sur ses ruines des nations isolées et hostiles. L'intelligence peut en tirer deux conclusions opposées. Ou bien, croyant ne plus trouver son atmosphère et son lieu naturel, elle prendra acte de cet effondrement, elle se réduira à la mesure de ces nations isolées et hostiles, de celle de ces nations à laquelle elle appartient originairement, elle se refusera à penser du point de vue d'un fantôme qui n'existe pas et qui ne peut qu'affoler le vivant substantiel et vrai. Ou bien elle ne verra dans cet effondrement qu'une occasion de restituer plus hardiment, plus audacieusement, dans un ciel plus pur, un véritable esprit européen.

Je songe plus longtemps, peut-être, éperdûment

A l'autre, au sein brûlé d'une antique Amazone.

Mais plus probablement, dans deux domaines différents et hostiles, elle tentera les deux entreprises. C'est par là que passera la plan d'une division des esprits qui élèvera aux proportions d'un grand drame humain un vieux drame français, l'affaire Dreyfus.

Le nationalisme français est à l'heure présente le seul qui offre une véritable organisation intellectuelle, une doctrine. Sans doute l'exemple de la France agira-t-il (en partie contre la France) comme un aiguillon, et une grande poussée de pensée nationaliste germe-t-elle aujourd'hui obscurément sous toute terre d'Europe. Naturellement et par définition, ces nationalismes se heurteront, et même si nous devons entrer dans de longues années de paix matérielle, il faudrait prévoir une suite de conflits

spirituels entre les génies des peuples d'Europe, les anciens et les nouveaux. Ces courants nationalistes n'iront pas sans des courants internationalistes et des courants individualistes (dans la mesure où l'individualisme prend la forme grégaire d'un courant). Toutes ces formes de vie spirituelle tendront à s'exaspérer, à s'opposer par le contraste. Et aussi, ne l'oublions pas, à se féconder. L'une naît de l'autre. Il y a dans ce monde de l'esprit une véritable génération des contraires comme celle du *Phèdon*.

L'essentiel est que chacune de ces trois tendances se réalise dans un style mâle, puissant et dur, nourri de réalités, d'énergie, de beauté, non en ces formes faciles qu'elles prennent d'elles-mêmes dans la vie spontanée. Il y faut donc la présence du génie. Il y faut des hommes.

Le passé et le présent nous font toucher la loi du style nationaliste. Un Fichte en Allemagne, un Barrès et un Maurras en France, attestent qu'un nationalisme parvient à la plénitude de son style mâle sous deux conditions. Il faut d'abord qu'il s'adresse à une nation blessée ou menacée, pour la défense de laquelle tout sera justifié d'avance : n'est-ce pas la prospérité de l'Angleterre qui a donné à son nationalisme cette platitudo béate étalée chez Macaulay ? Il faut ensuite qu'il naisse d'une nature violemment individualiste, qui aura enfanté ce nationalisme dans l'atmosphère d'un drame intérieur et dans l'acte d'une tension. Ce n'est pas un hasard si le nationalisme vivant de Barrès sort du culte du Moi, comme le nationalisme vivant de Fichte sortait de la philosophie du Moi.

M. Maurras a appelé l'Eglise catholique la seule Internationale qui tienne. Il y a là un élément de vérité. Tout au moins est-elle une Internationale qui a tenu pendant une longue période, jusqu'au XVI^e siècle, jusqu'aux Eglises nationales et aux nationalismes religieux. Elle est la dépositaire d'un style international archaïque qu'elle n'a point mis en valeur pendant la guerre. D'une manière générale, tout style international de poids et de durée n'a revêtu jusqu'ici d'autre forme que religieuse. L'Internationale socialiste et ouvrière est et sera probablement une grande force. Mais son style humain paraît d'une grande pauvreté. Le titre du livre de Marx : *Philosophie de la Misère*, est plus

vrai qu'il ne pense. Israël arrivera-t-il à tirer de son âme religieuse héréditaire un style pour l'internationalisme et saura-t-il, comme l'a rêvé Darmesteter, lui infuser son prophétisme ?

Quand à l'individualisme, l'étrange génie de Nietzsche en a formulé, après la guerre franco-allemande, un style qui reste encore singulièrement vivant, attirant et tragique au sortir de la guerre de 1914. Cette Engadine, cette lumière sèche, cette aire solitaire de Zarathoustra nous demeurent aujourd'hui d'incomparables toniques. Il parle après les guerres et le cataclysme, dans leur poussière et leur clarté. Je crois que sa postérité va commencer.

Ce Thucydide qui était un des héros ordinaires du philologue de Bâle, voilà que ces pages l'ont quitté. Mais elles n'ont pas quitté les images, les anticipations, les présences de la Grèce. Ces courants d'idées qui vont circuler dans les lendemains de notre guerre, nous y reconnaissons ceux qui ont circulé après Thucydide, dans les lendemains de la guerre qu'il a racontée. Les noms de Platon et d'Antisthène, d'Isocrate et de Démosthène, d'Aristote et de Pyrrhon, de Zénon et d'Epicure, nous permettraient de formuler dans la Grèce du III^e et du VI^e siècle, microcosme de l'Europe du XX^e, un *κῆρυμα ἐς ἀσί* des rapports intellectuels, comme Thucydide nous a permis de reconnaître un *κῆρυμα ἐς ἀσί* des rapports politiques. Les années qui viennent nous donneront des figures pour composer ce tableau et pour animer par des vivants d'aujourd'hui ce paysage abstrait.

ALBERT THIBAUDET.

LA DECOUVERTE

— Moi, commença-t-il, c'est dès l'enfance que j'eus la perception nette, totale, de l'isolement dans lequel toute vie d'homme est condamnée à s'étioler. Pareille précocité n'a pas de quoi surprendre. On ne comprend presque jamais les enfants. On soupçonne si peu leur avance, le degré de raison auquel ils prétendent et surtout la vivacité de perception qui les rend sensibles à l'impalpable ! L'âme enfantine est un fruit du matin : le plus léger contact en altère la fleur. Combien de destinées furent décidées parce qu'une phrase imprudente a été prononcée par hasard devant un petit qui paraissait ne pas écouter !

Pour en revenir à mon aventure, j'avais alors neuf ans et elle coïncida avec ma première grande équipée : bonne raison pour en retenir, à défaut de date précise, les moindres détails.

Ce jour-là, un jour torride de septembre, nous étions assis sur le banc qui est au bout du parc de grand'mère : ma sœur Adricenne, mon ami Jean et moi.

Il devait être quatre ou cinq heures du soir, c'est-à-dire que déjà le soleil déclinait. La chaleur pourtant semblait, avant d'expirer, avoir un dernier sursaut. Autour de nos têtes les mouches faisaient une danse folle, et l'on avait les oreilles pleines de la musique indéchiffrable mais continue et puissante qui anime l'espace, quand la terre est surchauffée. Sans parler, nous regardions la haie qui était devant nous et plus loin, en contrebas, l'immense plaine plantée de vignes, où çà et là des morceaux de champs et des boqueteaux faisaient figure de chasseurs embusqués dans les cépées.

Aujourd'hui encore, en évoquant cette fin d'après-midi, je revis a fatigue dont elle m'accablait. Il y a des moments où l'on souffre de partout sans savoir où l'on a mal, sans qu'on puisse même distinguer si le malaise qu'on éprouve est dû à une cause intérieure ou à quelque autre du dehors. J'étais ainsi. Ma sœur et Jean devaient également partager ma sensation pénible ; toutefois, aucun n'en montrait rien.

Avant d'aller plus loin, deux mots à leur sujet sont nécessaires.

Ma sœur, d'abord. Elle avait alors dix-huit ans. Très grave, très triste et portant lourdement la vie, comme il arrive à ceux dont la jeunesse fait face à des responsabilités précoces. Elle me servait de mère depuis qu'ayant perdu nos parents, nous avions été recueillis chez ma grand'mère. Je l'aimais avec despotisme, c'est-à-dire que j'avais pris l'habitude de la sentir toute à moi et tremblais sans cesse d'en être séparé. Il suffit, au surplus, que la mort passe [quelque part pour que de-

Thucydides

Author Thibaudet, Albert

Title La campagne avec Thucydide.

221397

Lgr.

T532

.Yth.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

